LA TABLE RONDE

JANVIER 1950

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

★

LECTURES

SPECTACLES

PROMENADES

★

★

ÉTUDE ET DOCUMENT

CAHIERS INÉDITS (1)

Je suis reconnaissant à Bourget de m'avoir fait connaître cette phrase de Stendhal qui affirme le monde spirituel : « J'aime la force, mais de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant. » — Je cite par à peu près. — Accent pascalien !

★

Pourquoi j'écris. — On demande souvent :

— Pourquoi écrivez-vous? Est-ce pour le plaisir de la notoriété, de l'influence?

La notoriété et l'influence, on les trouve dans d'autres occupations, et parfois de tels soucis se mêlent à mon travail ; mais, soudain, voici qu'au milieu de ces bénéfices « un ardent désir, une nostalgie dès longtemps inaccoutumée et peut-être désapprise me ramène vers ce grave et discret royaume des esprits ».

Ainsi parle Gœthe. Ainsi le grand poète marquait comment en juin 1797, après tant d'années d'interruption, après sa vie admirable, il reprenait le travail de *Faust*. Il marque les phénomènes, il en commence même la description : « En un murmure indécis plane mon chant, qui susurre comme une harpe éolienne. Un frisson me saisit, les larmes succèdent aux larmes ; mon cœur rigide fond et s'attendrit ; ce que je possède, je le vois comme dans le lointain, et ce qui a disparu devient pour moi une réalité. »

Désir, nostalgie, halo de brume autour de la réalité, apparition d'un désir qui prend forme.

(1) Fragments du tome XIII des *Cahiers* à paraître à la Librairie Plon.

★

Les dadaïstes. — Les enfants appellent un dessin un dada (il représente souvent un cheval). Nos dadaïstes veulent retrouver la fraîcheur, le neuf, le primitif, dussent-ils aller jusqu'au balbutiement.

C'est l'équivalent du retour au folklore, à l'ingénu, au spontané.

Ce retour, à la fin du XVIIIe siècle, correspondait à la Terreur, comme ceux-ci au Bolchevisme.

★

J'ai fait un rêve saisissant. Je passais dans un quartier animé de Paris que je ne puis pas reconnaître. Je vis l'individu ; il était très maigre, d'un aspect douloureux et pauvre. En m'apercevant, il porta vivement la main à sa poche et je compris qu'il y saisissait un revolver. Il marcha en hâte vers moi. Je n'avais pas d'arme. Dans la rue, rien que des femmes, des enfants, des passants affairés, personne qui pût me donner d'aide. Une seule ressource : courir à lui, en essuyant son premier coup de feu et me jeter sur l'arme en criant à l'assassin. Mais, comme il arrive dans les rêves, je me sentis cloué au sol par des bottes de cent kilos. Cependant il marchait avec rapidité sur moi ; sa figure avait cette animalité implacable que l'on verrait chez les bêtes qui saisissent leur proie si elles avaient la gueule rasée, et je compris que ma destinée était accomplie.



Ce matin de l'Assomption, je suis dans le jardin de Charmes, quand les cloches annoncent indéfiniment la fête.

La veille, il avait plu. Le soleil, soudain, en se dégageant des nuages, fait étinceler la prairie, les vergers et les fleurs, et dans le même temps la petite ville carillonne à cœur perdu en l'honneur de Marie. Elles sonnent (les cloches), s'arrêtent et puis après un bref temps de repos, reprennent. Je me réjouis

et je glorifie dans mon cœur ces deux soleils de la nature et de l'âme, cette belle harmonie qui se continuera cette après-midi, dans la procession, jonchant de roses et de pivoines le chemin de la statue de la Vierge, portée par les jeunes filles. Les cloches jouent un vieil air de menuet en l'honneur de la Reine du ciel, modèle de toute courtoisie, et moi j'associe son image au plaisir que j'éprouve de regarder les fleurs, de respirer les roses et les héliotropes. La journée tout entière sera une vieille fête à la française.

★

Quand je causais avec Gallé, le verrier de Nancy, j'étais frappé de la quantité de belles pièces qui craquent à la cuisson. Dieu en rate beaucoup, lui aussi. Ce sont les plus belles pièces qui se fêlent. Encore est-il plus facile à la nature de réussir un bon politicien qu'un grand artiste.

★

Belle image de l'anneau de Gygès. S'il le tournait, il était invisible. J'ai abusé de cette possibilité. Ne pas se faire connaître à ceux qui ne comprendraient pas.

★

Mme de Martel m'a raconté qu'à Mirabeau, des vautours s'étaient abattus du ciel sur une troupe de cyclistes et les avaient laissés sanglants sur le sol. C'était dans le temps de la nouveauté des cyclistes.

Comment avait-elle donc l'esprit orienté, cette petite Mirabeau, dans le lieu où son grand-oncle faisait le surhomme?

★

Le cachet de Stendhal. — (Mme de Martel vient d'en raconter ainsi l'histoire.)

LA VIEILLE DAME. — Eh bien ! voilà... Dans mon enfance, j'habitais à Nancy, place de la Carrière, une vieille maison

qui était à mon grand-oncle... Il avait été attaché d'ambassade en Italie sous Louis XVIII et Charles X, puis sous Louis-Philippe, ambassadeur à Turin... Est-ce en Italie, est-ce en France, je ne sais plus, mais il avait beaucoup connu Stendhal — il prononçait Standhal — qu'il appelait plus habituellement « ce pauv' Beyle ! »

« ... Un jour, mon oncle me dit, en prenant un petit cachet de vermeil à cinq branches, avec, au bout de chacune, une pierre différente gravée, que j'avais remarqué souvent sur son bureau :

« — Il n'y a ici que ton grand-père et toi qui sachiez ce que « c'est que Stendhal... Comme ton grand-père est plus vieux « que moi, je n'ai aucune raison de lui remettre le petit cachet « qui me vient de ce pauv' Beyle... Alors prends-le... et « garde-le... » Et, se remettant à écrire, mon oncle ajouta pour lui-même, à demi-voix, tandis que je contemplais avec une admiration éperdue le cachet :

« — Sauf une des pierres où il n'y avait rien et où j'ai « fait graver mon chiffre, ça doit être des souvenirs de ses « bonnes fortunes... »

Le monsieur. — Vous l'avez gardé, le cachet?

La vieille dame. — Non... De même qu'il m'est très pénible de sentir chez moi un monsieur auquel les autres personnes présentes sont hostiles, de même j'ai jugé mal à moi de garder ce souvenir de Stendhal, étant donnée l'opinion que j'ai eue plus tard de lui... Alors j'ai mis le cachet en très bonnes mains...

★

Je n'aime pas le banquet de la vie. Quand j'avais une jeune faim je l'aimais sans doute. Mais au milieu du repas j'ai perdu l'appétit. Alors, j'ai commencé à raffiner. La beauté, le génie, la fermeté d'âme, les extravagances nobles, voilà ce que je triais et ce que je réclamais pour en composer une compagnie imaginaire où je me réfugierais.

Ces parts divines existent, mais mélangées de tous les graviers, et l'on ne peut en jouir séparément. Il faut les prendre en pleine vie, le meilleur étant joint au pire.

Les lentilles d'Esaü étaient-elles ainsi mêlées de graviers?

★

Mallarmé. — Je vois qu'on admire qu'il ait dit son plaisir de voir un jeune nègre traduire ses idées en blanc sur le tableau noir. Cela est une gentille drôlerie qui me rappelle ce poème d'un jésuite dont parle Stendhal, sur une mouche qui se voit dans un bol de lait. Pour moi, je ris, je hausse les épaules et j'ai hâte qu'on parle de quelque chose d'intéressant.

★

On se gare d'une balle de fusil, et pas d'un article.

★

La princesse Soutzo m'a dit qu'elle allait au bal des jeunes :
— Je me déguiserai en arbre de Noël.
— Prenez garde ! On vous prendra tout.

★

Il est une chose magnifique et pour laquelle peuvent être faits les plus grands sacrifices : c'est la gloire ; et puis une chose écœurante, commune, vulgaire : la notoriété. Plus à l'écart, quelque chose rayonne d'une douce et charmante beauté, que je ne sais comment nommer, et qu'eurent les Gérard de Nerval, les Louis Ménard. C'est ce grand cercle de vapeurs qui, dans une éclipse totale du soleil, subsiste autour de l'astre disparu, répandant une lueur assez vive pour nous éclairer à peu près autant que celle de la lune. On le nomme limbe. Ce sont aussi les limbes, un lieu chétif par rapport au brillant périmètre des Hugo et des Lamartine. Pensez-vous qu'on puisse y mettre un Montesquiou?

★

SUJETS DE NOUVELLES

Le Tapis enchanté. — Si j'étais Gœthe, j'écrirais sous ce titre la petite pièce de vers que voici :

Mahomet, dit-on, avait un tapis de prière sur lequel il s'agenouillait, et ce tapis le portait dans les airs jusqu'au

trône de Dieu. Moi, qui ne puis prétendre à de telles faveurs, réservées au prince des croyants, j'ai pourtant mon tapis enchanté : c'est celui de votre escalier, mon amour, qui me donne la jeunesse, le désir.

★

Comment ai-je gardé souvenir de ce chien du boulevard Maillot, ivre de joie, de jeunesse, de soleil, et qui courait, jappait, faisait rage derrière toutes les voitures? Tout le boulevard s'emplissait de sa voix ; je le suivais pour admirer sa turbulence, son allégresse, et soudain, après cinq, dix minutes de cette vie intense, une voiture, brutalement, l'écrasa. Silence. Plus rien qu'un petit corps sur le dos, et quatre pattes qui gigotent.

★

La tempête qui gémit me tient éveillé cette nuit. De ce haut rocher d'insomnie, je veux me précipiter dans mes réflexions inachevées, dans le chaos de mes idées et de mes images en préparation, dans un monde de chimères et de prestiges, où que cette mer des songes me roule. Ces ténèbres me sont plus lumineuses que le plein soleil du midi quotidien. C'est là que j'entends les appels que, le jour, j'ignore, même quand je les cherche. Je vois les fées, je vois les anges, je vois les âmes qu'un regard émouvant, parfois durant une seconde, nous a révélées, je vois des êtres qui prient, se désespèrent, haïssent ou se livrent à l'ivresse d'aimer, je suis dans une vie extrême qu'effleurent les anges et les bêtes, la seule qui vaille d'être vécue. C'est l'heure de la nostalgie et du désir d'être autre chose que la chose vue. Je me mets à songer ma vie et veux entendre seulement les mélodies qui sont en moi.

★

LA SIBYLLE D'AUXERRE

Voici plusieurs mois qu'en feuilletant une brochure chez le libraire, j'ai appris par hasard qu'il existe dans la cathédrale d'Auxerre un buste de la Sibylle. Cela m'a tout de suite enchanté d'une manière qu'il m'est difficile de rendre claire.

Ce que j'éprouve, c'est une profonde approbation de savoir que dans un lieu saint quelque chose de mystérieux et de sacré, qu'un injuste malheur avait disqualifié, a été recueilli avec honneur. La Sibylle errait silencieusement sans abri. Elle avait eu l'amitié des dieux ; mais j'ai parcouru la mer, les villages, les ravins, les montagnes d'Europe et d'Asie, et j'ai bien vu que les dieux païens couchés dans le sable ne pouvaient plus la protéger. Heureusement le Christ les supplée et reçoit leur fille chérie dans l'ombre de son autel. Quelle courtoisie inattendue et harmonieuse !

Depuis que j'ai fait cette découverte, positivement je m'en nourris. La nuit, si je ne dors pas, et de jour, dans l'intervalle de mes occupations, je me transporte en esprit auprès de cette réfugiée qui me passionne, et ce matin, n'y tenant plus, j'ai pris le train pour Auxerre.

Elle est dans l'angle... Elle est à droite. Quelle présence inattendue ! La prêtresse des dieux ! Elle fait ici une figure d'un autre sens. C'est bien autre chose que Thémistocle assis, en suppliant, au foyer de son ennemi. C'est d'une immense portée. Nous sommes dans le lieu des grandes révélations sur les énigmes de l'univers, sur la vie, sur la mort et surtout sur l'au delà. Écoutez David. Écoutez la Sibylle.

Quels problèmes nous posent ces deux présences ! Passe encore pour David. Il est de l'*Ancien Testament*. Mais la Sibylle ! Elle représente les voyants de la gentilité, elle personnifie l'éternelle puissance qu'il y eut chez certains êtres privilégiés pour entrer en contact avec Dieu. En l'acceptant, l'Église accorde toute une série merveilleuse. Et de fait les Pères ont fréquemment cité les oracles païens, et sur tous nos cercueils le *Dies Iræ* invoque le témoignage de l'antique devineresse.

Je ne m'en étonne pas. Je crois qu'il y eut à Delphes des filles qui donnaient une voix au ciel. Je crois qu'il existe un réservoir de forces inconnues où quelques-uns, des femmes surtout, peuvent plonger à leur insu ; ils parlent alors sous une inspiration qui les oblige (à le faire) et les choses qu'ils disent et qui ne pouvaient pas être à leur connaissance se trouvent être vraies. Je crois que la conquête de l'univers est à peine commencée aujourd'hui et que d'immenses hori-

zons nous demeurent fermés. Cette Sibylle est une annonciatrice. Aussi que de questions j'aurai à lui poser ! Quelle évocation de mystères, quel inconnu à pénétrer, quelle insondable poésie ! Je m'émerveille, je m'émeus et je voudrais comprendre.

Jamblique nous dit que la cause de leur prophétisme c'est l'union intime que la créature, parvenue à un certain degré de perfection, peut avoir avec la divinité. D'autres l'attribuent aux vapeurs et aux exhalaisons des cavernes. D'autres, à l'humeur sombre et mélancolique de ces filles. Saint Jérôme à leur chasteté. Virgile aime les Sibylles. Michel-Ange s'apparente à ces grandes âmes solitaires. Ah ! le beau génie ! Mais c'est le sien.

En voilà des histoires ! Il est des jours que les plus belles variations nous lassent. A tous ces violons qui veulent accompagner ces voix extatiques et qui les recouvrent, je dis : « Laissez parler la Sibylle en toute simplicité. Ce que vous racontez, violons, c'est votre plaisir et l'émoi que vous éprouvez d'elle, de sa mystérieuse beauté. Mais elle-même, sa parole, son soupir, ses troubles, son rire, ses pleurs, son humble vérité, ah ! que je les préfère à vos ratiocinations ! La Libyque, la Persique, la Cumane, la Phrygienne, autant de reines d'opéra. Derrière ces images brillantes, il y a originairement une pauvre femme épouvantée et enivrée de sa demi-divinité, dont s'est exhalé tout ce rêve et qui a donné le branle à toute cette rêverie. C'est elle que je voudrais voir. Ah ! Si je pouvais recueillir son génie et sa voix de douleur !

Ame charmante et digne de recevoir la divinité, je veux voir tes traits, ta transfiguration à l'heure que tu deviens la parole de Dieu, quand le vin commence à fermenter dans la coupe et ton corps à bondir. »

Comment se tenait-elle là-bas, au fond des âges, sous le chêne de Dodone chargé de colombes noires?

Je vois les Sibylles rassemblées autour d'un grand lac religieux, comme le lac Némi, ou le lac des Corbeaux, dans les tourbières des Vosges, ou le lac Pavin, près de Besse, en Auvergne.

Me laisse-t-on rêver et dire le tableau qui se compose nettement sous mes yeux avec une majesté sereine?

Pour en donner une première idée (c'est entendu qu'on me permet tous les caprices de l'imagination), comprenez que ce lac des Sibylles est exactement, dans le monde des arts, aux antipodes de ce chef-d'œuvre sensuel et triste qu'Ingres nomme *le Bain turc*. Ingres y peint de beaux corps de femme qui ne laissent pas transparaître leurs âmes. D'ailleurs, ont-ils des âmes? Leurs mouvements charmants qui manquent de fierté, une allure générale de bétail royal et même le sans-gêne de la lumière sur les chairs m'en laissent douter. La lumière aura des tremblements, une fièvre, un autre émoi, s'il s'agit de prophétesses.

Il y a ceux qui vivent leur vie et pensent leurs pensées, et puis ceux qui, s'oubliant eux-mêmes, reçoivent la communication de quelque messager inconnu, reçoivent la grâce de voir.

Ce qu'elles voient les Sibylles?

Elles sont chargées de nous communiquer le chagrin et la beauté.

Avec une sensation de grandeur native et de souffrance, le désert de la mélancolie les enveloppe.

Elles s'énervent et commencent de jouer leur musique sur un diapason trop élevé.

Au début de la vie, le printemps règne en elles. Elles vont dans le jardin et « déclarent en battant des mains, que tout est très beau ». Se tiendront-elles « sur ces sommets de l'espérance, tout étincelants de rosée matinale, où les a portées le démon de la jeunesse? » En harmonie complète avec les alouettes et les fleurs.

Mais voici qu'à cette aube d'azur se mêlent des nuages funestes. Nous les regardons et souffrons qu'elles ne puissent parler avec calme et sans convulsions. Pourtant elles ne sont pas chargées d'exprimer notre âme, mais la leur, et mieux encore les flammes...

Des mots, des images sont en elles qui se fraient un chemin vers la liberté. Elles apparaissent comme des organes que Dieu élit pour nous dire la vérité. Voici de la vie plus qu'humaine, voici des mots supra-normaux, voici du transcendant.

A quel moment la Sibylle devint-elle orgueilleuse? A quel

moment a-t-elle cessé d'être humble et pure, un bon cœur naïf et désintéressé? Ce ne fut pas sa faute. Avec une âme si peu tranquille et la foule accourant l'admirer, elle ne put rester au milieu des pauvres d'esprit, des humbles, des petits.

Moi. — Arrête, Sibylle. Écoute-les prier, les petites filles. Elles disent : « Que votre règne arrive. » Elles veulent faire triompher le ciel dans le monde. C'est bien beau.

La Sibylle. — Mais quelles sont leurs relations avec le ciel? Moi, j'allais en esprit dans le monde invisible. J'avais une âme plus énergique, je m'arrachais à cet état d'emprisonnement où vous êtes tenus. La terre et le ciel ne formaient pour moi qu'un grand tout et j'en pénétrais les secrets. Vous me laissez de côté. Avez-vous trouvé mieux? Et si vous méprisez ma mission, si vous la croyez chimérique, pourquoi avoir voulu que ma destinée s'achevât à l'ombre de cet autel de vérité?

Je veux savoir comment Dieu se fit place dans les âmes des Sibylles et comment sa parole éclate dans leurs voix. Quel est le mot de cette énigme?

— Sibylle, veux-tu me dire comment se fit l'union de ton âme avec Dieu, ton accès aux ressources cachées de l'univers, ta communication avec le divin et ton rattachement à la loi génératrice et suprême d'où l'on voit se dérouler le torrent éternel des événements? Je voudrais te voir participer du principe infini de puissance qu'il y a au fond de tout. Il est un océan de forces. Dans quels sentiments étais-tu sur la plage à l'heure où soudain te souleva la marée divine? Tu es l'instrument de Dieu. Je n'en disconviens pas. Mais de quelle manière était donc posée la courroie de transmission?

Ces diverses Sibylles qui vécurent dans des pays variés, à des époques différentes, ne peut-on pas les considérer comme une même femme qui a vécu indéfiniment et qui a passé par toutes les phases du génie prophétique? Beaucoup d'anciens le croyaient.

Les Sibylles vivent encore. Rien de ce qui hier n'a cessé d'être possible. La nature de l'âme n'a changé. Il est toujours des prophétesses parmi nous, dans nos couvents, nos salons, nos villages, sans compter celles que nous eussions

appelées des mégères, des tricoteuses, des pétroleuses, et qui hier, par les mauvaises journées, eussent éprouvé que leur irrésistible mission était de révéler au peuple qu'on le trahissait et de nommer cet *on* aux foules, pour qu'elles le missent en pièces. Ce sont vivants que l'on voudrait interroger. Ne peut-on expliquer le passé par le présent, et cette légende par ce qu'il y a de réel dans l'homme?

Voilà le mystère à pénétrer, l'inconnu à découvrir. Voilà l'insondable poésie de l'être.

On voudrait une découverte plus approfondie de l'esprit humain. Nous voudrions connaître la loi, prendre une puissance d'action, posséder la formule à laquelle le phénomène obéissait. Ce sont des phénomènes dont nous n'avons pas encore trouvé la loi.

Sous ta poussière, tu es la pierre noire tombée du ciel.

Aérolithe, chrysalide, rose de Jéricho, je te nomme de tous les noms que j'aime et que j'emprunte aux trois règnes : aérolithe, parce que tu nous viens du ciel et que nous ne pouvons qu'analyser et reconnaître de quels éléments est composé ton mystère, — chrysalide, car je pense qu'après ce long hiver de ton activité tu vas redevenir ardemment vivante et t'élever sur deux ailes puissantes, — rose de Jéricho, desséchée, perdue d'apparence.

O branche morte sur l'arbre de la connaissance, tu reverdiras, et l'Église sera louée !

MAURICE BARRÈS.

EN MARGE DES *CAHIERS* DE BARRÈS

La contamination d'une grande œuvre littéraire par ce qu'on appelle aujourd'hui « l'engagement », nous pouvons rêver sur ce thème à propos de Barrès. Je m'étonne que tant d'écrivains se laissent prendre à ce piège : les journaux sont là, et les revues pour traiter de l'actuel ; et l'œuvre d'art est là, non certes pour ne pas tenir compte de l'actuel, mais au contraire pour s'en nourrir, pour l'assimiler, pour en créer l'œuvre qui s'adressera aux hommes de tous les temps. *A la Recherche du Temps perdu* nous donne un parfait exemple de l'actuel transmué en éternel. La chronique mondaine du *Gaulois*, la chronique étrangère de M. de Norpois, ce qu'il y a de plus vain, de plus vide et de plus sot, alimente une œuvre dominatrice qui ne concerne pas plus les Français que tout autre peuple, ni une époque plus qu'une autre. Balzac, avant Proust, avait tiré du plus transitoire et du plus périssable d'une société donnée, la substance de *La Comédie humaine*. Encore Proust avait-il eu recours à l'alchimie du temps révolu : il redécouvrait en lui après des années une actualité toute imprégnée de sa propre substance. Balzac au contraire, pour une part importante de son œuvre, recrée dans l'instant même ce qu'il observe, comme si son œil conférait l'éternité à ce qui grouille dans l'immédiat.

Je ne crois pas du tout qu'un type d'homme soit en train de naitre à l'est de l'Europe pour lequel les œuvres de Tolstoï, de Tourguéniev, de Dostoïevski deviendront lettre morte. Un système y règne qui assujettit étroitement les écrivains à leur mission de propagandiste, et qui leur interdit de jeter sur l'homme un regard désintéressé. Mais ce que le regard désintéressé de leurs prédécesseurs avait discerné dans l'être

humain y demeure toujours en dépit des mœurs en apparence différentes et bien qu'il ne soit plus permis d'en parler. Il va de soi que les conditions économiques et politiques retentissent sur la vie intérieure et que le citoyen soviétique, au premier regard, fait figure d'homme nouveau. Il n'empêche que ce qu'a ressenti Anna Karénine avant de se jeter sous la locomotive, une femme russe d'aujourd'hui peut le ressentir encore : la même douleur le précipite vers la mort par des cheminements semblables à ceux qu'a suivis la patricienne d'il y a un siècle : le fond humain ne change pas parce que l'amour est une passion élémentaire : don José aurait compris la souffrance d'Hermione. La princesse de Clèves souffre en ce moment à Moscou.

J'entends bien que pour beaucoup de nos contemporains l'histoire politique et économique ne saurait être éliminée de l'œuvre romanesque, devenue « totalitaire » elle aussi, et dont l'ambition est de donner une vue globale de l'époque : d'où tant de romans baudruches, démesurément gonflés. L'exemple de Barrès est là pour nous rappeler que les problèmes changent d'une décade à l'autre : c'est le phénomène que M. Daniel Halévy a appelé « l'accélération de l'Histoire ». *Les Déracinés*, Barrès désigne ainsi les jeunes provinciaux que Paris attire et corrompt ou détruit. Mais les déracinés d'aujourd'hui ce sont les personnes déplacées par masses, déportées : le formidable brassage de peuples auquel se sont employés Hitler et Staline rend presque imperceptible le déracinement à l'échelle barrésienne. La question du Rhin telle que l'a posée Barrès, et qu'il avait raison de considérer comme un problème éternel, puisque de Jules César à Napoléon et à Raymond Poincaré elle a dominé notre destin, que peut-elle signifier pour la génération actuelle ? Mais ce problème de l'Elbe et du Rideau de Fer, que subsistera-t-il pour un lecteur de l'an 2000 ? Ce qui peut-être passionnera ce lecteur au contraire, ce sera l'homme pareil à lui qu'une grande œuvre (celle de Proust par exemple) lui montrera dans l'éclairage particulier d'une époque et d'une société données. Le risque de l'âge atomique, c'est évidemment qu'il n'y ait pas de postérité ; mais si l'Histoire se déroule sans une catastrophe radicale qui la ferait repartir de zéro, toutes les raisons que croient avoir

certains de nos critiques pour vouer notre œuvre au néant, sont précisément celles qui, à mes yeux, lui donnent quelques chances de survie.

Les drames de la Résistance, les histoires de dénonciations et de tortures, les problèmes de « mains sales », parce qu'ils sont disproportionnés à l'homme et qu'ils le font grimacer, datent déjà davantage que la passion de *La Princesse de Clèves* et que le renoncement de *Dominique*. Mais la tragédie grecque n'offrait-elle pas les mêmes caractères d'horreur et de démesure? La présence des dieux y introduisait une dimension qui sauvait le drame de l'inhumain et de l'absurde. Cela serait à développer. Quand je lis le manuscrit d'un jeune auteur, je considère d'abord s'il a su résister aux manies de l'époque, et par exemple à ces recherches techniques si révélatrices à mes yeux : car le vrai romancier se reconnaît à ce signe qu'aucune technique étrangère ne peut lui servir, qu'il sécrète la sienne en même temps que son œuvre. Tout le reste n'est que ficelles ayant déjà servi.

★

Mais pourquoi ces réflexions à propos de Barrès et des textes que nous exhumons? C'est que ce grand écrivain me paraît plus qu'aucun autre payer aujourd'hui très cher l'imprudence qu'il a eue de ne pas avoir suffisamment séparé les deux activités : celle du citoyen et celle de l'écrivain, celle du théoricien politique et celle du musicien de la prose qu'il était. Il est vrai que ses *Cahiers* ne furent nullement destinés, du moins je l'imagine, à la publication. Quel écrivain n'a pas, à portée de sa main, de ces « fourre-tout » où une pensée qui lui vient trouve place entre une anecdote qui lui a paru drôle et une référence de lecture? Récemment Philippe Barrès voulait bien approuver mon idée, lorsque les *Cahiers* auront fini de paraître, d'en extraire un seul volume où ne seraient recueillies que les pages indiscutables. Je voudrais avant de mourir, et en collaboration avec ceux qui ont aimé Barrès, élever à sa mémoire un monument parfait dont lui-même fournirait chaque pierre.

Si nous considérons les deux piliers essentiels de son œuvre : les trois livres du *Culte du moi* et les *Romans de l'énergie*

nationale, nous voyons bien d'où est né le malentendu entre nous et beaucoup de nos cadets. Les idéologies de Barrès étaient à nos yeux l'armature qui soutenait un personnage fascinant. La terre, les morts, la Lorraine? Des thèmes que je n'examinais pas de très près, ayant ailleurs mes certitudes. Le Barrès que j'aimais s'exprimait dans les variations et dans les harmonies qu'il en tirait. Je l'aimais surtout lorsqu'il s'interrompait et que de brusques confidences, des coups de sonde jetés au plus secret de lui-même, dérangeaient l'allure officielle de ses propos.

Ces idéologies barrésiennes semblent tenir plus de place aujourd'hui, et gênent davantage le lecteur, parce qu'un cadavre est toujours plus encombrant qu'un corps qui vit. Elles sont mortes ; ou du moins elles paraissent mortes ; elles répondaient à un état de la France dans le monde, dont au premier regard on est tenté de croire qu'il ne subsiste plus rien. Que peut signifier la doctrine nationaliste pour une génération à qui on répète que l'Europe survivra si chaque nation se renonce elle-même? Beaucoup déjà ont été jusqu'au sacrifice total : on ne leur a d'ailleurs pas laissé le choix : les États baltes ont disparu de la carte. Les autres sont entraînées dans l'orbite d'un grand empire, irrésistiblement et jusqu'à s'y confondre. L'Histoire est allée plus vite durant le quart de siècle qui a suivi la mort de Barrès que durant les cent années qui ont précédé sa naissance.

Mais Barrès avait trop le sentiment du néant, le goût de cendre dans la bouche, pour n'avoir pas pressenti ce qui directement aujourd'hui nous menace. Il a osé écrire : « Cette France éphémère dont je vois la naissance si proche (avec les Capétiens, pas avant) sur la mort de qui je pourrais avoir une vue... » Tout est dit ici en quelques mots. En dépit de ce goût de cendre, le parti pris de Barrès d'être utile, de servir, de ne pas nuire, de ne rien déranger d'un ordre injuste qui le satisfaisait, bien qu'il le connût périssable, choque profondément certains garçons d'aujourd'hui qui eux, n'ont plus aucun ordre à respecter.

La théorie, chez Barrès, n'adhérait pas à l'homme profond. Il s'en dépouillait chaque soir comme un guerrier de sa cuirasse, avant de s'étendre et de songer, et de noter parfois

entre le sommeil et la veille ce qui affleurait à la surface de sa conscience. Dans le jeune Barrès, ma vingtième année avait admiré surtout une certaine attitude à l'égard des autres et devant la vie : Ce que j'ai aimé plus tard dans le Barrès de la maturité et du déclin, c'est cette mélodie à peine formulée, captée à la source et qu'il laissait courir et s'épandre, — cette part de lui-même qui ne pouvait servir ni à *L'Écho de Paris* ni à la Chambre. Peut-être n'était-ce pas le meilleur Barrès qui m'a d'abord conquis, celui dont à vingt ans je recopiais les formules : « Souffrir jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie... » ou encore, à propos de cette tour d'où il regardait grouiller les barbares : « Il reconnaissait quelques-uns d'entre eux ; il distinguait leur large sourire blessant, cette vigueur et cette turbulence... »

Si je n'avais pas inexplicablement perdu ce petit livre : *Sous l'œil des Barbares* lu chaque jour dans ma chambre de Bordeaux, il s'ouvrirait de lui-même aux pages que je chérissais. Je ne possède plus qu'un bel exemplaire que je tiens de Barrès lui-même « en remerciement de *L'Enfant chargé de chaînes* » et daté du 10 mai 1913. J'hésite à en citer certaines pages que je connaissais par cœur. Mais à quoi bon? Ce serait épingler pour mes jeunes lecteurs, des papillons morts. On n'impose pas d'autorité une lecture ; on ne fait pas d'office partager une admiration : il faut que cette génération redécouvre Barrès, toute seule, qu'elle lui revienne pour des raisons qui lui soient propres et parce que Barrès tout à coup lui parlera comme il a parlé à la nôtre. Je ne crois pas que ce soit impossible. Car ce n'est pas si sûr que le message de Barrès ne nous concerne plus. Ce qu'il nous dirait aujourd'hui, s'il était vivant, nous n'avons pas à l'imaginer : en 1020, dans *Le Génie du Rhin*, il posait déjà le problème de nos rapports avec l'Allemagne, dans les termes que nous reprenons aujourd'hui : il s'agissait de proposer aux Allemands un ordre français dans lequel ils pussent s'intégrer.

Son nationalisme serait-il déconcerté par le tour qu'ont pris les événements? J'imagine qu'il verrait au contraire dans une France redevenue maîtresse de son destin la condition nécessaire à la survie de l'Europe. Ses vues s'adapteraient aux conjonctures actuelles dans la mesure où un Fran-

çais a le droit de penser que redresser la France, c'est redresser l'Europe. Et même dans le détail : que fait l'un des descendants de Barrès, André Malraux, lorsqu'il choisit de servir le gaullisme, sinon de reprendre l'idée de *L'Appel au soldat?* Les circonstances sont différentes, le danger plus pressant, le soldat d'une meilleure trempe (et d'ailleurs de pur style barrésien) ; ce n'est point le lieu ici d'analyser les deux situations pour les comparer. Mais j'en viens à me demander si nous ne nous détournons pas de Barrès et de sa doctrine dans la mesure où nous sommes un pays qui a démissionné, — un pays dont les meilleurs fils cherchent partout des raisons et des prétextes pour excuser cette démission. L'Histoire passée est bonne fille et leur fournit les références qu'ils attendent d'elle. L'Histoire officielle en train de se faire est devenue une divinité marxiste ; et il en est d'autres que les communistes, chez nous, pour lui emboîter le pas et pour s'incliner devant ses oracles tels qu'on les interprète au Kremlin. Mais il reste cette Histoire imprévisible qui s'inscrirait dans les faits, le jour où une France de nouveau debout à la proue de l'Europe et sur les rivages de l'Afrique, rendrait au vieux continent plus déchiré que ne fut le corps d'Orphée, une tête bien faite, capable de préméditer un ordre et de prendre les mesures nécessaires pour qu'il s'impose et pour qu'il règne.

François Mauriac.

EMPIRE UNIVERSEL OU ORDRE MONDIAL

La question est de savoir comment un ordre (régime) mondial unique devient réalisable. Cet ordre peut s'établir par la voie désespérante de la violence, tout comme, selon la formule de Bismarck, l'unité de l'Allemagne ne pouvait se faire que « par le sang et par le fer ». Ou bien il se peut qu'il naisse grâce à une entente, résultant de délibérations et fondée sur une compréhension mutuelle comme ce fut le cas pour les U. S. A., qui au XVIIIe siècle ont formé une Union, en abandonnant au profit de la souveraineté de l'ensemble une partie considérable de leurs souverainetés particulières.

Dans le premier cas, la structure formelle de l'ordre (régime) établi serait le calme pacifique du despotisme ; dans le second cas par contre, il y aurait une communauté pacifique universelle, qui ne cesserait, néanmoins, de se transformer sous le signe d'une agitation et d'une autocorrection permanentes, propres à la démocratie. En résumé, nous serions donc en présence de deux possibilités : de la voie conduisant vers l'empire universel ou de celle qui mène vers l'ordre mondial.

L'empire universel, c'est la paix mondiale, réalisée par une seule puissance qui, en partant d'un seul point du globe, soumet toutes les autres puissances à sa volonté. Cet empire se maintient par la force et moule par la terreur et par une planification totale les masses réduites à un niveau identique. Une conception du monde unitaire, fondée sur des principes généraux simplistes, est imposée à tous par la propagande ; la censure et le dirigisme appliqués à l'activité spirituelle contraignent celle-ci d'épouser chaque fois les contours d'un plan, susceptible d'être modifié selon les besoins de l'heure.

L'ordre mondial, c'est l'unité sans puissance unifiante, hormis celle qui émane d'une décision commune, prise à la suite de délibérations. Un ordre (régime) établi conformément à une décision commune ne peut être modifié que par de nouvelles décisions obtenues selon une procédure légale nettement définie. On a accepté en commun de se conformer à cette procédure, tout comme aux décisions prises à la majorité des voix ; on garantit les droits de chacun, droits qui protègent également les minorités de l'heure et qui, au delà du mouvement et de l'autocorrection auxquels ils sont soumis, demeurent l'ordre établi de l'humanité.

A l'asservissement de tous par un seul, s'oppose l'ordre (régime) établi en commun, où chacun renonce à la souveraineté absolue. C'est la raison pour laquelle le chemin qui conduit vers l'ordre mondial passe par le renoncement des puissants, la liberté de tous étant liée à cette condition.

Toute souveraineté autre que celle émanant de l'ordre établi par l'humanité dans son ensemble ne peut être qu'une source d'inégalité. En effet, cette souveraineté, pour se maintenir, doit combattre la violence par la violence. Or une organisation fondée sur la force, la conquête, et la création d'un État à la suite d'une conquête, mène à la dictature, même s'il s'agissait à l'origine d'une démocratie libre. Tel fut le destin de Rome, lorsqu'elle évolua de la République à l'Empire des Césars ; c'est ainsi que la Révolution française glissa dans la dictature de Napoléon. Une démocratie conquérante s'abandonne elle-même ; une démocratie pacifique crée l'union de tous fondée sur l'égalité des droits. L'affirmation non-communicative de soi-même libère une énergie qui se traduit par une revendication de souveraineté absolue, dont les conséquences se sont manifestées brutalement (en théorie comme en pratique) en temps d'absolutisme, lorsque fut défini et précisé le concept de la souveraineté.

Tant que le droit de *veto* est maintenu dans les réunions délibératives des grandes puissances, la revendication de la souveraineté absolue reste pleine et entière. Lorsque des hommes s'assemblent dans le dessein de maintenir la paix — cette paix que tous désirent ardemment — ils le font sur la base d'un accord, selon lequel chacun est censé se

soumettre à la décision de la majorité. Pour obtenir un changement de décision, on peut essayer de convaincre les autres par des arguments susceptibles d'amener une décision nouvelle. Mais il est interdit d'avoir recours au *veto* ou à la violence.

Les raisons en faveur de l'abandon du *veto* et de la souveraineté relèvent de l'humanité qui désire la paix ; elles émanent de la juste prévision de ceux qui voient l'échec de leur propre puissance réduite à l'isolement ; de la certitude quasi absolue de subir par la guerre, même victorieuse, des pertes irréparables et des dommages que rien ne saurait compenser ; du désir de conciliation dans la lutte spirituelle, comme dans l'élaboration de l'ordre mondial ; enfin, de la satisfaction que procure la vie en commun avec les hommes dont on reconnaît la valeur pleine et entière et du malaise suscité par la domination qu'on exerce sur les vaincus et sur les esclaves.

En abolissant la souveraineté absolue, l'ordre (régime) mondial abandonnerait l'ancienne idée de l'État au profit de l'humanité. Il en résulterait non pas un état mondial (qui ne pourrait être que l'empire universel) mais un système composé d'États autonomes dans un cadre défini par les lois, système qui se reconstituerait sans cesse au cours de délibérations et à la suite de décisions subséquentes, ce qui ne serait autre qu'un fédéralisme universel.



L'ordre mondial serait la continuation et la généralisation de la liberté politique intérieure. Cela ne devient possible qu'en réduisant l'ordre politique au seul domaine des problèmes strictement vitaux. En effet, sur le plan de la stricte nécessité vitale il ne s'agit pas du développement, de la formation, de la réalisation de l'homme dans sa plénitude, mais uniquement de données, par essence communes à tous les hommes, ou susceptibles d'appartenir en commun à ces derniers ; il s'agit d'éléments qui, par delà les différences individuelles, les divergences confessionnelles et idéologiques, les relient et les unissent ; il s'agit de ce qu'on pourrait appeler les éléments de base de l'humanité.

Depuis longtemps, *le droit naturel* a tenté d'isoler les éléments généraux, communs à tous les hommes, et qui les relient entre eux. C'est sur ce droit que se fondent les droits de l'homme ; c'est en partant des principes du droit naturel que serait créée dans l'ordre mondial une instance désignée pour protéger l'homme isolé contre les violences de son propre État, en permettant à l'individu d'avoir recours à une justice efficace, exercée au nom de l'humanité souveraine.

Il est possible de développer certains principes fondamentaux, parfaitement évidents pour l'homme en tant qu'être humain (tels les principes de la paix permanente formulés par Kant). Les concepts : droit de disposer de soi-même, égalité des droits, souveraineté de l'État prennent un sens de relativité et perdent leur caractère absolu ; on peut démontrer que l'État totalitaire, la guerre totale sont contraires au droit naturel, non seulement parce qu'ils transforment en un but en soi les moyens dont dispose l'être humain et les éléments mêmes qui déterminent cet être, mais aussi parce qu'ils détruisent le sens de l'ensemble, le Droit de l'Homme, en proclamant la valeur absolue des moyens.

Le droit naturel se limite strictement au règlement des conditions vitales ; sa raison d'être est toujours empreinte de relativité : il s'agit en effet de l'ordonnance de ces conditions vitales, lesquelles cependant sont considérées du point de vue du but final absolu, qui relève de l'humanité entière, dans la plénitude de sa valeur et de sa dignité.

★

Quel que soit notre désir de nous représenter par anticipation l'ère de l'unité mondiale, nous ne pouvons y parvenir. Il nous est peut-être néanmoins permis d'en discuter les possibilités et les limites :

1º Toute action se présentera désormais comme partant de *l'intérieur*. Nulle puissance étrangère, nulle peuplade barbare ne saurait plus faire irruption du dehors comme cela s'était produit jadis, dans les anciens empires mondiaux, pour lesquels ce « dehors » existait quand même. Il n'y aura plus ni « limes », ni « grande muraille de Chine » (si ce n'est durant l'époque de transition où les grands espaces s'isole-

ront les uns des autres). L'unité mondiale sera complète, universelle, absolument achevée, donc difficilement comparable aux anciens empires.

En l'absence de toute menace extérieure, la politique étrangère disparaît, car on n'a plus besoin en organisant l'ensemble de tenir compte en premier lieu des nécessités de la défense contre un agresseur venu du dehors. La thèse selon laquelle la politique étrangère prime la politique extérieure perd sa valeur ; celle-ci du reste s'est trouvée régulièrement réduite, même par le passé, quand la menace extérieure n'était pas grave (comme par exemple dans le cas de l'Angleterre) ou quand il s'agissait de grands empires (tels que Rome et la Chine) tout au moins pendant certaines périodes assez courtes de leur histoire. Désormais toute la production pourra servir à l'existence, au bien-être, au lieu d'alimenter les guerres destructives.

Les liens qui s'établissent nécessairement entre l'organisation militaire (destinée à la défense contre l'étranger ou à la conquête) et la planification totale, la violence, l'absence de liberté se brisent et disparaissent. Cependant une pareille combinaison d'éléments reste possible dans un État qui serait fondé sur la terreur et qui s'érigerait en empire mondial. Il faut également souligner que lorsque la menace extérieure aura disparu, il ne saurait plus être question, comme par le passé, du rôle stimulant du danger extérieur, lequel incite parfois une société décadente ou travaillée par une sourde anarchie à se ressaisir devant l'ennemi.

2° *L'ordre mondial* futur ne pourrait se constituer d'emblée ; il devrait se faire graduellement, la liberté s'établissant par étapes. Il se peut que ce qui unira tout le monde et représentera la tâche commune, destinée à garantir la paix perpétuelle, se réduise à un très petit nombre d'éléments ; mais de toute façon, chacun se trouvera privé de sa souveraineté propre, au profit de la souveraineté commune. Celle-ci pourra se limiter aux domaines primitifs du pouvoir, c'est-à-dire à l'armée, à la police, à la législation ; l'humanité tout entière sera à même d'y participer grâce au système d'élections et grâce à une collaboration active.

Cependant, la richesse complexe de la vie humaine ainsi

organisée dépasserait de beaucoup le simple cadre juridique et formel de la Constitution commune. On peut imaginer le visage et le caractère de cette humanité au sein de la paix universelle, en partant des diverses formes constitutionnelles historiques et concrètes, en tenant compte néanmoins des transformations techniques qui changent et qui refondent les conditions matérielles de la vie.

Ici, les divers systèmes politiques et sociaux limités deviennent des points de repère ; c'est sur la base de ces données que se constituera la nouvelle éthique sociale de l'humanité. Tout ceci ne serait réalisable qu'en l'absence d'une planification totalitaire ; le plan qui embrasse les lois et les accords valables pour tous y suffira pleinement. De même faut-il que les marchés restent libres, l'économie non dirigée se révélant encore un facteur décisif dans plusieurs secteurs importants. Il faut enfin que tout s'accomplisse grâce à la libre compétition des esprits, sous le signe d'une libre communication, surtout dans le domaine spirituel.

3° Quant à la métamorphose que subiraient l'âme et l'esprit de l'homme dans un *empire universel*, on peut se la représenter en partant de l'analogie que nous offrent les empires romain et chinois. Il est probable qu'on se trouverait en présence d'un nivellement de l'humanité tel que le monde n'en a encore jamais connu ; qu'il y aurait une sorte de fourmillière, plongée dans une activité stérile, un dessèchement et une paralysie de l'esprit, le maintien d'un ordre établi par une autorité de plus en plus obtuse, figée dans ses hiérarchies administratives. Cependant, dans le cas de l'homme, un pareil danger ne saurait être absolu. Au sein de cette unité impériale de l'univers, de nouvelles tendances dynamiques se feraient jour ; il existerait des possibilités d'isolement (individualisation), de révolution, de morcellement violent de l'ensemble en parties nouvelles qui, de nouveau, se dresseraient les unes contre les autres et entreraient en conflit.

4° *Un ordre mondial* fondé sur la légalité et se manifestant par une forme (régime) politique comme par une éthique unificatrice est-il en général possible? Seules les époques de plénitude — plus ou moins limitées quant à leur durée — qui connaissent la paix et une activité créatrice dans le

cadre de vastes ordonnances, pourraient un jour nous en fournir la réponse ; admettre cette hypothèse d'avance comme une certitude équivaudrait à la rendre impensable. Cela n'est pas possible. L'espoir selon lequel une vérité très antique, quasi éternelle, serait appelée à jouer son rôle dans la réalité du nouvel ordre mondial ne nous renseigne point sur le contenu de cette nouveauté. Car ce n'est pas en rétablissant des réalités disparues, mais en s'inspirant de leur contenu pour créer de nouvelles structures imprévisibles, qu'on pourra voir se former dans l'avenir cet ensemble de valeurs que constituera l'*éthique* sociale de l'homme dans la vie communautaire. Certes, à la question de savoir si un ordre mondial fondé sur les échanges d'opinions et sur des décisions prises en commun — à la fois condition et conséquence de la liberté — est possible, il est généralement répondu qu'un pareil ordre n'a encore jamais existé. Cela cependant ne prouve pas qu'il soit irréalisable. Sa possibilité apparaît si l'on se réfère, par analogie, au développement de la liberté politique dans les régimes démocratiques ; si l'on évoque ces victoires du droit et de la loi sur la force, victoires certes assez rares et toujours incomplètes, qui cependant furent remportées effectivement de temps à autre. Ce qui s'est produit dans les divers États limités — ce qui par conséquent se trouve dans le domaine de la réalité — n'est par principe nullement impossible pour l'humanité dans son ensemble. Cependant, en dépit de la facilité même avec laquelle cette idée se laisse formuler, sa réalisation pratique présente des difficultés si grandes qu'il se trouve toujours de nombreux esprits prêts à la considérer comme impossible.

Quoi qu'il en soit, la voie historique qui y conduit passe par les forces politiques existantes.

II. — Les forces politiques existantes.

1° La voie qui conduit à l'ordre (régime) mondial passe nécessairement par les *États souverains* qui ont organisé leurs forces et qui les tiennent prêtes pour un conflit armé. Le destin de l'humanité dépend de la manière dont ces États sauront mettre fin à la tension et se rencontrer à mi-chemin.

soit en trouvant la solution par un règlement diplomatique, soit en ayant recours à la guerre.

Le tableau des puissances, tel qu'il se présente aujourd'hui, éclaire la situation politique mondiale. Il y a d'abord les deux puissances principales : l'Amérique et la Russie ; puis viennent les nations alliées d'Europe, puis les États neutres ; enfin les diverses catégories des vaincus. La faiblesse absolue de ces derniers n'a pour corollaire que la souveraineté absolue des deux premières. Les États indépendants, situés entre ces deux pôles, se trouvent tous plus ou moins dans une position subalterne et sont souvent obligés de conformer leurs décisions aux désirs des Grands.

Dans l'ensemble, l'époque des États nationaux semble révolue. Chacune des puissances mondiales modernes se compose de plusieurs nations. Une nation, dans le sens appliqué à ce terme par les peuples de l'Europe, est une entité trop petite pour pouvoir devenir comme telle une puissance mondiale. Aujourd'hui la question est de savoir comment les nations doivent être réunies pour constituer une puissance mondiale. Faut-il qu'elles soient soumises à une seule nation dominante ou des nations égales en droit peuvent-elles constituer un État fédéral, chacune sacrifiant sa souveraineté particulière au profit de ce dernier? Cet État fédéral pourrait à son tour s'appeler une nation, en se fondant sur ce principe politique du régime et de la vie sociale, en vertu duquel des hommes appartenant à plusieurs peuples différents se sont réunis pour vivre ensemble. Le concept de la conscience nationale s'est transformé ; ayant perdu son sens éthique, il est devenu politique ; ayant dépouillé son caractère de spontanéité naturelle, il se présente comme un principe moral abstrait. Cependant encore aujourd'hui — peut-être plus que jamais — on parle du « national » ; on en parle en vertu de cette survie dont jouissent les fantômes du passé, bien que l'élément national ne soit plus un facteur décisif dans le devenir politique du monde. A côté des Grands d'aujourd'hui, dont la puissance repose sur une activité industrielle de plus en plus développée, se dressent les puissances de demain ; la Chine vient en premier lieu ; ce pays peut se transformer dans un avenir assez proche

en l'un des centres actifs de la politique mondiale, grâce à ses matières premières, à la densité de sa population, aux traditions et habitudes de ses habitants et à sa situation géographique ; il y a ensuite l'Inde, qui occupe à elle seule un sub-continent au sol pétri d'anciennes et merveilleuses richesses spirituelles ; l'Inde dont les peuples nombreux constituent un potentiel de puissance considérable. Toutefois, en dépit de tous les mouvements d'émancipation, cette puissance est encore en sommeil.

Du point de vue de l'histoire universelle, prise dans son ensemble, les États les plus forts d'aujourd'hui, l'Amérique et la Russie, se présentent comme des formations historiques extrêmement jeunes. Ils ont certes pris part au développement millénaire de la civilisation ; mais si on les compare aux autres, ils nous apparaissent, en quelque sorte, comme des « plantes greffées ». Le christianisme a pénétré en Russie ; l'esprit de l'Europe continue à vivre en Amérique. Mais à côté des antiques foyers des civilisations créatrices, l'Amérique, tout comme la Russie, fait preuve d'une absence de racines, d'un détachement, et partant d'une « désinvolture » magnifique. Le spectacle que nous offrent ces deux puissances est révélateur : en leur présence, nous sommes en proie à un sentiment de liberté et d'épouvante. Car ce n'est qu'en Europe que le trésor de notre héritage spirituel acquiert à nos yeux une valeur insigne, tout comme, *mutatis mutandis,* c'est le cas pour les Chinois et les Hindous. C'est ce trésor qui nous procure à tous, quelle que soit la situation, un sentiment de dignité héréditaire, de sécurité, de droit d'être exigeants vis-à-vis de nous-mêmes. Par contre, nous nous étonnons de voir aujourd'hui les plus puissants de ce monde souffrir parfois d'un léger complexe d'infériorité, complexe qu'ils cherchent à masquer par une puérilité étrange ou par la violence courroucée de leurs revendications.

Il serait particulièrement intéressant de percevoir les règles qui président au jeu des forces politiques, de saisir tous les changements, toutes les évolutions de la fortune au gré des divers « mouvements » que les États esquissent sur l'échiquier mondial.

Car les idées relatives à l'organisation politique ne peuvent

se réaliser que par la puissance et c'est elle qui constitue le véritable enjeu de cette partie. A la lumière de l'actualité quotidienne, beaucoup d'éléments se présentent comme étant dus au hasard. Tout ce qui s'oppose à l'intégration dans des complexes plus vastes engendre le malheur. Il en est ainsi des revendications nationales qui se prétendent absolues, des machinations particularistes pour obtenir des avantages spéciaux, des tentatives — quelles qu'elles soient — de spéculer sur l'antagonisme des Grands pour en tirer profit.

2º Tous les hommes de la terre (dont le nombre s'élève aujourd'hui à plus de deux milliards), sont impliqués dans ce jeu des puissances. Cependant la direction et la décision se trouvent entre les mains de peuples qui ne constituent qu'une minorité infime de l'humanité, tandis que la majorité reste passive.

Il existe *un partage primordial de la terre*, qui remonte aux débuts de l'histoire. Ce partage n'a subi qu'un seul changement, au XVIe siècle, à l'époque où de vastes espaces à peu près déserts ou habités par des peuples primitifs, incapables de se défendre, furent répartis sur une grande échelle. La race blanche s'est emparée des terres de l'Amérique, de l'Australie et de l'Asie du Nord jusqu'au Pacifique, en inaugurant ainsi la répartition nouvelle des espaces géographiques.

C'est en partant de cette réalité historique que la fédération mondiale de l'avenir devra procéder, si l'on veut éviter la route qui conduit à l'empire universel, fondé sur la violence. Quant à cette dernière route, elle semble jalonnée de catastrophes telles que l'extermination intégrale de certains peuples, les déportations, la destruction de races entières, soit la négation du principe humain comme tel.

Les Européens ne sauraient dominer, ni même continuer à diriger indéfiniment les masses considérables de la Chine, de l'Inde et du Proche-Orient qui se sont conservées elles-mêmes en résistant à leur emprise. Or la difficulté la plus grande réside dans le fait que toutes ces populations doivent parvenir à un certain degré de maturité politique pour pouvoir passer de l'état de violence à celui de la conciliation et pour être à même de se pénétrer du sens de la liberté politique, de sa valeur en tant que forme de la vie.

En présence de ces forces considérables encore passives, on est tenté de se poser la question suivante : les peuples ayant conscience de la liberté, dont le nombre ne s'élève qu'à quelques centaines de millions, sauront-ils convaincre les autres, c'est-à-dire environ deux milliards d'hommes, à collaborer avec eux à la constitution d'une libre communauté mondiale, fondée sur la légalité?

3° La voie qui mène à un ordre (régime) mondial, part de *quelques bases historiques, peu nombreuses;* elle est préconisée par une minorité infinitésimale. L'ordre (régime) mondial se fonde sur les mêmes principes qui servent de base aux divers régimes de la société « bourgeoise ». La liberté politique n'ayant été acquise dans le cadre de cette société qu'à la suite d'événements historiques hautement significatifs, d'une valeur pour ainsi dire didactique, il faut que le monde construise en grand ce qui a été préfiguré à une échelle réduite.

C'est en Angleterre que la liberté politique, il y a sept cents ans, s'est développée selon un rythme classique, susceptible de servir d'exemple à beaucoup d'autres peuples et d'indiquer à tous la direction à prendre. Cette liberté a été recréée en Amérique, le sol y ayant été préparé par l'idéologie politique anglaise. La Suisse l'a réalisée sur un territoire exigu et son fédéralisme peut apparaître comme un modèle réduit de l'unité européenne et mondiale de l'avenir. De nos jours, la liberté politique a presque disparu chez les peuples vaincus ; elle n'y existait déjà plus lorsque l'appareil d'un régime terroriste prétendait encore la protéger.

L'ordre (régime) mondial ne peut être acquis que si la plupart des pays existants se réveillent et prennent conscience de la liberté politique.

Dans les divers stades intermédiaires, la situation ne présente aucune analogie avec les anciens empires mondiaux constitués après l'ère « axiale (1) ». Alors, cette idée et cette

(1) L'auteur désigne ainsi la période historique entre le VIIIe siècle et la fin du IIIe siècle avant Jésus-Christ, dont le point culminant, l' « axe », se situe aux alentours de l'an 500, période au cours de laquelle, au feu d'un esprit rayonnant à travers le monde (la Chine de Confucius et de Lao-Tsé, l'Inde de Bouddha, l'Iran de Zarathoustra, la Palestine des Prophètes et la Grèce d'Homère, d'Héraclite et de Platon), « l'homme tel que nous le voyons vivre à nos côtés est né. »

entreprise étaient à peine concevables, car sous la domination de ces nouvelles puissances, il ne pouvait y avoir en réalité d'États indépendants.

Aujourd'hui, en cas de réussite, l'ordre (régime) mondial s'établira en partant des fédérations existantes d'États libres ; il ne pourra se faire que si l'esprit communautaire est assez puissant et si d'autres États rejoignent par conviction et sans contrainte un régime constitutionnel garantissant la liberté et la richesse, l'activité spirituelle et les possibilités d'un épanouissement de toutes les facultés humaines, dans leur plénitude et leur variété.

4° Lorsque l'unité du globe est acquise par la voie des communications, *le sentiment d'unité géographique et de puissance* qui en résulte constitue un facteur primordial. Pendant des siècles, l'Angleterre, maîtresse des Océans, a considéré le monde entier du point de vue du marin, comme une série de côtes qui toutes semblaient incluses dans l'empire secret de sa puissance maritime.

Aujourd'hui, l'aviation, bien que d'un rendement plus faible au point de vue du transport des passagers et des marchandises, a contribué quand même à l'extension considérable des rapports, de sorte que, pour un esprit politique, le globe terrestre considéré du point de vue aérien se présente comme une entité indivisible. En ce qui concerne l'unité géographique du globe, les forces maritimes et aériennes semblent compter plus que les forces terrestres, bien qu'au cours d'une guerre, celles-ci soient appelées quand même à réaliser partout l'opération ultime et décisive de la campagne. C'est par les airs sans doute que pourrait se réaliser au mieux et de la façon la plus rapide, l'omniprésence d'une police mondiale agissant en vertu de lois strictement établies.

KARL JASPERS.

(Traduit de l'allemand par Michel Forstetter.)

L'AMOUR EN SICILE

De ses nationalités diverses, l'Amour doit certainement préférer la nationalité sicilienne. C'est elle qui lui laisse son vrai visage : ailleurs, je le trouve moins engageant ou emprunté. L'Amour italien fait personnage de la comédie italienne ; l'Amour français porte invinciblement la perruque de Louis XIV ; l'Amour anglais, la couronne de feuilles et de paille d'Ophélie ; l'Amour espagnol nous vient en don Quichotte ou en torero ; l'Amour allemand a la manie des uniformes ; l'Amour américain ne s'est pas encore dépouillé de ses plumes d'Indien et de sa cartouchière de cow-boy ; l'Amour russe sent le cosaque ; l'Amour grec a mauvaise réputation. Né de père latin et de mère grecque, l'Amour sicilien a hérité aussi quelque chose des races qui ont passé dans son île : tout cela fait de lui le plus complet et le plus charmant de tous les Amours du monde.

Je croirais volontiers qu'il en est de même le plus ardent. Tient-il cette vertu de ses origines ou du pays? Le sang des peuples les plus voluptueux de la terre s'est mêlé en lui et la volcanique Sicile est également une terre de volupté. Quand je vois dans les films italiens ces actrices qui se pâment avec un réalisme un peu excessif, je les imagine Siciliennes ; quand je lis Casanova, je l'imagine Sicilien. Pour peu que l'on ajoute foi, en effet, à ce que disent les Siciliennes, il faut les estimer les plus comblées de toutes les femmes : en épousant leurs compatriotes, elles épousent l'Etna.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la Sicile est le pays de l'amour. Théocrite suffit à nous le prouver. Nulle part la volupté ne respire plus librement que dans les œuvres du

poète de Syracuse. Le cadre des mœurs champêtres, la solitude, les troupeaux sont pour lui un sujet d'excitation plutôt que d'apaisement. « Viens sous les oliviers sauvages, j'ai quelque chose à te dire... » « ...Quand le chevrier voit comment les chèvres sont saillies, les yeux lui sèchent de ne pas être né bouc. » Il n'est pas étonnant, en conséquence, que les personnages mis en scène ne songent qu'à l'amour : ils le chantent, le font, le regardent faire, sous toutes ses formes, y compris, naturellement, celle qui avait droit de cité dans une île colonisée par des Grecs. C'est tantôt un simple libertinage, tantôt une passion insensée. C'est le bouvier qui « épuise son amour amer jusqu'au terme de sa destinée ». C'est le jaloux qui ne voit qu'un remède : « S'embarquer et passer la mer pour se faire soldat ; » c'est la jalouse qui recourt à la magie pour ramener l'infidèle — et l'on sait que cette idylle des *Magiciennes* semblait à Racine « ce qu'il y a de plus vif et de plus beau dans toute l'antiquité ». Quel hommage pour l'amour sicilien ! Nous sommes là, d'ailleurs, en plein amour romantique, bien plus que classique : « Je le vis, j'en devins folle, je fus frappée au cœur, infortunée ! Mes belles couleurs fondirent... Quand je revins à la maison? je ne sais ; mais secouée par une fièvre desséchante, je restai étendue dans mon lit dix jours et dix nuits... Je ne l'eus pas plutôt vu franchir, d'un pas léger, le seuil de ma porte... que je me sentis plus froide que la neige, tandis que mon front se baignait de sueur, comme d'une rosée, et mon cœur se figea, comme une poupée de cire. »

En regard de la magicienne tourmentée et prête à être empoisonneuse, plaçons le bucoliaste qui se moque des malheurs de son compagnon : « Ton famélique amour, c'est un conte bon à faire à ta mère, le matin, quand elle s'éveille. » Le Cyclope épris en vain de Galatée, se dit pareillement, pour se consoler, qu'il en trouvera « une autre et peut-être plus belle ». Il ajoute : « Bien des jeunes filles m'invitent à jouer avec elles, la nuit. »

Citons enfin l'*Oaristys*, qu'André Chénier a traduite : c'est, en une soixantaine de vers, toute l'histoire de l'amour. Le bouvier a commencé par dérober un baiser à la chevrière, qui le repousse et « crache son baiser » ; il s'offre à lui jouer

un air de syrinx, elle répond qu'elle n'aime pas « la musique lugubre »; il lui parle mariage, elle répond que « plus d'un la recherche, mais aucun n'a su lui plaire »; il lui en vante les joies, elle en dit les ennuis. Cependant, elle commence à s'intéresser à ce bouvier éloquent et lui demande son nom — ils ne se connaissaient donc pas cinq minutes plus tôt. Il l'invite à parcourir son domaine. A peine dans le bois : « Arrête, malheureux ! Peut-être quelqu'un vient, j'entends du bruit. » — « Ce sont les cyprès qui se content ton mariage. » — « Tu as mis ma robe en lambeaux, me voilà nue. » — « Je t'en donnerai une plus belle. » — « Tu me promets tout, et peut-être ensuite ne me donneras-tu même pas un grain de sel. » — « Je voudrais pouvoir te donner mon âme... » — « J'étais vierge en venant ici, je m'en retourne femme à la maison. » — « Tu n'es plus vierge, mais tu seras épouse et mère... » C'est ainsi que, jouissant de leur verte jeunesse, ils parlaient à voix basse, le furtif hymen accompli.

Ces exploits, ces ardeurs qui remplissent les *Idylles*, ne sont pas l'apanage exclusif de « la verte jeunesse », ou du moins la verdeur commençait tôt et finissait tard : on nous montre deux jeunes garçons qui célèbrent leurs amours respectifs, l'un pour un enfant, l'autre pour une fille ; et l'on nous montre « le petit vieux qui pourchasse une mignonne aux yeux noirs... et que l'on surprend avec elle près de l'étable, au moment où il est à l'œuvre. » Tels étaient les Siciliens au temps de Théocrite.

Le christianisme, qui a marqué fortement la Sicile, en a évidemment changé les mœurs, depuis ce temps heureux. Mais les mœurs changent-elles jamais, autrement qu'en apparence? Que l'île produise du blé ou des oranges, qu'on y élève des temples de marbre ou des églises de béton, qu'elle soit occupée par les Carthaginois ou par les Allemands, elle porte toujours des Siciliens. Déméter, Polyphème, Hamilcar, Denys *e tutti quanti* ont disparu, mais l'Etna, « colonne du ciel, » est toujours là. Il souffle sa fumée et ses flammes en l'honneur de toutes les religions, de toutes les races ; et lorsque sa lave se répand, elle féconde, après avoir détruit.

L'Église a inventé deux remèdes : à la lave de l'Etna, elle oppose le voile de sainte Agathe ; à celle de l'amour, la séparation des sexes. Le premier remède ne réussit que dans les années de grande foi ; le succès du second est plus positif, mais à l'envers de ce que l'on cherchait.

Il y a quelques années à peine, une jeune fille ne paraissait pas en public avec un jeune homme. Les mères allaient attendre leurs filles à la sortie de l'atelier ou du magasin qui les employaient, comme on va attendre un enfant à la sortie de l'école. Certes, les choses évoluent, même en Sicile, et ces prescriptions ou proscriptions sont aujourd'hui moins rigoureuses, mais elles se maintiennent encore assez strictement dans la région orientale. A Catane et à Syracuse, il est très rare de voir jeunes gens et jeunes filles se promener ensemble. Cela ne veut pas dire qu'il ne se rencontrent jamais. Tous leurs soins ne visent, au contraire, qu'à cela. Dans la petite ville sicilienne, où j'ai fait récemment un long séjour, il m'a été donné d'assister aux débuts d'une intrigue amoureuse de ce genre — d'y assister et de les assister. Bien que ce ne fût pas à mon intention, je ne pouvais que me réjouir de rallumer le flambeau de l'idylle au pays de Théocrite.

Le fils de gens de ma connaissance, qui avait seize ans et s'était un peu familiarisé avec moi, me dit un jour, en rougissant, qu'il voulait me demander un service : l'aider à rédiger une lettre d'amour. Sans doute était-il encouragé, tel le petit cocher sicilien de *l'Immoraliste*, par la pensée que *i Francesi sono tutti amanti;* sans doute également, par le fait que j'étais homme de lettres. Il m'expliqua qu'il aimait une fille de quatorze ans, à qui il ne s'était pas encore déclaré, parce qu'il ne pouvait lui parler que le dimanche, en présence de sa famille. Hors de là, il l'apercevait dans le bref parcours qu'elle faisait, entre sa maison et l'atelier où elle apprenait la broderie. Le moyen d'échanger des propos galants au milieu d'une rue, sous les yeux attentifs des voisins? La situation n'était pas brillante. Valmont lui-même a eu besoin de circonstances plus favorables pour tendre ses réseaux autour de Cécile. Nous n'avions pas ici non plus les secours du téléphone, des taxis, des surprises-parties, des bonnes œuvres ou du camping, qui, ailleurs, facilitent les choses pour la jeu-

nesse. Il y avait bien le cinéma, mais quand on y est entouré de parents et d'amis, autant dire qu'il ne sert à rien. Restait uniquement la possibilité d'écrire — c'est ce qu'envisageait mon jouvenceau.

Je le fis asseoir à ma table et lui dictai la lettre qu'il me réclamait. Je n'étais pas mécontent de cet impromptu, lorsque je vis sourire le scribe, d'un air qui m'inquiéta.

— C'est donc comme cela que l'on écrit aux Françaises? me demanda-t-il.

— Oui, fis-je un peu piqué, et elles valent bien les Siciliennes.

— Les Françaises sont-elles vraiment très jolies?

— Tout le monde va en France pour les Françaises ; en Sicile, on ne vient que pour la Sicile.

— Eh bien ! dites ce que vous voulez, mais si les Françaises sont jolies, elles n'ont pas inspiré de bien jolies formules.

— Des formules?

— Oui, je préfère les nôtres.

Il tira de sa poche une feuille de papier pliée en forme de billet et tellement usée que les morceaux s'en détachèrent. Il la reconstitua, à la façon d'un puzzle : c'était le brouillon d'une lettre d'amour.

— Pourquoi es-tu venu m'ennuyer avec cette histoire? lui dis-je. Tu avais déjà ton message.

— J'espérais que les formules françaises étaient meilleures.

— Me diras-tu enfin ce que tu me chantes, depuis un moment, avec ce mot de « formule »? On croirait que nous composons un remède et non pas une lettre.

— Nous ne composons rien du tout : la lettre que vous lisez, je l'ai copiée dans un recueil de correspondance, chez un de mes camarades ; et la lettre que vous m'avez dictée, vous l'aviez lue, évidemment, dans un recueil français. Je répète donc que je préfère les lettres siciliennes.

— Tu as une haute idée de l'art d'écrire, fis-je en riant.

— Je ne comprends pas ce qui vous amuse. Quand on est amoureux de quelqu'un et qu'on veut le lui apprendre, il faut seulement faire son choix parmi les formules. Puisqu'elles sont toutes faites, à quoi bon en inventer? Songez-vous à

inventer un nouveau *Pater* ou un nouvel *Ave*? On n'invente rien, dans ces choses-là.

J'avais d'abord souri de sa lettre, comme il avait souri de la mienne ; mais à la réflexion je la traitai un peu plus respectueusement : j'y retrouvais un écho lointain, encore que ridicule, des chants d'amour de Théocrite.

« Je vous ai vue l'autre jour quand vous passiez, et mon cœur s'est arrêté de battre. J'ai senti un frisson, comme si j'avais la fièvre et, en même temps, je me sentis glacé, comme si j'allais rendre l'âme. Peut-être aurais-je dû mourir à ce moment : je serais mort, vous ayant vue. Mais j'ai pris la force de vivre, afin de ne vivre que pour vous. Que je vous voie ou ne vous voie pas, vous ne me quittez plus — même dans mes rêves... »

Ces derniers mots étant ajoutés en surcharge, je demandai au copiste s'il était vrai qu'il vît en rêve sa future bonne amie.

— Pensez-vous ! C'est mon camarade qui m'a dit d'ajouter cela : il l'avait lu dans un autre livre. Il prétend que l'on trouble les filles, en leur disant que l'on rêve d'elles.

Il transcrivit cette lettre, à laquelle je me contentai de changer quelques mots, au nom des formules françaises. Mais comment la faire parvenir? Il n'était pas question de la confier à la poste. L'amoureux dut attendre impatiemment le dimanche, qui lui permettrait d'être son propre facteur.

Il accourut, le lendemain, tout déconfit : la belle avait refusé son billet. Je le rassurai. Je lui dis qu'il fallait s'imposer à l'esprit, avant de s'imposer aux sens : je lui conseillai de s'embusquer tous les jours au coin de la rue, en bavardant avec ses camarades, sur le passage de la jeune fille. Il s'agissait, en somme, de justifier ce qu'il disait dans la lettre : la timidité l'avait empêché de multiplier ces rencontres et l'aurait même empêché, désormais, de les renouveler.

Le dimanche suivant, son billet fut accepté. Continuant la politique de la présence, il reçut, le dimanche d'après, une réponse qu'il s'empressa de me montrer. Autant sa lettre à lui avait débordé de rhétorique, autant celle de la jeune fille était simple : on devinait qu'elle ignorait les manuels de cor-

respondance. Cependant, s'il n'y avait pas de formule, il y avait une phrase qui m'étonna : « Surtout, que ma mère ne sache rien, car elle m'enfermerait dans un couvent. »

— Serait-ce possible? demandai-je.

— Pensez-vous ! répéta l'amoureux. Le couvent, c'est comme les rêves : une façon de dire.

Ainsi, avec ou sans le secours d'autrui, tous deux avaient cédé au besoin d'écrire des choses qu'ils savaient n'être pas tout à fait vraies. D'une manière ou d'une autre, ils avaient rendu hommage à la littérature, à l'imagination — lui qui avait réprouvé l'invention, il approuvait la convention. Ils n'avaient plus qu'à rendre hommage à la nature : on peut se douter que l'occasion ne tarda pas.

Que la Sicile soit le paradis des femmes, ne se vérifie pas moins à l'égard des étrangères. L'étranger n'y attire aucune attention, mais tous les yeux sont sur la voyageuse qui est venue seule. Les femmes du pays n'en sont pas jalouses ; elles savent que cette étrangère a entendu parler de leur bonheur et qu'il est assez grand pour pouvoir être partagé. Tout en n'admettant pas que les jeunes gens sortent avec les jeunes filles, on admet qu'ils sortent avec les étrangères : ils font les honneurs de la Sicile. Rien de plus amusant que de les voir tourner autour de la nouvelle arrivante ; il est rare qu'ils aient à tourner longtemps : plus encore que les jeunes Siciliennes, les étrangères vont vite aux conclusions.

Tout cela se passe, d'ailleurs, avec beaucoup d'élégance, mais parfois avec un peu d'insistance. Une aimable Anglaise me racontait qu'après avoir fait comprendre à la jeunesse locale qu'elle était là pour se reposer, elle reçut la visite du lieutenant des carabiniers, qui lui dit : « Mademoiselle, je crois que vous ne m'avez pas remarqué, mais si vous saviez comme j'aime l'Angleterre ! » Une jeune Hollandaise, qui avait été peindre dans une petite ville du centre, à l'écart du tourisme, se vit offrir à l'hôtel une chambre à quatre lits — toutes les chambres avaient quatre lits. « Mais je suis seule ! » dit-elle. — « Cela ne fait rien : nous vous enverrons du monde. » Elle se tira d'affaire, en payant pour les trois autres lits.

Indépendamment de ces deux jeunes filles qui repoussaient

la tentation (la deuxième a fini par épouser un Sicilien), je n'ai trouvé là-bas que des étrangères occupées à la chercher ou à y succomber. Le type le plus pittoresque me fut fourni par une poétesse scandinave, un peu bien mûre. Nous étions dans le même hôtel, sinon, Dieu merci, dans la même chambre, car c'était un hôtel où l'on pouvait avoir une chambre à un lit. Ma qualité d'écrivain français l'intéressait, autant que le jeune amoureux qui avait voulu écrire une lettre d'amour ; mais elle ne me cacha pas que cet intérêt était limité : « J'ai renoncé depuis longtemps aux écrivains français — à eux et à leurs livres. Moi, monsieur, je suis ainsi faite que, quand un livre me plaît, il me faut avoir l'auteur. Eh bien ! vos confrères sont les seuls avec qui je n'aie pas eu de chance : j'ai été voir Gide, rien à faire ; Claudel, rien à faire. Qu'on ne me parle plus d'écrivains français, de livres français. Tant pis pour vous ! » En revanche, elle vantait beaucoup les écrivains italiens : « Avec eux, c'est bien simple. Je n'ai qu'à sonner à leur porte : ils sont toujours prêts, comme ce personnage classique nommé *Semprepronto*. Savez-vous lequel fut le plus prodigieux des amants? D'Annunzio, que j'ai connu lorsque j'étais jeune fille et dont j'ai été le dernier amour. » Pareille à la Pythie, elle se mit à déclamer des vers, où je reconnus la *Phèdre* de son poète bien-aimé :

Or, chi, dimmi, domo col fuoco il fuoco?...

« Qui donc, dis-moi, dompta le feu avec le feu? qui donc éteignit la torche avec la torche? »

Elle s'arrêta, contempla au loin le panache de fumée, qui sortait de l'Etna comme pour commenter ses paroles ; mais cette torche symbolique l'appelait vers d'autres feux : « Maintenant, dit-elle, je vais couronner mon séjour en Sicile. Ce n'est pas en cultivant des écrivains, même Italiens : je vais, dans les montagnes de Palerme, rejoindre le bandit Giuliano. »

Je la regardai stupéfait : la transition était brusque. Elle me déplia sous les yeux une page de journal, où étaient photographiés le dernier bandit classique de l'Europe et son état-major, tous jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, dont les uns semblaient des Adonis et les autres des Hercules. « Admirez ces beautés ! s'exclama-t-elle, Admirez donc ! Et avez-vous

songé que ces gaillards restent des semaines traqués, sans voir personne ! Quel accueil ils doivent faire à une femme ! »

Elle avait eu la tête tournée par la journaliste suédoise qui venait d'avoir la primeur de cette expédition. « Dans les articles qu'elle a publiés, elle n'a pas tout dit, ajouta la poétesse, mais j'ai su l'interroger et j'ai compris son enthousiasme. Elle m'a confié, sous le sceau du secret, comment me faire guider jusqu'à ces merveilleux bandits. »

Le lendemain de cette conversation, ma fougueuse interlocutrice gagna Palerme. J'ignore si elle a pu accomplir son pèlerinage : elle n'est pas revenue là où j'étais. Il est à souhaiter qu'elle ait réussi, puisque, récemment, on a dirigé contre le fameux bandit une véritable opération militaire. Peut-être la poétesse scandinave aura-t-elle été la dernière héroïne de Giuliano, comme elle l'avait été de d'Annunzio.

En dépit des ardeurs qu'on y trouve ou qu'on y apporte, la Sicile n'est pas, cela va sans dire, un brasier où fondent toutes les vertus, un pandémonium où nul ne se respecte. Il y a là, comme ailleurs, des vertus d'autant plus solides qu'elles sont plus cachées, des pudeurs d'autant plus respectables qu'elles sont moins communes. Le roman, pour ainsi dire national, de la Sicile contemporaine — *I Malavoglia* — nous montre, d'une manière saisissante par sa simplicité, la dignité d'un pur amour, dans un village de la côte orientale : une jeune fille, dont le frère et la sœur se sont déshonorés, refuse d'épouser celui qu'elle aime — et qu'elle aime chastement — parce qu'elle ne veut pas avoir d'enfants qui puissent rougir de leur famille. L'auteur de ce livre, le grand écrivain Giovanni Verga qui était natif de Catane, n'a pas suivi jusqu'au bout le frère et la sœur pervertis. Je suis sûr qu'il les aurait trouvés, plus tard, revenus dans le droit chemin. « Il faut faire quelque chose, tant qu'on a le genou ferme, » recommandait Théocrite. Mais quand, avec l'âge, cette fermeté s'amoindrit, les Siciliens de nos jours se montrent plus calmes que le « petit vieux » de l'antique Syracusain : ils restent à la maison et sont, à leur tour, de bons époux et de bons pères.

ROGER PEYREFITTE.

SITUATION
DE L'ÉCRIVAIN RÉVOLUTIONNAIRE

La *Nouvelle Critique* est une revue destinée aux intellectuels communistes. On y lit des articles intéressants, où il est dit, par exemple, que *Fils du Peuple* de M. Maurice Thorez est une œuvre de même importance que les *Essais* de Montaigne ou le *Discours de la Méthode*. Ce qu'il est difficile de démontrer, bien sûr. Le contraire n'est pas facile à démontrer non plus, je l'accorde. C'est une affaire de sentiment.

Dans le même cahier de la *Nouvelle Critique* où est ainsi fixée la place de M. Maurice Thorez dans la littérature universelle, il est aussi question de M. André Gide, qui est traité comme le mérite un homme coupable de n'avoir pas vu l'U. R. S. S. avec les yeux de Jean Effel. L'affaire du *Retour d'U. R. S. S.* est pourtant une vieille histoire. Il faut croire qu'elle n'est pas oubliée. M. André Gide a donc paru, il y a une quinzaine d'années, prêt à prendre place dans les rangs, bien ordonnés, de l'intelligence communiste. Il ne l'a pas fait. Il est clair que, s'il ne l'a pas fait, ce ne peut être pour des motifs honorables. On peut refuser d'être prêtre, parachutiste, juge, voleur, bourreau (dans la société capitaliste du moins), épicier ou policier, ou franc-maçon, pour des motifs honorables. Mais non d'être communiste. M. André Gide aurait vu en U. R. S. S. des choses qui ne lui plaisaient pas tout à fait, à tort ou à raison? Il aurait fait des objections? Éprouvé des scrupules? Laissez-nous rire. M. André Gide a eu peur. Si un cheval se dérobe devant l'obstacle, c'est parce qu'il a peur. Si M. André Gide s'est dérobé devant l'adhésion au communisme, devant la seule adhésion qui tienne, devant l'adhésion entière et inconditionnelle, pour le meilleur et

pour le pire, pour la lutte contre l'analphabétisme, pour l'industrialisation, pour les canons et les tanks, pour l'occupation des pays non-progressistes, pour la police politique, le travail forcé et les fusillades, c'est parce qu'il a eu peur.

Peur de quoi?

★

Peur, je l'imagine, de compromettre les avantages matériels et les honneurs acquis au cours d'une longue carrière d'écrivain bourgeois. Peur de quitter le non-conformisme moral (volontiers admis par la bourgeoisie, ainsi que nous l'enseignent les critiques marxistes, parce qu'il constitue un alibi prudent au non-conformisme social et politique, seul réellement redoutable pour la société bourgeoise) pour les dangers terribles qui environnent, dans la société capitaliste, l'écrivain assez héroïque pour sauter le pas. On a, d'ailleurs, payé à M. André Gide le prix de sa lâcheté : « Gide, maniaque du scandale et de l'exhibitionnisme (baptisés dans son langage « audace » et « lucidité » comme Hitler nomma la dictature « national-socialisme ») est allé exactement à la limite et, ayant regardé le bord du gouffre, s'est reculé avec un vertige de bon ton. Gide s'est dit communiste et renia le communisme, ce n'est pas là une mince vertu... L'acte gratuit est un service que la bourgeoisie déclinante était déjà prête à payer... » Par le prix Nobel, sans doute. Par les honneurs du quatre-vingtième anniversaire. Par cette situation enviable de grand écrivain que Gide occupe, et qu'il doit à l'adroite lâcheté calculatrice, à la technique raffinée de la mystification avec laquelle il a détourné l'attention de ses lecteurs des véritables objets qui auraient dû la solliciter, l'effort constructif de l'U. R. S. S., le visage de l'homme communiste, la lutte contre le plan Marshall, etc.

Il a regardé le bord du gouffre et s'est reculé... Le gouffre où il aurait dû descendre, c'est le gouffre où se trouvent les courageux, c'est le gouffre où se sont volontairement précipités, au mépris de toutes les foudres capitalistes, les écrivains qui ont embrassé la cause du prolétariat, les écrivains authentiquement révolutionnaires. Aragon, par exemple.

C'est ici que je ne vois pas très clair. Je ne vois pas très

précisément ce qui différencie le confortable Olympe bourgeois, où Gide a reçu un fauteuil en récompense de sa lâcheté, et le gouffre où s'est jeté Aragon. J'ignore quelle est la célébrité d'Aragon en Russie, et je souhaite pour lui qu'elle soit grande. Mais, dans les pays bourgeois, elle ne me semble pas négligeable. Il vit, au cœur de la société bourgeoise, d'une vie tout à fait analogue à la vie de Gide, — en faisant la part des quelques privilèges et des quelques inconvénients que peut valoir à l'un et à l'autre la différence des âges. Il est invité dans les salons. Il a son fauteuil aux générales. Ses livres ne circulent pas sous le manteau. Ils sont édités par l'un des éditeurs les plus cotés, et atteignent de gros tirages. Je gagerais même qu'il a plus de lecteurs parmi les bourgeois que parmi les ouvriers d'usine (ce qui est le cas de tous les écrivains français, communistes ou non). Il est directeur d'un grand journal. On s'arrache ses dédicaces, ses conférences. Il vit, au grand jour, la vie de l'écrivain bourgeois arrivé. Je sais bien qu'on lui a ôté, pour quelques années, sa carte d'électeur, ce pourquoi ses amis ont crié très fort. Mais on m'accordera qu'au cours des dernières années, la carte d'électeur a été retirée à un certain nombre d'écrivains qui n'étaient pas communistes (et même un peu plus que la carte d'électeur). Tout le bruit qui a été fait autour de cette carte d'électeur montre bien qu'on ne disposait pas de beaucoup d'autres éléments pour forger le mythe d'Aragon-victime-de-la-société-capitaliste, d'Aragon-le-Martyr. Si le martyre risqué par l'écrivain, même communiste, dans les combats temporels, se limite à cette amputation, moins grave que celle d'Abélard, il me paraît difficile de soutenir que notre métier soit un métier héroïque.

Je ne vois donc pas que dans la société capitaliste, l'écrivain qui a rallié le camp des ennemis de la société capitaliste vive dans la misère et le discrédit, habite une mansarde sans feu, longe les murs dans le manteau au col relevé des conspirateurs, se voie fermer la porte au nez par les éditeurs, courbe le dos sous les crachats, les pierres et les gerbes de balles de mitraillettes. L'écrivain, non plus que l'artiste : j'en appelle à Picasso. En matière d'opinions, et d'expression, et même d'action militante pour une opinion, la société capitaliste est

assez libérale. Il me semble même, à moi qui n'ai pas une grande admiration pour le mode capitaliste de répartition des biens, que c'est là son principal mérite. Sa fureur persécutrice se borne à une certaine réticence, assez excusable après tout, quant à la distribution des fauteuils d'académie ou des décorations à ceux qui combattent ouvertement le régime établi. Y eut-il jamais une société plus accueillante que la nôtre à ceux qui la combattent, des privilégiés plus contents d'applaudir ceux qui leur promettent le poteau, autant de possibilités pour le révolutionnaire, écrivain ou non, de profiter aujourd'hui des avantages offerts à ces privilégiés par la société qu'il veut détruire demain? Je n'en suis pas sûr.

Je sais bien qu'il y eut l'occupation, et qu'il y eut des écrivains communistes (et aussi des écrivains non-communistes) à qui l'occupation coûta la vie. Mais le régime national-socialiste allemand n'était pas exactement un régime libéral, et les conditions d'existence dans un pays occupé militairement par une armée en guerre ne sont pas exactement des conditions de vie normales. Même dans ces conditions particulières, les écrivains communistes qui furent frappés ne le furent qu'en qualité de combattants d'une lutte clandestine menée contre l'occupant, et on admettra qu'il est assez difficile pour une armée occupante, quelle qu'elle soit, d'accepter qu'on mène contre elle une lutte clandestine, même si l'on est écrivain. Si l'on fait, d'ailleurs, une obligation inconditionnelle aux armées occupantes et aux gouvernements de respecter la vie, la liberté et la liberté d'expression des écrivains, alors, ce sont certaines mesures prises après la libération qui se justifient mal. Je ne vois pas au nom de quel principe on peut condamner le meurtre de Jacques Decour si l'on estime légitime le meurtre de Robert Brasillach (ou réciproquement) à moins que l'on n'estime : premièrement, que l'un avait raison et que l'autre avait tort ; deuxièmement, qu'il faut laisser en vie ceux qui ont raison et tuer ceux qui ont tort. Ce dernier point de vue est d'ailleurs très exactement celui du parti communiste, qui ne s'embarrasse pas de scrupules de réciprocité, et qui considère que sa lutte contre le capitalisme est une guerre d'une espèce particulière, dans laquelle une moitié des tireurs tire dans le sens de l'histoire

et l'autre moitié à contre-sens de l'histoire. Celui qui tire à contre-sens de l'histoire est un criminel. Celui qui tire dans le sens de l'histoire est un justicier. Le premier est un monstre s'il tue. Le second est un maladroit, un faible et peut-être même un saboteur s'il ne tue pas. Somme toute, les communistes ont peut-être raison, du point de vue où ils se placent. Ils construisent un monde nouveau, n'est-il pas vrai? Il faut de tout pour faire un monde ; il faut donc aussi des pendus. C'est même extraordinaire, ce qu'il faut de pendus.

Mais j'en reviens à mon propos, qui est la situation de l'écrivain révolutionnaire, dans la société capitaliste. Situation qui n'a point à être comparée à celle de l'écrivain contre-révolutionnaire dans la société soumise à la dictature du prolétariat ; l'écrivain contre-révolutionnaire n'a aucune situation en régime de dictature du prolétariat : pour la simple raison qu'il n'y a plus, en régime de dictature du prolétariat, d'écrivains contre-révolutionnaires ou jugés tels. En régime de dictature du prolétariat, M. André Gide serait pendu tout de suite, et par conséquent le problème de sa situation ne se poserait pas. Au contraire, il y a une situation de M. Aragon dans la société capitaliste.

Cette situation, — est-il besoin de le répéter? — ne diffère pas, ou ne diffère pas sensiblement, de celle de l'écrivain non-communiste, — sauf dans les cas où l'écrivain non-communiste a commis l'erreur de croire qu'il pouvait considérer un pays étranger, tel que l'Allemagne hitlérienne, du même œil dont un écrivain communiste considère l'U. R. S. S. : auquel cas l'écrivain non-communiste est en prison, ou enterré depuis longtemps. J'imagine un instant que M. André Gide ait regardé au fond du « gouffre » sans vertige, et qu'il ait écrit à son retour d'U. R. S. S. un livre qui donnât toute satisfaction à la *Nouvelle Critique*. Je ne vois pas exactement en quoi sa situation, dans la France actuelle, s'en trouverait changée. Peut-être n'aurait-il pas eu le prix Nobel, mais ce préjudice serait certainement compensé par le montant de ses droits d'auteur en U. R. S. S. Il ne manquerait, en France même, ni de journaux pour chanter ses louanges, ni de revues pour publier ses textes. Le même éditeur publierait ses livres. Le même public les lirait, et en outre son *Retour d'U. R. S. S.*

(celui qu'il aurait pu écrire) serait répandu parmi les militants comme l'est aujourd'hui *Fils du Peuple*, et comparé aux *Essais* de Montaigne et au *Discours de la Méthode*. Aucun des avantages qu'il peut trouver dans la société présente ne lui manquerait, — ou, s'il lui en manquait quelqu'un, il lui serait offert d'amples compensations. Enfin, dans le cas toujours possible où une révolution, ou une poussée venue de l'Est, installerait au pouvoir le parti du prolétariat victorieux, il courrait quelques risques de moins d'être pendu.

Considérons en revanche ce qui serait arrivé à M. Aragon s'il n'avait jamais donné son adhésion au parti communiste, ou si, l'ayant donnée, il l'avait ensuite retirée. Dans la société capitaliste où il vit sans inconvénients sérieux, qu'aurait-il de plus que ce qu'il a? L'Académie? L'Académie est quelque chose dont le renom d'un écrivain se passe fort bien. M. André Gide n'est pas de l'Académie. M. André Breton non plus. M. Paul Claudel, tout diplomate qu'il était, n'y est pas entré si tôt ; et M. Charles Maurras, qui en porta l'habit, a changé depuis lors de costume. De plus gros tirages? Je n'ai pas le sentiment que la diffusion d'*Aurélien* ou du *Crèvecœur* soit gênée par les argousins de M. Moch, ni que les critiques « bourgeois » fassent le silence sur de tels ouvrages, ni que les lecteurs bourgeois se donnent le mot pour les boycotter. La direction d'un grand journal? M. Aragon a précisément la direction d'un grand journal. D'un journal communiste, je l'accorde. Mais d'un journal communiste qui vit dans la société capitaliste, de la même vie que les autres. Non, si M. Aragon n'était pas communiste, je ne vois pas en quoi il serait plus favorisé, en qualité de partie prenante aux biens de la société bourgeoise (de même que je ne vois pas ce que gagnerait M. Picasso à n'être pas communiste, — ni en réputation, ni en argent, ni en sécurité). En revanche, M. Aragon peut, en principe, et sous une réserve que nous examinerons plus loin, considérer d'un œil serein l'éventualité de la conquête du pouvoir par le parti communiste. Ce jour-là, il ne sera pas pendu. Du moins, il peut n'être pas pendu tout de suite.

J'assistais l'autre jour à la répétition générale d'une pièce de théâtre qui est l'œuvre, d'ailleurs fort estimable, d'un écrivain communiste, d'ailleurs fort bien pourvu de talent.

Cette pièce, où l'auteur charge un de ses personnages de venir sur le devant de la scène, comme à une tribune, proclamer des opinions que le bourgeois moyen tient assurément pour subversives, est ouvertement révolutionnaire. Elle n'appartient pas à la catégorie de ces comédies légères qui sont à peu près les seules, aujourd'hui, à apporter une promesse de rentabilité. Elle a sans aucun doute demandé beaucoup d'argent, car elle comporte plus de vingt-cinq acteurs, plusieurs décors, et des costumes somptueux. Elle n'en a pas moins trouvé un directeur de théâtre (bourgeois) pour la monter, de l'argent (bourgeois) pour payer décors et costumes, et des critiques (bourgeois) pour dire d'elle le bien qu'elle méritait, parfois même un peu plus de bien, avec quelques réserves polies. Elle a soulevé juste ce qu'il fallait de scandale pour la servir : et le public que le scandale attire est bourgeois aussi, n'en doutez pas. Le seul critique dramatique qui ait sévèrement repris l'auteur, en lui reprochant un certain déviationnisme anticlérical, est le critique dramatique de *L'Humanité*. Il n'est donc pas absolument certain que la pièce dont je parle eût été, si l'auteur en avait été russe, jouée à Moscou. Mais elle est jouée à Paris. Il n'est pas absolument certain que l'auteur, s'il avait été russe, n'eût pas été contraint à quelque pénitence publique. Lénine a fort bien démontré qu'une propagande anticléricale inopportune peut, dans certains cas, introduire un élément de division dans la classe ouvrière et écarter du parti du prolétariat ceux que le parti du prolétariat essaie de séduire. De là au sabotage, il n'y a pas si loin.

Nous voyons qu'un écrivain révolutionnaire, un écrivain qui mise délibérément sur la destruction de la société existante et qui entend contribuer par son œuvre même à cette destruction, peut vivre en France exactement comme s'il était un sujet obéissant et fidèle de M. Vincent Auriol, qu'il ne rencontre sur son chemin aucun obstacle proprement politique, qu'il éprouve aucune difficulté pour publier ses livres et les faire vendre, ou pour faire jouer ses pièces, que si une partie de la critique peut se montrer partiale à ses dépens, une autre peut se montrer partiale à son avantage, et que l'aristocratie du régime, celle qui donne le ton, lui

réserve généralement des attentions flatteuses : soit avec l'obscur désir de prendre des assurances, soit pour se démontrer à elle-même en le démontrant à autrui, qu'elle n'est pas aussi « bourgeoise » qu'on le pourrait croire, soit pour fournir cette preuve d'élégance intellectuelle qui est dans le dédain des préjugés de classe.

L'écrivain révolutionnaire qui vit dans une société libérale bénéficie donc, d'une façon particulièrement significative, de la situation ambiguë qui est celle de son parti dans cette même société. Situation qui se définit, je le rappelle, par la possibilité qu'a ce parti de vivre sans être détruit dans un monde dont il réclame lui-même la destruction, et d'user ouvertement de la liberté qui lui est laissée pour préparer le jour où il ôtera la liberté à ceux qui la lui laissent. Admettons pour la commodité cette vérité un peu simple, mais cependant acceptable en partie, cette vérité professée par le parti communiste, que le « fascisme » ou le « national-socialisme » ne sont que les formes extrêmes et virulentes de la défense capitaliste en face de la poussée révolutionnaire. Il en résulte que les écrivains français qui ont pris la défense du « fascisme » ou du « national-socialisme » ont été à la pointe extrême du combat pour la défense du capitalisme. Nous sommes bien d'accord? Or, les écrivains dont je parle sont en prison, à moins qu'ils ne soient morts, du fait d'une IVe République capitaliste ; tandis que la IVe République capitaliste ne met pas en prison, et ne tue pas, jusqu'à preuve du contraire, les écrivains communistes. Il en résulte que le capitalisme, — au moins dans la forme que nous lui connaissons actuellement en France, — se montre infiniment plus malveillant pour ceux qui le servent avec un peu trop de véhémence, que pour ceux qui le combattent à mort. Le capitalisme est un adversaire paradoxal.

Je sais bien ce qu'on va me dire. On va me dire qu'à la Libération le parti communiste a occupé suffisamment de postes dans le gouvernement, la justice, la police, les administrations, la presse, pour exercer une influence considérable sur la politique française, et, dans certains cas, pour dicter ses décisions. Un peu grossièrement, on peut dire que si beaucoup de défenseurs du fascisme (donc, selon l'analyse commu-

niste, de défenseurs du capitalisme) ont été mis en prison ou fusillés par la capitaliste IVe République, c'est parce que les communistes les ont fait mettre en prison ou fusiller. On sait qu'ils ont crié assez fort pour obtenir cela. Mais enfin ils n'étaient pas seuls au pouvoir. Ils n'en détenaient même pas les leviers principaux. Ils ne réclamaient pas un surcroît de répression au nom de leur propre intérêt, ou de leur propre vengeance, mais au nom de l'intérêt d'une société qui restait une société capitaliste, au moins par la plus grande partie de ses cadres et par son principe général d'organisation. Que le parti communiste ait pu être le moteur de la répression « antifasciste » est précisément la confirmation des privilèges que le parti communiste tire de sa situation d'adversaire intérieur et toléré de la société capitaliste : il arrive que, non contente de tolérer l'adversaire qui veut la détruire, et le crie bien haut sans se gêner, la société capitaliste l'associe positivement à son propre gouvernement, et aille jusqu'à se mettre à son service. J'admets que dans l'ordre politique, les idylles poussées jusque-là ne puissent être que passagères, mais elles témoignent pourtant, de la part des cadres capitalistes, de curieuses possibilités d'accueil : les mêmes dont témoigne, de façon non plus épisodique mais permanente, la condition de l'écrivain (ou de l'artiste) révolutionnaire, dont la mise est perpétuellement jouée sur deux tableaux : celui de la révolution, et celui de la situation somme toute privilégiée que tout écrivain (ou artiste) révolutionnaire peut se faire dans la société même contre laquelle il réclame la révolution. Il est certain que dans le Paris de 1935, ou de 1950, la condition de seigneur des lettres, possesseur de tout ce qu'il faut pour mener une existence confortable, glorieuse et honorée, n'est nullement incompatible avec celle de militant communiste. J'incline même à penser que la qualification « révolutionnaire » est plus favorable au succès dans la société bourgeoise que la qualification inverse, laquelle évoque le plus souvent pour les esprits bourgeois l'image d'un vieil académicien barbu, d'un crabe réactionnaire, et pour tout dire d'un fossile. Malraux était communiste, ou peu s'en faut, quand il atteignit la gloire, et Sartre paraissait bien près du communisme. Depuis lors, l'un et l'autre ont été traités par le parti commu-

niste en ennemis publics, je l'accorde. D'où un communiste pourrait à la rigueur tirer la conclusion que le succès de l'écrivain dans la société bourgeoise expose cet écrivain à la tentation de l'anticommunisme ; mais non pas que la manifestation d'affinités communistes constitue un obstacle sur la voie du succès dans la société bourgeoise.

Voilà donc l'écrivain communiste admis par la société capitaliste avec des droits, des libertés, des possibilités de conquérir le public exactement semblables à celles de l'écrivain non communiste, et avec, en sa faveur, un certain prestige luciférien, une cote de scandale. (Être révolutionnaire en France, c'est aux yeux du public, pour l'écrivain ou l'artiste, une certaine façon d'être « d'avant-garde », le seul pays au monde où les écrivains et les artistes aient perdu le droit d'être « d'avant-garde » étant l'U. R . S. S..) Est-ce tout? Ce n'est pas tout.

Dans la société capitaliste, l'écrivain (ou l'artiste) révolutionnaire n'est pas seulement admis à droits égaux. Il est, en quelque sorte, protégé. Protégé contre cette Révolution même pour laquelle il milite avec une insoupçonnable sincérité, et contre ses conséquences. Je ne veux pas parler seulement ici des conditions de la vie matérielle, qui sont jusqu'à nouvel ordre meilleures dans les nations capitalistes bien équipées que dans le monde soviétique. Je veux dire que l'on est révolutionnaire avec une liberté dix fois plus grande, avec une sécurité cent fois plus grande, dans les pays où la révolution n'a pas été faite.

Picasso et Pignon, peintres communistes, ont refusé de se plier aux nouvelles consignes qui imposaient aux artistes le « réalisme socialiste ». Ils ne se portent pas, pour autant, plus mal que Fougeron, qui s'est soumis, et leur peinture semble même se porter mieux. S'ils avaient vécu en U. R. S. S., ils auraient dû considérer le problème différemment. Dans sa pièce, *Héloïse et Abélard*, Roger Vailland a pu, contrairement à ce que le Parti estime être l'opportunité politique, poser en termes de lutte contre la religion ce qui eût dû être posé en termes de lutte économique des classes : il ne risquait que les remontrances de *L'Humanité*. En U. R. S. S., il eût risqué sûrement davantage. M. Aragon s'est fait, à l'occasion,

critiquer assez vertement par M. Ilya Ehrembourg. Les choses ne sont pas allées plus loin. L'inconvénient de ce genre d'aventures, dans les pays où la Révolution est faite, c'est que les choses n'en restent pas là. C'est un spectacle assez curieux que de voir, de ce côté du rideau de fer, des écrivains ou des artistes communistes, en situation de traiter les consignes avec une certaine désinvolture, parce qu'ils vivent à l'intérieur du système capitaliste et que le système capitaliste, qu'ils combattent, leur assure ainsi la marge de liberté dont ils usent à l'égard du système communiste, qu'ils servent. En mettant les choses au pire, l'écrivain communiste en régime capitaliste risque l'exclusion du parti, — ce qui n'est pas une catastrophe, puisque ce n'est pas du parti qu'il vit, matériellement et moralement, en sa qualité d'écrivain, mais du public bourgeois. En mettant les choses au pire, l'écrivain soviétique, vivant en régime soviétique, risque infiniment plus que l'expulsion du parti, — laquelle est déjà, à elle seule, infiniment plus grave là-bas qu'ici.

Est-il besoin d'ajouter que la situation d'écrivain communiste dans la société bourgeoise comporte encore un avantage, qui, pour être d'ordre purement moral, n'en est pas moins important? C'est celui de la bonne conscience. L'écrivain communiste est le plus souvent d'origine bourgeoise. Il continue, nous venons de le voir, à vivre en qualité d'écrivain dans la société bourgeoise et de la société bourgeoise alors même qu'il la combat. A chaque manifestation de son activité révolutionnaire, il a donc le sentiment de se dépouiller idéalement des privilèges dont il garde pourtant le bénéfice réel, de rejeter abstraitement la condition bourgeoise de laquelle il reste concrètement prisonnier et pensionnaire, et de se désolidariser ainsi de l'injustice et de l'exploitation capitalistes tout en continuant de percevoir son bénéfice personnel, en aisance matérielle, en liberté et en sécurité, sur cette injustice et cette exploitation. Bien entendu, cette bonne conscience a un revers : le revers, c'est la nécessité de fermer les yeux sur la dictature policière, sur la terreur, sur les déportations, sur l'esclavage qui font les fleurons du régime auquel on donne une adhésion lointaine. Mais la morale « bourgeoise » elle-même enseigne (avec beaucoup d'hypocrisie, je l'accorde)

qu'on ne doit pas avoir bonne conscience en ce qui concerne l'injustice bourgeoise. Tandis que la morale communiste enseigne qu'on doit avoir bonne conscience en ce qui concerne l'injustice communiste. *Gutes Gewissen, sanftes Ruhekissen...* C'est, tout compte fait, du côté communiste que l'oreiller de la conscience permet le meilleur sommeil.

Nous en sommes au point où l'écrivain communiste jouit d'une condition plus confortable et plus sûre comme opposant dans la société capitaliste que comme serviteur loyal dans la société communiste. Saluons donc ceux des écrivains communistes qui continuent à militer vaillamment (sans la moindre hésitation au fond de leur cœur) pour un avenir presque aussi sûrement redoutable pour eux-mêmes que pour ces ennemis à qui ils souhaitent si chaleureusement la mort. Songe-t-on à tout ce qu'ils risquent de perdre dans l'aventure? Il leur faut être des espèces de héros.

THIERRY MAULNIER.

DEUX COURTISANES

Vers le début de l'été Giacomo, se trouva tout à coup complètement seul. Il croyait avoir beaucoup d'amis, connaître beaucoup de femmes, mais il avait suffi de quelques départs pour faire le désert autour de lui. En réalité, il se mouvait comme tout le monde dans un cercle restreint de gens et la pensée lui vint parfois que lorsqu'il serait devenu vieux les départs seraient sans retour et sa propre solitude définitive.

Il prit l'habitude de se lever tard et de rester dans sa chambre à la pension jusqu'à l'heure des repas, lisant ou fumant étendu sur son lit. Après avoir mangé il sortait un moment prenait son café dans un bar, achetait un journal et revenait le lire dans sa chambre. Quelquefois, s'il était las ou s'il faisait plus chaud que d'habitude, il laissait volontiers tomber son journal et s'assoupissait pendant une demi-heure. Il se levait vers le milieu de l'après-midi, se lavait le visage et les mains, se coiffait, s'habillait et quittait la pension.

C'était dans un café de la rue la plus élégante de la ville qu'il allait s'asseoir. On servait dans ce petit café une bière allemande en petites bouteilles que Giacomo aimait beaucoup. Il buvait lentement la bonne bière glacée tout en observant le cadre et les personnes assises autour de lui. Tous les oisifs de la ville, les jeunes gens les mieux mis, les jeunes filles les plus charmantes se donnaient rendez-vous sur cette portion de trottoir, entre ces petites tables. Beaucoup d'entre eux demeuraient debout devant les vitrines des cafés en feignant de bavarder mais, en réalité, prenant indolemment des attitudes sous les yeux de ceux qui regardaient et surveillant eux-mêmes du coin de l'œil les gens assis et les alentours. Des femmes excitées, la cigarette à la main, se levaient de leur table et s'en allaient à d'autres en riant et parlant fort. Parmi cette foule les garçons passaient à grand-peine chargés de

leurs plateaux. On entendait des plaisanteries, des appels, des bavardages interminables, une rumeur ininterrompue de conversation, exclusive et pleine de suffisance comme si, au lieu d'être dans une rue, on était dans le salon le plus fermé. Et en effet si un pauvre, vêtu misérablement ou quelqu'un comme Giacomo, solitaire et sans amis, s'aventurait dans cette foule, il semblait tout à fait tomber dans une maison où il n'était ni invité, ni désiré. C'était vraiment une affaire privée entre ceux qui étaient installés aux petites tables et les autres qui leur passaient devant. Tout cela sous les grands platanes dont le large feuillage projetait plaisamment des lumières et des ombres sur les tables, les verres, les visages et les vêtements. Sous le ciel serein et ardent la chaleur n'était pas suffocante. Quand le soir descendait tous ces gens s'éparpillaient chacun rentrant chez soi. Les garçons remontaient les tentes et débarrassaient les dernières tables.

Après avoir fini la première bouteille, Giacomo d'habitude en buvait une seconde et celle-ci durait jusqu'au crépuscule. Alors il se levait et sans hâte retournait à la maison. Le soir il revenait au café où se répétaient les mêmes scènes, les mêmes démonstrations, la même mondanité que dans l'après-midi mais en réduction et à la lueur des réverbères. Dans cette grande rue aérée qui par de larges détours montait à travers maisons bourgeoises et jardins, les soirées étaient particulièrement agréables. Le vent respirait sous les platanes, l'air doux et sans force portait la résonance des voix claires et gaies, dans la pénombre les visages de femmes paraissaient mystérieux. Les gens passaient moins nombreux que dans la journée et l'on était plus à l'aise pour les observer. Giacomo prenait une glace dans un verre et la savourait avec lenteur, consciencieusement comme s'il était payé justement pour cela : pour absorber une glace et regarder les gens.

Il se sentait calme et vide et se donnait parfois l'illusion de supporter parfaitement sa situation de solitaire et d'abandonné. Mais en lui une espèce d'angoisse était toujours aux aguets et lui étreignait le cœur quand il s'y attendait le moins. C'était quelquefois le sentiment de sa gourmandise pour les glaces et la bière qui le désespérait comme un trait mesquin digne de quelqu'un qui n'attend de la vie que ces joies faciles ; un regard, un geste, un mot surpris chez ces passants inconnus qui lui faisait comparer sa propre vie avec celle des autres qu'il supposait plus riche et entourée. Alors il éprouvait une obscure douleur et sentait qu'avant la fin de l'été il lui faudrait faire quelque chose qui lui rendît le sentiment de sa liberté. Car en ces moments-là, il lui semblait être non pas libre, comme quiconque aurait pu le penser, mais lié, impuis-

sant, asservi à cette solitude qu'il n'avait pas cherchée et qui ne dépendait pas de lui.

Un soir qu'il rentrait chez lui après avoir comme de coutume passé une heure au café, il fut attiré par de faibles lumières qui venaient des fenêtres ras de terre d'une boîte de nuit de la rue. Il se rappela que là, l'hiver, des femmes en quête d'aventures donnaient des rendez-vous — on le lui avait dit tout au moins — et il voulut voir si même en été il lui serait possible d'y trouver une compagne pour la nuit.

Il descendit quelques marches, poussa une porte vitrée et se trouva dans le bar. Il y faisait sombre à cause des lumières voilées ; la chaleur estivale s'y mêlait désagréablement à un vieux relent de fumée qui restait de l'hiver. Dans l'ombre, sur un fond de bouteilles alignées sur les étagères, la figure du barman paraissait noire de chaleur comme si tout le sang s'était porté à son visage en une attaque d'apoplexie. Il gesticulait pourtant dans sa veste blanche et lustrée et ses mains sombres s'agitaient derrière le zinc entre le percolateur nickelé, le filet d'eau sortant du robinet, les bocaux d'olives et tous les autres accessoires. Sur le moment Giacomo ne sut pas faire autre chose que de se jucher sur un tabouret et demander au barman de lui servir une liqueur.

Mais à peine fut-il installé et commençait-il à transpirer sous ces voûtes basses qu'il aperçut que l'objet de ses recherches n'était pas dans le bar, mais dans la petite salle contiguë. D'où il était, son regard pouvait prendre en enfilade toute la suite des salons minuscules qui allaient jusqu'au fond du local. Chaque salon contenait quelques tables et quelques canapés, ceux-ci pris dans les parties rentrantes des fenêtres et des murs. En ce moment les salons étaient vides sauf l'un d'eux où, sur un divan encastré dans l'embrasure de la fenêtre, se tenaient deux femmes.

Même à bien les observer, Giacomo demeura quelque temps sans pouvoir les identifier. Elles étaient vêtues décemment presque avec élégance mais sans prétention ni excessive recherche. Toutes deux étaient blondes, l'une semblait de sept à huit ans plus âgée que l'autre. Celle-ci avait les cheveux épars sur les épaules. Son visage était florissant, non fardé, avec deux grands yeux dont la couleur allait du bleu au vert, un nez pointu et une grande bouche charnue et rouge. Sans chapeau, vêtue de façon sportive, elle avait enlevé sa jaquette qu'elle avait jetée sur une chaise et était restée en chemisette, le cou et les bras nus. La plus âgée portait des cheveux soigneusement ondulés et bouclés sur lesquels elle avait posé un chapeau minuscule, incliné sur le front en fragile équilibre. Elle aussi avait des yeux clairs à demi-clos sous des

paupières un peu gonflées, ce qui lui donnait une expression vicieuse et hypocrite. Ces yeux étaient maquillés ainsi que les joues et la bouche aux lignes sinueuses et presque sans lèvres. Elle était plus élégante que sa compagne, d'une élégance citadine, un p u démodée et compliquée ; à première vue elle pouvait paraître plus belle que l'autre. Mais dès le second regard Giacomo fut convaincu que la plus jeune était de beaucoup la mieux, pour la seule raison peut-être qu'elle n'avait pas cette allure conventionnelle de dame comme il faut.

Les deux femmes étaient assises, immobiles et muettes. Giacomo en voyait une de face, celle qui portait un chapeau, l'autre de profil. Ce qui lui donna tout à coup la conviction qu'il s'agissait de deux courtisanes, ce fut, chez la plus âgée, cette dignité excessive, ostentatoire, qui détonnait dans un pareil lieu. Et puis ses mains posées sur la table, des mains pas belles, à la peau sombre avec des ongles faits, d'un rose violacé. La plus jeune aussi avait les ongles peints, mais avec des mains pâles et longues.

« Voilà, signore », fit tout à coup le barman, posant un petit verre devant Giacomo. D'habitude, celui-ci n'aurait jamais eu le courage d'interpeller le garçon au sujet des deux femmes ; mais il se trouvait déjà dans cette atmosphère irréelle où la timidité se change en désinvolture sans disparaître pour cela et être moins embarrassante.

« Qui sont ces deux-là? » demanda-t-il brusquement au barman qui passait un torchon humide sur le comptoir. Sans lever la tête, ni interrompre son geste, le barman répondit : « Je ne sais pas, signore, elles étaient là aussi l'autre soir, mais avant je ne les avais jamais vues... » Cela sur ce ton particulier qui laissait comprendre qu'il s'agissait de femmes telles que le suggérait la demande de Giacomo.

« Portez mon verre sur cette table, s'il vous plaît, » fit alors Giacomo. Il descendit de son tabouret et sans plus de façons alla s'asseoir devant la table à côté des deux femmes. Par rapport à elles, il se trouvait encore dans la même position voyant la plus jeune de profil et l'autre de face. Mais cette dernière qui était obligée de le regarder baissa les yeux. L'autre, au contraire, qui avait pu ignorer sa présence, le regarda en-dessous, effrontément, de ses pupilles vertes dans lesquelles brillaient on ne sait quelle gaieté. Il sembla à Giacomo que la femme au chapeau s'apercevait du coup d'œil de l'autre et le désapprouvait. Mais il pensa qu'il se trompait peut-être.

Arriva le barman avec le verre qu'il posa sur la table puis il s'en revint au comptoir. Dans la petite salle, ils étaient

seuls tous les trois. La plus jeune dit soudain d'une voix sonore :

« Ton ami ne viendra plus... c'est un grossier personnage tu sais !... »

« Chchchch... » fit la plus grande avec un geste d'ennui.

« Pourquoi, » demanda la jeune, « est-ce que je ne peux plus parler maintenant? Je répète que s'il ne vient pas c'est une brute... »

« Ça va, » dit l'autre droite et le buste en avant, sans bouger comme si elle craignait que son chapeau ne lui glissât sur les yeux « mais pourquoi crier?... »

— « Qui est-ce qui crie?

— « Toi. »

— « Suffit, je ne veux même pas te répondre ». Mais tout cela était dit sans colère, presque allégrement et sans doute — du moins Giacomo le pensa-t-il ainsi — pour attirer son attention. — « Donne-moi plutôt une cigarette. »

Giacomo avait posé son étui sur la table et se pencha rapidement en avant pour le tendre tout ouvert. La fille ne fut pas moins prompte à se servir. Elle remercia et prenant l'étui à son tour demanda à sa compagne si elle voulait fumer. L'autre eut l'air combattue entre le désir d'accepter et le mépris que lui inspirait le geste de la plus jeune.

« Vraiment, on ne devrait pas si vite accepter des cigarettes » fit-elle avec une sorte de remords. Mais elle en prit une et avant de se la mettre à la bouche, elle regarda la marque. Puis avec tous les gestes d'une femme du monde raffinée qui fait allumer sa cigarette par un cavalier accompli elle se pencha à travers la table vers le briquet de Giacomo. L'autre s'était elle-même donné du feu et déjà rejetait la fumée par les narines.

« Quelle chaleur, n'est-ce pas? » dit Giacomo en se retournant d'instinct vers la plus âgée, car il la sentait encore hostile.

Cette demande conventionnelle parut faire plaisir à la femme comme une marque de respect qu'elle ne méritait pas.

« Terrible !... » répondit-elle d'un ton détaché et mondain, aspirant la fumée par petites bouffées, la rejetant sans l'avaler et regardant le bout allumé de sa cigarette. « Il y a longtemps que je ne me souviens d'avoir vu une chaleur pareille... »

« Moi, je suis toute en sueur ! » fit la jeune en riant et, levant un bras, elle montra sous son aisselle la transpiration qui avait taché sa chemisette. Dans ce geste, les seins gonflèrent la soie avec un relief accentué qui paraissait en révéler le poids plus que la forme. « On ne peut plus respirer dans ce trou... »

La grande sembla désapprouver cette démonstration et lança un coup d'œil agacé à sa compagne. Puis s'adressant à Giacomo :

« Cet endroit est tout indiqué pour l'hiver, n'est-ce pas? L'été, les cafés à terrasse sont préférables ! »

Vraiment, pensa Giacomo, tout en ayant accepté qu'il s'assît à leur table et malgré l'effronterie de sa compagne elle voulait tenir une conversation de bourgeoise.

« Oui, » répondit-il, les terrasses sont préférables et surtout les cafés qui sont dans les jardins.

« C'est toujours là que nous allons » dit la femme.

« Quand? » demanda l'autre.

« Toujours... » elle secoua la cendre de sa cigarette en inclinant la tête de côté, « ce soir, c'est un hasard... nous attendons un ami... »

La plus jeune se mit à rire : « Un bel ami ! un ami dont nous ne connaissons même pas le nom... »

« Mais que dis-tu? fit l'autre sans bouger, d'une voix dédaigneuse, il s'appelle... » elle eut un moment d'hésitation « il s'appelle Meluschi... »

La fille dit de nouveau :

« Mais c'est le nom du propriétaire de notre maison... qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans !... »

« Ma sœur plaisante toujours » fit la grande en se tournant vers Giacomo.

« Mais non, je ne plaisante pas du tout » repartit l'autre « ce type-là n'a jamais été ton ami et encore moins le mien... nous l'avons ramassé, pour ainsi dire, sur la route, voilà tout. » Elle paraissait mettre dans sa sincérité une espèce de cruauté sensuelle. Ses yeux brillaient de malice, ses narines frémissaient.

« En tout cas, c'était dans un café » reprit la femme s'adressant à Giacomo comme à quelqu'un qui pouvait la comprendre, « et puis il s'est approché gentiment et s'est offert pour nous accompagner, juste comme vous ce soir... Si tu parles comme ça, » conclut-elle en se tournant vers sa compagne « qu'est-ce que monsieur va penser de nous? »

Mais l'autre continuait à rire en se trémoussant sur sa chaise, son joli visage tout enflammé de plaisir cruel :

« Il l'a déjà pensé...... Il l'a déjà pensé... n'aie pas peur !... sans ça il ne nous aurait pas abordées avec cette figure-là... Dites, ce n'est pas vrai, monsieur?... A propos, comment vous appelez-vous? Hier, nous ne nous sommes pas enquises du nom et vous voyez ce qui est arrivé... »

« Je m'appelle Giacomo, » dit le jeune homme, amusé et gêné en même temps par les paroles de la fille et puis, avec

effort : « Vraiment oui, je me suis approché pour les raisons que vous pensez... mais je peux m'être trompé... »

« Oh ! non, vous ne vous êtes pas trompé, vous ne vous êtes pas trompé... » Elle riait de bon cœur.

« Et vous, comment vous appelez-vous? »

« Je m'appelle Rina » répondit la grande avec dignité « et ma sœur Lori. »

La sœur se remit à rire :

« Mais tu ne t'appelles pas Rina, tu t'appelles Teresa et moi ce n'est pas Lori, c'est Giovanna. »

« Je préfère Rina et Lori » dit la plus grande, « c'est plus court. Et puis, il y en a assez, Lori !... »

« Alors on ne peut même plus rire? »

« Rire oui, mais tu ne sais pas te tenir... »

« Je sais très bien me tenir » dit Lori. Mais elle se fit sérieuse comme si cette dernière observation de sa sœur l'avait piquée au vif.

Giacomo demanda :

« Et votre nom de famille, quel est-il? »

« Panigatti, » répondit pudiquement Rina baissant les yeux avec componction.

« Il y a en Sicile, une ville qui s'appelle Canigatti » dit Giacomo que l'embarras de la grande amusait.

« C'est Panigatti, notre nom, et puis nous ne sommes pas Siciliennes... »

« D'où êtes-vous? »

« Nous sommes de Vérone » répondit la grande. Ce à quoi la petite cligna malicieusement des yeux et observa :

« En réalité, nous sommes de Meolo, seulement ça ne lui plaît pas, parce qu'elle dit que ça ressemble à un miaulement de chat. »

« Voulez-vous boire quelque chose? » demanda Giacomo.

« Oui, champagne... champagne ! » cria la petite avec un enthousiaste de parodie.

« Si nous allions dans un autre endroit... qu'en dites-vous? » La grande prit ses gants sur la table et commença à les enfiler.

« Et votre ami, Mesluschi? » demanda Giacomo.

« J'ai l'impression que maintenant il ne viendra plus, non? » dit Rina à Giacomo. Mais Lori s'écria impétueusement : « Oh ! celui-là, bien sûr qu'il ne se fera plus voir... ce doit être un panné !... »

Tous trois se levèrent pour aller vers la sortie. Giacomo s'approcha du comptoir et demanda l'addition.

« Vous payez les trois consommations? » demanda le barman.

« Oui... et un paquet de cigarettes égyptiennes... »

« Ça fait soixante lires, y compris les cigarettes. » Giacomo prit le paquet, paya et le barman ayant pris l'argent s'inclina derrière le comptoir en lui souhaitant une bonne nuit.

Ils sortirent sur le trottoir, sous l'épais feuillage des platanes. La lune au faîte de sa splendeur, illuminait en dehors de l'ombre des arbres la large rue asphaltée et les plates-bandes fleuries. Dans cette lumière les couleurs des fleurs, les verts, les rouges, les bleus, les jaunes, paraissaient irréels.

« Où allons-nous? » demanda Giacomo.

« Dans un endroit où l'on puisse boire, » répondit la plus jeune. « J'en ai assez d'avoir la gorge sèche. J'ai une soif !... »

« Je propose d'aller au bar du Spléndid, » dit la grande en commençant à marcher et en se pavanant dans le clair de lune.

« De grâce, on suffoque là-bas dessous... » protesta la petite.

« Allons aux Grottes d'Anco Marzio, » proposa Giacomo.

C'était un endroit assez proche. Un souterrain tout rempli de fausses antiquités : amphores, dalles funéraires, vestiges de tous genres. Mais avec de nombreux passages, de petites salles, des coins retirés, creusés dans la pierre et cachés derrière les pilastres, des coins où l'on pouvait bavarder à son aise. La grande n'eut pas l'air satisfait, l'endroit n'était sans doute pas assez raffiné. Mais la petite prit avec élan le bras de Giacomo.

« Oui, allons y, allons aux Grottes... Qui était Anco Marzio?... »

« Un roi romain. »

Ils déambulèrent sans hâte le long du large trottoir désert jusqu'à l'entrée des grottes : un escalier de briques rouges qui descendait sous terre. Dès l'entrée, deux énormes amphores annonçaient le style de l'endroit. Au bas de l'escalier une dalle noircie et toute rugueuse portait une inscription burlesque en latin de cuisine. Comme ils passaient devant et s'aventuraient sur la seconde rampe de l'escalier, une odeur où se mélangeaient la fumée, le vin et la moisissure les envahit en même temps qu'une rumeur assourdie et profonde de voix et de musiques. C'étaient des caves vastes et tortueuses. Du palier ils aperçurent sous les voûtes surbaissées les files de grandes tables couvertes de quarts de vin et les gens assis. Arches, colonnes, pilastres, contreforts, tout le lieu cherchait à simuler la structure des basiliques primitives souterraines.

« Que c'est beau ! » fit Lori en battant des mains « c'est vraiment ancien... ça ressemble... comment s'appelaient ces endroits souterrains où se réunissaient les chrétiens?... »

« Catacombes, » suggéra Giacomo.

« C'est ça... catacombes... Tu ne m'y avais jamais menée... »

« C'est un endroit que je n'aime pas » dit la grande.

Les gens assis devant les tables les regardaient passer sans curiosité. C'étaient pour la plupart des jeunes gens sans prétention avec leurs petites amies. Dans quelque groupe plus nombreux on buvait et plaisantait avec des voix aiguës qui se répercutaient sous les voûtes. Au fond, très loin, sur une estrade, on voyait se balancer les bras de trois ou quatre musiciens jouant du violon et de la contrebasse.

« Allons par là » dit Giaçomo.

Ils firent le tour des tables dans la première salle ; entrèrent dans un couloir très étroit entre deux murs de briques rouges et débouchèrent dans une petite salle pompéienne. Sur les parois des fresques qui se bornaient à quelques morceaux inachevés figurant, sur un fond rouge sombre, de petits amours, des satyres et des femmes nues, cherchaient à donner l'impression d'une restauration aussi savante que précieuse. Mais, au crayon, sur ces mêmes fresques, les clients de l'endroit avaient écrit leur nom et des phrases exclamatives ou facétieuses. Du plafond pendait une lanterne en fer battu. Une grande table et quelques tabourets encombraient la pièce. Giacomo alla s'asseoir au milieu de la table et prit à sa droite la plus grande, à gauche la petite.

« Qu'est-ce que vous voulez boire?... »

« N'importe quoi, pourvu que ce soit bon... » dit Lori.

Sa sœur demanda une liqueur. Mais il apparut que, des liqueurs, il n'y en avait pas.

« Nous avons du chianti rouge et blanc, des fiasques d'orvieto, des vins en bouteilles, » dit le garçon.

« Quels vins doux avez-vous? »

« Du marsala... passito (1)... Aleatico (2). »

« Donnez-nous de l'aleatico. »

« Et comme ça vous êtes de Mi olo? » dit Giacomo pour reprendre la conversation.

« Oui, » répondit la petite, « mais je demeure à Milan et ma sœur au contraire, demeure ici ; alors de temps en temps nous nous visitons, je viens la retrouver et j'habite avec elle... et puis, elle vient me voir et elle habite chez moi... »

« Milan ne me plaît pas, » dit Rina, « il y fait trop froid l'hiver, j'ai été malade et j'ai besoin de soleil... »

« Qu'est-ce que vous avez eu? » demanda Giacomo.

« Je suis un peu délicate, » expliqua-t-elle en portant la main à sa poitrine.

(1) Vin fait avec des raisins séchés.
(2) Vin rouge très doux fait avec le raisin noir de même nom.

Elle avait en effet le buste maigre et peu fourni, remarqua Giacomo. Mais ce visage aux yeux gonflés avait une expression vicieuse qui excitait la curiosité.

« La vérité est tout autre, » dit Lori, « elle a ici son amoureux. »

« Que fait-il? » questionna Giacomo.

« Il est dans le commerce, » répondit la grande, avec la même pudeur qu'elle avait eue pour dire qu'elle s'appelait Panigatti.

« Il vend des fromages, » dit la petite et elle se mit, en riant, deux doigts dans le nez pour indiquer que l'amant de sa sœur empestait de son métier.

Le garçon arriva avec le vin. Giacomo, ayant débouché la bouteille versa l'aleatico dans les gros verres de couleur.

« C'est bon, » dit Lori en regardant Giacomo, « il est doux. »

« Aleatico, » confirma la sœur.

D'un trait, Giacomo but un premier verre et s'en versa un second. Les deux femmes aussi avaient vidé le leur. Giacomo remplit de nouveau les verres et appela le garçon pour lui commander une deuxième bouteille.

« Mais, en ce moment, où est-il votre ami? » demanda-t-il prudemment à Rina.

« Il est en voyage. »

« Oh ! pour ça il n'y a pas à craindre qu'il arrive à l'improviste, » dit la petite en riant « il télégraphie toujours et même quelquefois, il téléphone, il est vraiment gentil... »

« Lori, ne parle pas ainsi de lui, » dit la grande sur un ton irrité « tu ne le connais même pas ».

« Après tout, il n'est pas tellement splendide, tu sais... » fit la petite d'une façon inattendue, « tu fais bien de le tromper, je ne te désapprouve pas... »

La grande ne répondit rien. Giacomo pensa qu'il lui fallait conquérir Rina ou tout au moins tenter quelque approche, et sans en avoir l'air il allongea une main sous la table et la lui posa sur les genoux. La femme le regarda hypocritement en demandant :

« Et vous, d'où êtes-vous? »

« D'Ancône, » répondit Giacomo.

Retroussant brusquement la robe, la main de Giacomo remonta du genou à la cuisse. La femme portait des jarretières si étroites que la chair nue était gonflée au-dessus comme prête à éclater. Elle avait des dessous de soie avec dentelles, boutons et un système compliqué de jarretières.

« Ancône est une belle ville, » dit-elle sans bouger ni repousser la main de Giacomo.

La robe était maintenant toute tirée d'un côté, une cuisse

encore couverte, l'autre apparaissant dans sa blancheur.

« Est-ce que vous croyez que je ne vous vois pas? » s'écria tout à coup la jeune sœur, sans jalousie d'ailleurs « mais continuez, continuez, ne vous gênez pas pour moi... »

Giacomo retira sa main ; puis il se repentit de ce geste en pensant qu'après tout la femme ne demandait pas mieux et il remit sa main sur la jambe nue. Mais pour être juste, il passa son autre bras autour de la taille de la sœur. Celle-ci se mit à rire et le regarda de biais avec ses grands yeux malicieux, tout en approchant le verre de ses lèvres.

La grande repoussa la main de Giacomo et rabaissa sa robe. Elle ne parut pas faire ce geste par jalousie de sa sœur, mais bien par convenance parce que juste à ce moment des gens passaient dans le fond de la pièce.

« Que faites-vous à Milan? » demanda-t-il à Lori.

« Ce que je fais? » répéta-t-elle en riant.

« Elle est mannequin, » dit rapidement la grande.

« Je l'étais, » corrigea la petite en soulignant l'imparfait avec un rire « maintenant je fais ce qu'elle fait ici... la vie... »

« Pourquoi dis-tu ça, » interrogea la grande, furieuse « tu veux te faire passer pour ce que tu n'es pas... »

« Voyons, voyons ! » répéta la sœur lentement en feignant un grand étonnement. Elle était ivre et ses beaux yeux changeaient bizarrement d'expression et presque de couleur.

« Toi, qu'est-ce que tu fais, à ton avis? »

« Moi, rien, » dit Rina agacée, en haussant les épaules « je suis une dame, je vis pour mon compte personnel... »

« Voyez-vous ça... alors moi aussi je fais la même chose ; je suis une dame et je vis pour mon compte propre le soir, je mets un chapeau, je vais dans un restaurant ou un café et j'attends que quelqu'un m'invite. »

Rina ne dit rien, mais elle regarda sa sœur avec aversion. Finalement elle avertit Giacomo :

« Si vous continuez à la faire boire de cette façon vous verrez ce qu'elle vous dira... »

Lori se mit en rage tout à coup.

« D'abord, je ne suis pas saoule, » cria-t-elle, « et puis avec M. Giacomo, c'est différent ; il ne se donne pas les airs que tu prends, toi... »

« Allons, allons, » dit Giacomo conciliant, avec de petites tapes sur le genou de la fille. Elle n'y prêtait pas garde et Giacomo risqua sa main sur les jambes qu'elle tenait serrées. Où que la main de Giacomo s'aventurât, il n'y avait trace ni de bas, ni de culotte, ni de chemise, ou d'autre lingerie. Des cuisses fraîches, lisses, fortes, bien différentes de celles de la sœur, il remonta le long de la hanche et atteignit

aisément le ventre qui, sans doute à cause de la position assise et penchée en avant s'arrondissait, replié sur lui-même et paraissait gras et bien nourri. Elle était nue sous sa robe, nue d'une manière innocente, sans préméditation, simplement parce qu'il faisait chaud et qu'il lui était agréable de n'avoir aucun tissu collant à la peau.

Pendant ce temps la, fille indifférente à cette exploration continuait à crier en s'adressant à sa sœur :

« Je suis franche, moi, je ne fais pas semblant d'être avec un seul homme pour amener finalement tous les soirs quelqu'un d'autre à la maison... »

L'autre se taisait et la fixait sans battre des paupières ; son petit chapeau rabaissé sur ses yeux étroits.

« Moi je suis franche, » répéta l'autre. Mais elle paraissait déjà moins véhémente et comme fâchée de sa violence.

« Restez tranquille, vous, » fit-elle tout à coup en retournant sa colère contre Giacomo.

« Je vous l'avais dit qu'il ne fallait pas la faire boire, » dit la sœur.

Mais maintenant Giacomo lui aussi se sentait ivre ; de plus cette nudité si jeune et franche l'avait troublé ; ivresse et trouble lui inspirèrent soudain une sorte d'impatience.

« Qu'en diriez-vous, » chuchota-t-il à Lori au moment où Rina était occupée à garnir son fume-cigarettes, « si nous nous en allions tous les deux et la laissions?... »

Mais à sa grande surprise la fille montra une loyauté inattendue envers sa sœur.

« Parlez-lui en, » répondit-elle, « quand je suis avec elle, c'est elle qui décide tout... »

Un peu étonné, Giacomo se tourna vers la grande en baissant la voix plus par honte de ce qu'il voulait dire que par crainte d'être entendu par la petite :

« Je pense qu'on pourrait s'en aller d'ici... aller dans quelque autre endroit... Voire même avec une seule de vous deux. »

« Une seule, non, » dit vivement Rina, « ou toutes les deux, ou aucune. »

« Pourquoi? »

« C'est comme ça... Nous avons fait un pacte entre nous. »

« Que vais-je faire avec deux femmes? » se demanda Giacomo ahuri. L'idée qu'elles étaient sœurs lui paraissait bizarre et originale. « Et pour toutes les deux, combien voulez-vous?... »

« Vous nous donnerez cinq cents lires, deux cent cinquante à chacune. »

C'était beaucoup. Giacomo ne put s'empêcher de le penser,

mais le ton de Rina paraissait exclure toute espèce de marchandage.

« C'est entendu, » dit-il, « mais où irons-nous? »

« Chez vous, » répondit-elle.

Elle parlait d'une voix calme et normale. Sa sœur montrant une certaine pudeur, buvait et faisait mine de ne pas entendre.

« Je n'ai pas d'appartement, » dit Giacomo, « je vis dans une pension. »

« Alors, je ne sais pas, » fit-elle incertaine.

« Mais ne pourrait-on pas aller chez vous? »

« La maison, » dit-elle lentement avec une sotte fierté, « la maison, c'est sacré. »

« Oh ! tu y amènes du monde tout le temps, » dit languissamment sa sœur dont l'ivresse paraissait maintenant plus forte que le ressentiment.

« Qui dois-je croire? » demanda Giacomo, et puis comprenant qu'il avait fait une gaffe et prenant la main de Rina : « Vraiment pour une fois, une seule fois... »

Elle sourit en secouant la tête :

« A la maison, non, c'est impossible. »

« Mais pourquoi? »

« Impossible. »

Giacomo se vit contraint de proposer autre chose :

« Alors, allons à l'hôtel. »

« Vous n'y pensez pas, ils demandent des papiers... »

« Comment s'appelait donc cet hôtel où nous sommes allées, il y a un jour ou deux, avec ce... » l'autre avait une voix curieusement confuse : « Ce n'est pas l'hôtel Corona? »

« Eh bien ! » dit Giacomo ennuyé, « nous allons être obligés dans ce cas, de nous quitter d'ici peu... »

Il y eut un silence. Rina fumait d'un air insinuant, mystérieux, mondain en fixant Giacomo de ses yeux gonflés mais bienveillants :

« Combien pensez-vous que vous auriez dépensé à l'hôtel pour nous trois? »

« Je ne sais pas, cinquante, soixante lires... »

« Davantage... parce que vous auriez dû prendre deux chambres, dont une avec un grand lit ; vous auriez dépensé au moins cent lires. »

« Où voulez-vous en venir? »

« Si vous me promettez de ne pas faire de bruit... donnez-nous en plus ces cent lires que vous dépenseriez à l'hôtel, trois cents pour chacune et nous irons chez moi. »

La petite se mit à rire devant la figure perplexe de Giacomo.

« Elle sait y faire ma sœur, n'est-ce pas? » et reposant sa tête sur la table, son beau visage ivre entre les bras, elle ferma les yeux.

« D'accord, » dit Giacomo, « mais allons-y tout de suite. »

« Allons... »

Ils se levèrent tous les trois ; la grande qui paraissait pressée, les précéda et disparut dans l'étroit corridor entre les dalles antiques et les arches de brique. Giacomo s'approcha de la petite et l'attira à lui. La fille se défendit avec des gestes excessifs et burlesques comme si elle craignait que sa sœur ne les remarquât, puis elle se laissa embrasser. Ils se séparèrent presque instantanément et elle dit en souriant :

« Ça fait du bien un baiser de temps en temps, n'est-ce pas? »

« Oui, ça fait du bien... »

Ils sortirent en repassant le long des tables, par les nombreuses salles du souterrain. Les voûtes répercutaient le bruit des voix, le tintement des verres, le ronronnement de la musique d'une manière confuse et sonore ; l'atmosphère paraissait plus dense et enfumée que lorsqu'ils étaient entrés. Giacomo pensa que, lui aussi, avait trop bu. Dans la rue il faisait presque plus chaud que dans les grottes. Sous les platanes l'air était immobile, la lueur des réverbères n'illuminait que le feuillage serré, immobile, suspendu.

« Il faut prendre un taxi, » dit la grande du ton majestueux et détaché de la dame qui sort de quelque salon ou de quelque lieu de rendez-vous.

Ils descendirent jusqu'à la place voisine ; mais il n'y avait pas trace de taxi.

« Où est donc cette maison? » demanda gaiement Giacomo.

Il tenait maintenant les femmes, chacune par un bras et se laissait presque guider par elles.

« La maison est sacrée... » dit la petite en riant.

La grande dit le nom de la rue, c'était une rue très éloignée, dans un quartier de la périphérie.

« Il ne nous reste qu'à prendre l'autobus, » dit Giacomo, « et puis, au terminus, nous prendrons le tram. »

Il n'y avait vraiment rien d'autre à faire. Par chance l'autobus ne tarda pas à arriver. Ils montèrent, Giacomo prit trois billets et ils allèrent s'asseoir dans l'autobus à demi vide. La grande devant Giacomo et la petite derrière sur la même banquette.

« Évidemment, pour vous, l'hôtel était préférable, » fit la petite à haute voix, comme repartait l'autobus, « pour revenir, vous serez obligé d'aller à pied... seulement ici ils font tant d'histoires dans les hôtels... à Milan, je connais

un hôtel où l'on ne demande rien et où l'on ne fait même pas payer d'avance... »

Un des passagers de l'autobus se retourna et lança un coup d'œil à Giacomo et à sa compagne. Mais personne ne sourit car il était tard et tout le monde paraissait fatigué. Entre les hautes façades des maisons, par les rues étroites, l'autobus roulait à une vitesse dangereuse. La grande se retourna et dit en minaudant :

« Et alors vous allez rester tard? Dieu sait ce que votre femme va en penser ! Évidemment avec ces voyages elle vous voit peu... »

« Sa femme, » dit la petite en riant, « tu connais sa femme? Mais vous êtes marié?... »

« Oui, avec vous, » répondit Giacomo riant aussi et lui prenant la main. Mais elle se libéra et l'admonesta avec une gentille sévérité.

« Faites attention, ma sœur nous regarde. »

« La maison est sacrée, » fit Giacomo.

« Oui, la maison est sacrée. »

Quelqu'un les regarda de nouveau avec curiosité. La grande se retourna et demanda :

« Tu ne peux pas rester un moment sans parler? »

« Je parle quand ça me plaît, » répondit la petite.

Après cette réponse, la sœur se redressa avec dignité et leur tourna décidément le dos. Il était clair qu'en désespoir de cause elle voulait donner à entendre aux gens de l'autobus qu'elle n'avait rien à faire avec les deux qui étaient assis derrière elle. Ouvrant son petit sac elle se mit à se poudrer. Dans le miroir minuscule du poudrier, Giacomo aperçut ses yeux durs et pleins de mauvaise humeur sous les paupières gonflées.

L'autobus roula jusqu'au dernier arrêt et s'arrêta sur une place obscure. Comme ils descendaient ils virent à peu de distance, entre les feuilles noires et aiguës des palmiers d'un jardin public le phare rond et jaune d'un tram.

« C'est le nôtre, » dit la grande en hâtant le pas.

Le tram était presque plein. Ils trouvèrent cependant à se caser, se plaçant, comme dans l'autobus, la grande assise devant, la petite derrière avec Giacomo. Au second arrêt quelqu'un monta : un homme d'une cinquantaine d'années, à la tête conique et presque chauve surmontée d'un feutre noir. Il était tout vêtu de noir avec une cravate de la même couleur, chemise et col blancs. Son visage était comme en bois avec un nez long et proéminent au bout rouge. Il s'assit tout droit à côté de Rina et la salua en soulevant son chapeau du même geste dont on enlève le couvercle d'une marmite.

« Quand retournerez-vous à Milan? » demanda Giacomo.

« Je ne suis pas pressée... cette fois, je veux m'amuser, » dit la fille, « ma sœur m'emmène toujours dans les endroits élégants et puis nous y trouvons des types du genre de celui d'hier qui ne viennent pas au rendez-vous... au contraire, je préfère les restaurants que fréquentent les hommes d'affaires, on m'a dit que le — elle nomma un restaurant à la mode — est tout à fait l'endroit voulu... »

La grande remua sur son siège mais ne se retourna pas.

« Oui, » dit Giacomo, « on mange bien dans ce restaurant. »

« Moi, je veux m'amuser, » répéta la fille. « Comment s'appelle cet endroit où l'on danse la nuit et où il y a des numéros de music-hall? »

« L'Éden? » suggéra Giacomo.

« J'y suis allée il y a quelque temps avec un certain... un Méridional... Il dépensait... que diriez-vous d'y aller un de ces soirs? »

« Et pourquoi pas? »

« J'aime tant ces endroits-là, » conclut-elle et comme Giacomo ne répondait rien, elle continua :

« Si vous venez à Milan, vous viendrez me voir? »

« Où habitez-vous? »

« Je vous donnerai mon adresse, » répondit-elle en le regardant avec une sorte de complaisance ivre, « vous pouvez venir quand vous voulez, ma maison n'est pas sacrée. »

L'homme au feutre noir lança à la fille et à Giacomo un long regard scrutateur. Les épaules et la nuque de Rina étaient si rigides que même les secousses du tram ne les faisaient pas tressaillir.

« Savez-vous, » reprit la fille au bout d'un moment, « c'est votre vin qui m'a porté à la tête... tout de même il était bon ! »

Le tram s'arrêta. Rina se leva et sans un mot alla vers la sortie. L'homme au chapeau noir se leva lui aussi et passant devant Rina qui s'était arrêtée, il souleva de nouveau son feutre pour la saluer. Elle lui répondit avec grâce et dignité comme si après les discours de sa sœur, elle était reconnaissante de ce salut.

« Où vas-tu? » s'écria Lori se dressant à son tour, « c'est déjà l'arrêt? »

La sœur ne répondit rien et descendit suivie de Giacomo et de la petite. Le tram repartit et ils se trouvèrent dans un immense espace d'asphalte noir et lisse. Trois des côtés de cet espace informe étaient limités par de hautes maisons avec à peine quelques fenêtres éclairées. Mais devant eux en une

perspective déserte et scintillante, deux files de réverbères s'alignaient à perte de vue bordant ce qui semblait une rue parfaitement pavée et lisse, mais entièrement privée de maisons.

« Nous y sommes? » demanda la fille en regardant autour d'elle. « Je ne m'y reconnais jamais. »

La grande attendit que le monsieur en noir qui était descendu en même temps qu'eux se fût éloigné ; alors sur un ton de violence exacerbée :

« Oui, nous y sommes..., mais quant à revenir chez moi tu peux en faire ton deuil... »

« Oh ! pourquoi? qu'est-ce qui te prend? »

« Je te l'ai pourtant dit tant de fois, » continua l'autre, et, à mesure qu'elle parlait, son exaspération semblait grandir : « Au moins dans mon quartier, dans le tram que je prends chaque jour, ne tiens pas ce genre de discours..., et non, au contraire tu n'as fait tout le temps que dire des bêtises, et à haute voix encore... »

« Mais qu'ai-je dit? »

« Dans le tram, tout le monde me connaît... que va-t-on penser de moi? » continua Rina, « tu as vu ce monsieur qui était à côté de moi, Picchio, l'avocat, il habite le même bloc de maisons, la porte en face de la mienne... et qu'est-ce qu'il va penser de moi, maintenant? que j'ai pour sœur une traînée... que j'amène des hommes chez moi... »

« Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire? »

« Cela me fait beaucoup... je ne veux pas qu'on parle de moi derrière mon dos. »

« Oh ! écoute, » fit la petite se plantant d'un bon au milieu de la place, les mains sur les hanches, « écoute, tu m'as assez embêtée avec toutes ces histoires... après tout, qu'est-ce qu'ils sauront tes co-locataires... la vérité ; et puis, va au diable ! » Elle fit un autre bond et revint à côté de Giacomo.

« Ça va bien, » dit la grande, « mais c'est la dernière fois que je t'invite. »

Ils marchèrent encore un peu en silence. Puis Rina s'approcha de la porte d'entrée d'une des maisons.

« De grâce, faites doucement, » dit-elle à mi-voix à Giacomo en tournant la clé de la serrure.

Ils entrèrent dans un vestibule aux soubassements de marbre noir. Une lanterne de verre en forme d'étoiles à multiples pointes se reflétait sur les murs en myriades de lueurs à facettes. De là ils passèrent sur le palier de l'escalier. Rina tourna autour de la cage de l'ascenseur et se dirigea vers une porte au rez-de-chaussée au fond d'un corridor.

« Silence, » recommanda-t-elle de nouveau en entrant.

Une fois entrés et la porte refermée, Rina alluma une lampe renfermée dans un dé de verre blanc. L'appartement était meublé en style très moderne. Dans tous les coins il y avait des meubles en forme de boîte ou de cube, des lampes nickelées, des tables de verre, des sièges tubulaires.

Rina guida Giacomo vers une porte close au bout d'un petit couloir étroit :

« Nous pouvons tout de suite passer dans la chambre à coucher. »

La chambre était petite et le grand lit large et très bas l'occupait presque en entier. Il était recouvert d'une étoffe à dessin représentant des carreaux encastrés les uns dans les autres et s'estompant chacun dans des nuances variées qui allaient du bleu au violet, du rouge au marron. La même étoffe recouvrait également les chaises et un fauteuil. Une armoire composée de plusieurs boîtes réunies ensemble, avec un miroir biseauté au milieu tenait tout une paroi. Les tables de chevet avaient des lampes en forme de boules. Tout était propre mais, malgré les couleurs vives du couvre-lit, triste et éteint comme dans la chambre d'un hôtel moderne sans prétention. Rina enleva son chapeau avec précaution et le rangea dans l'armoire. Puis allant dans un coin elle quitta sa robe en la sortant par la tête et resta en combinaison noire à jours. Elle n'avait pour ainsi dire pas de poitrine, pensa Giacomo, mais le corps était agréable avec de larges hanches et de fortes jambes aux mollets charnus. Giacomo ne savait que faire et comme Rina était à sa portée, il la prit par la taille, elle se laissa embrasser de bonne grâce mais sans chaleur.

« Je vais préparer le lit, » dit-elle, « si vous voulez, vous pouvez aller vous déshabiller dans la salle de bains. »

Elle se pencha en travers du lit pour retirer la couverture et dans ce geste soulevant sa jambe chaussée de bas de soie, elle laissa voir le bourrelet de la cuisse au-dessus de la jarretière trop serrée. Ayant enlevé la couverture, elle retourna soigneusement le drap qui était propre et montrait encore les plis du repassage. On comprenait qu'en affirmant que sa maison était sacrée, elle n'avait pas dit une phrase vide de sens pour elle. Giacomo se demandait s'il devait se dévêtir. Il avait honte de s'étendre tout seul et nu sur ce vaste lit La grande s'était assise sur le bord des draps et lui tournant le dos enlevait ses bas. La petite avait disparu, à travers la porte on l'entendait se démener dans la salle de bains. Giacomo demanda à Rina, s'il était possible d'ouvrir la fenêtre. Il faisait si chaud là dedans.

« Quand nous aurons éteint la lampe, » répondit-elle, « maintenant on regarderait dans la chambre et on nous verrait. »

Tout à coup Lori revint du bain et alla se mettre devant le miroir de l'armoire. Giacomo la vit se regarder longuement avec une curieuse attention ; puis tout en continuant à se scruter et comme pensant à autre chose elle déboutonna lentement son corsage en commençant par le col. Les boutons une fois défaits, elle resta un moment incertaine puis, avec la même lenteur, elle retira son corsage et demeura le torse nu. Elle avait des seins plutôt forts, un peu aplatis et tombants, comme tirés par leur poids, mais les pointes étaient tournées vers le haut et à la manière rigide dont la poitrine tressautait à chaque mouvement on voyait que cette conformation était une caractéristique physique et non l'effet d'une maturité précoce ou de la fatigue. Elle passa à côté de Giacomo pour aller mettre sa chemisette sur le dossier d'une chaise. Puis elle s'approcha d'un phonographe qui se trouvait dans un coin sur un tabouret et dit :

« Faisons un peu de musique. »

Tandis qu'elle remontait l'appareil, penchée, tous ses cheveux lui tombant sur les yeux, elle regardait Giacomo de bas en haut avec une expression de gaieté. Dans ce mouvement ses seins tressaillaient à peine et Giacomo s'en émerveillait car le geste de tourner la manivelle était violent et lui secouait tout le corps. Les premières notes d'un air de danse résonnèrent et elle avança les bras étendus :

« Dansons... »

Ils commencèrent à tourner. La musique se fit plus forte et Rina qui était assise devant la coiffeuse, cria sans se retourner :

« Arrêtez ce phono... »

Au lieu d'obéir et toujours en dansant Giacomo passa dans le corridor. Toute timidité l'avait maintenant abandonné, l'aventure était en plein développement, il n'y avait plus rien à faire qu'à aller jusqu'au bout. Sous peu, Rina allait se déshabiller. Lori et lui se dévêtiraient complètement à leur tour et tous les trois s'étendraient ensemble sur le grand lit.

Cette pensée lui inspirait une complaisance si vive qu'elle lui ôtait presque l'impatience de l'acte amoureux. Cependant il voulait embrasser Lori toute seule parce qu'il éprouvait une certaine honte à le faire devant sa sœur. Mais juste au moment où il cherchait sans hâte à transformer un pas de danse en étreinte, la musique s'arrêta tout à coup.

« C'est cette idiote de Rina, » dit la fille qui se libéra avec

violence des bras de Giacomo et s'élança dans la chambre. Giacomo la suivit assez mécontent.

« Pourquoi as-tu arrêté ce phono? Nous étions en train de danser ! » cria-t-elle à sa sœur qui, debout près du phono en refermait le couvercle.

« Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas de bruit, » répondit Rina. « Il me semble que déjà tu en as assez fait dans le tram ; j'en ai été honteuse devant l'avocat Picchio que je n'aurai plus jamais le courage de regarder en face... »

Elles étaient maintenant l'une en face de l'autre, le phonographe entre elles deux, l'une à demi-nue, l'autre en sous-vêtements.

« L'avocat Picchio... que veux-tu que ça me fasse? » cria la petite, « et puis il aura compris la vérité... que tu vas courir après les hommes... et alors?... »

« Pour moi, c'est très important... et puis ce n'est pas vrai, c'est toi, qui, à Milan, cours après les hommes... »

« Ah ! et toi qu'est-ce que tu fais, s'il te plaît?... »

« Ne t'occupe pas de ce que je fais... mais rappelle-toi que tant que tu es dans ma maison, tu dois te comporter convenablement... ce soir, tu m'as fait honte... tu peux faire certaines choses chez toi, pas ici... »

« La maison est sacrée, hein ! » La petite s'efforça de rire, mais son visage devint tout à coup rouge de colère : « Je ne sais pas qu'en faire de ta sale maison... je préfère vois-tu, m'en aller tout de suite... »

« Je t'en prie, va-t'en, tu me feras plaisir, » dit la grande, mais sa voix était déjà moins ferme avec une nuance de crainte dans le ton.

La petite était en furie :

« Oui, je m'en vais, je m'en vais. » Elle prit sa chemisette sur la chaise, l'enfila et commença à la boutonner rapidement.

« Va-t'en donc, » répéta la grande, mais il était visible qu'elle souffrait de la décision de sa sœur.

« Je pars, tu ne me reverras plus. » Le visage rouge, la fille alla derrière l'armoire et retira d'un débarras une valise de toile aux angles et aux garnitures de cuir. Puis elle ouvrit un tiroir et commença à en retirer ses affaires qu'elle fourrait en désordre dans la valise.

« Allons, allons, » tenta Giacomo en s'approchant. Mais la fille le repoussa :

« Laissez-moi, vous. »

« Je t'en prie, va-t'en, » répéta la sœur.

Elle était demeurée près du phonographe, le visage déconcerté.

« N'en doute pas, je la quitte ta sale maison ! »

« Va-t'en, » dit la sœur douloureusement, « va-t'en le plus vite possible. »

Cette fois Lori ne répondit pas. Elle posa sa valise sur sa cuisse et levant le genou la ferma. Violemment elle passa entre Giacomo et sa sœur, alla au portemanteau, y prit un petit chapeau tout fripé et sortit de la pièce.

« Lori ! » appela brusquement la sœur comme si elle cédait à un sentiment trop fort.

Personne ne répondit. Un moment après, la porte de la maison qu'on fermait avec violence fit trembler les murs de l'appartement. Rina alla s'asseoir sur le bord du lit et mit sa tête dans ses mains.

Tout avait été si rapide que Giacomo n'avait même pas eu le temps de se reprendre après son présomptueux sentiment que l'aventure était en train et qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à suivre jusqu'au bout l'agréable pente des événements. Il était encore tout plein de cette sécurité complète et plaisante que déjà l'aventure s'était évanouie.

Un sentiment poignant et douloureux d'ennui et de déception, un sentiment irraisonné le saisit. Puis il regarda la femme assise au bord du lit vainement préparé, dans sa combinaison noire à jours, et qui le visage entre ses mains, pleurait maintenant.

« Et penser, » dit-elle d'une voix chavirée, tremblante de larmes, « que j'ai tant fait pour elle... tant d'efforts... Quand elle était petite et que j'avais à peine seize ans, c'est moi qui l'ai fait vivre... par mon travail... Sans moi que serait-elle devenue?... villégiatures, vêtements, tout... tout... Quand elle a été plus grande, je l'ai fait entrer dans une maison de couture comme mannequin... Pendant longtemps je me suis privée pour lui envoyer de l'argent... et maintenant vous avez vu comme elle m'a traitée !... »

Elle le regarda de bas en haut entre ses paupières gonflées, lourdes de larmes qui maintenant n'avaient plus rien de vicieux et elle secoua la tête.

« Courage, » dit Giacomo avec effort en s'asseyant à son côté et lui prenant une main : « Elle reviendra. »

« Non. Je la connais... elle ne reviendra pas de sitôt et même elle ne reviendra plus du tout, » balbutia-t-elle. Elle prit un mouchoir sous un coussin et se moucha avec force.

Giacomo se demandait maintenant s'il devait proposer à la femme de faire la chose à eux deux comme si rien n'était arrivé. Mais il décida que Rina en pleurs et toute défaite accepterait peut-être encore, mais qu'elle serait une triste compagne d'amour.

« Je pense, » fit-il en se levant, « qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller. »

« Je ne vous propose pas de rester, » répondit-elle en se mettant debout elle aussi. « Je me sens si mal... vous avez vu comme elle m'a traitée... cette méchante, méchante... Quelle ingratitude !... »

Et tout en parlant elle passa dans le vestibule. Devant la porte Giacomo la prit dans ses bras et lui donna un baiser. Elle le lui rendit avec une sorte de gratitude.

« Je regrette, » dit-elle.

« Ça ne fait rien, » fit Giacomo.

Une fois dehors il regarda autour de lui dans l'espoir de retrouver la coléreuse Lori. Mais il n'y avait rien que les vastes lacs noirs d'asphalte, les files scintillantes et lointaines des réverbères et les hautes maisons éteintes.

« Et voilà, cette journée a passé comme les autres, » pensa-t-il avec mépris. Et il marcha en direction des lumières.

ALBERTO MORAVIA.

(Traduit par Claude Poncet.)

JULIETTA

Le 15 septembre, vers midi, le prince d'Alpen et Mme Facibey sortaient du magasin d'un grand bijoutier à Paris. Leur élégance, apanage d'une certaine société internationale, avait un je ne sais quoi d'inimitable, de désinvolte et de précis qui les distinguait du commun des mortels et faisait d'eux un couple remarqué des passants. S'il y avait dans le regard de Mme Facibey une pointe de taquinerie qui s'adressait au prince, sur ses lèvres un sourire sans malice illustrait le seul bonheur qu'un nouvel amour lui faisait éprouver. Le prince souriait aussi mais une ombre sur son front exprimait l'inquiétude. Les deux amis s'arrêtèrent à la porte du bijoutier pour causer un instant. Mme Facibey félicita encore le prince, elle lui demanda quand arriverait sa fiancée et, les yeux fixés sur un petit paquet qu'il tenait à la main, elle ajouta : « La bague est ravissante Hector, j'espère qu'elle lui plaira. » Il répondit que sa fiancée arriverait à Paris le soir même et remercia Mme Facibey de l'avoir aidé à choisir cette bague :

— Merci de vos bons conseils, belle Rosie, lui dit-il.

— J'espère qu'ils vous porteront bonheur, répondit-elle.

Le prince lui baisa la main :

— Je ne suis pas en faveur de vos nouvelles amours, croyez-moi, ce n'est pas un homme pour vous, dit-il, et vous reviendrez bientôt, j'en suis sûr.

— Si vous connaissiez André vous ne parleriez pas comme cela, répondit-elle. J'ai trop de chance, voilà tout. Au revoir, Hector, soyez heureux et amusez-vous bien.

La belle démarche, l'allure gracieuse de Rosie retinrent un instant les pensées du prince. Tout en la regardant s'éloigner il frappa du plat de la main sur l'écrin qu'il avait mis dans sa poche, puis il fit demi-tour et monta en voiture.

Le prince d'Alpen, bel homme séduisant et riche, avait beaucoup usé du pouvoir de plaire. Las de se coucher à l'aube, las des palaces, des villas et des gondoles où la vie, semble-t-il, ne peut prendre racine, il voulait se fixer dans son pays de

montagnes, habiter son château, avoir quelques enfants d'une jeune femme innocente dont il serait jaloux et, parfois, voyager. Il connaissait la chaleur de toutes les flammes, il savait tout ce qui se dit, ce qui se fait, le prix des bouquets, la conclusion des soirs et, sachant jusqu'où l'on peut aller, sachant aussi ce qu'on attendait de lui, il donnait beaucoup et inquiétait toujours. Guidé par un instinct plus puissant que le cœur, le séducteur exerce un don fatal qui le pousse à conquérir sans discernement et à se lasser de ce qu'ensuite il découvre. Victime, il ne fait que des victimes : il agit par contagion. Le prince d'Alpen était de ces hommes-là et ses victimes étaient d'autant plus nombreuses qu'il avait de l'intelligence, de la fantaisie, de l'argent et une certaine moralité qui lui ajoutait du mystère. A cinquante ans, il allait épouser une jeune fille de dix-huit ans, enfant de la bourgeoisie rencontrée sur une plage. C'était un mariage d'amour et c'était aussi un mariage de raison.

★

Le même 15 septembre, vers cinq heures du soir, Mme Valendor et sa fille Julietta montaient à Bordeaux dans le train de Paris. Mme Valendor, belle, blonde, ronde et soignée, était une fleur de quarante ans à qui un heureux veuvage avait permis de conserver sa fraîcheur en la laissant respirer, sans contrainte, l'air de la liberté. Sa vie intime avait été une succession de petits secrets, mais, attachée aux apparences comme aux convenances, ennemie du scandale, du désordre, des rêveurs, et de l'impossible, elle avait donné à sa fille une éducation sérieuse dont ses amies la louaient. Julietta était bien élevée mais elle était rêveuse, fantasque, inconstante, sauf dans la fantaisie, et sa fantaisie la conduisait hors de la réalité dans un vaste domaine où elle inventait sa vie. On ne peut dire si elle aima le prince d'Alpen mais il est certain qu'elle fut sensible à la cour qu'il lui fit. Elle s'amusa de voir les jeunes gens et les jeunes filles de son âge manifester leur jalousie devant l'attention qu'elle encourageait et que lui prodiguait un bel homme de cinquante ans réputé pour son charme, son élégance et son bon goût. Elle ne s'amusa pas moins en épiant la rancœur mal cachée des femmes qui, se voyant dédaignées, lui en voulaient de les priver d'un homme dont la compagnie, plus flatteuse que toute autre, les eût mises en évidence. Julietta prit plaisir à triompher de tout ce monde. La vanité satisfaite peut faire croire à l'amour, elle en ouvre parfois les chemins et parfois engourdit l'exigence véritable du cœur. La mer, le soir, le

vent soudain trop chaud, soudain frais de septembre, mêlaient leurs accents aux promenades du prince et de Julietta et les tourbillons de sable sur les dunes, un coquillage, un premier châle, un premier feu, un bouquet fait à deux aux lisières de la nuit paraient leurs souvenirs d'émotions enlacées. Bientôt ils préférèrent les harmonies de la nature à celles des orchestres, alors le prince se crut artiste et Julietta se crut Ève. Il lui parlait de son pays comme d'un long soir dont elle pourrait être la douceur et l'étoile et en l'écoutant elle croyait voir des forêts et dans ces forêts des fourrures se promener en liberté. Le prince aimait Julietta, mais sa jeunesse, sa grâce encore enfantine le poussèrent à réfléchir. Puis il fit des comparaisons qui, en établissant des distances comme des rapprochements, illustrèrent des différences ; il contempla son passé, plaça Julietta sur le sommet d'une montagne au centre de son avenir et décida de l'épouser.

Les déclarations du prince la transportèrent dans l'inconnu, elle confondit les effets bouleversants de la surprise avec les effets bouleversants du bonheur ; l'enivrement d'une si belle conquête lui masqua l'homme qu'elle avait conquis, elle tourna vers lui ses grands yeux et murmura : « Je veux bien, oui, oui, je veux. » Ils étaient assis sur la plage, elle tendit aux lèvres du prince ses mains saupoudrées de sable, ce qui le fit éternuer sans pour cela lui faire perdre contenance. Il sortit aussitôt son mouchoir de sa poche et s'en épousseta la moustache et la bouche avec beaucoup de naturel ; puis il prit Julietta dans ses bras, la serra contre sa poitrine et lui donna un long baiser dont elle ressentit de l'effroi.

« J'inventerai ma vie, » avait dit Julietta à sa mère en lui annonçant ses fiançailles. Indifférente à ce que sa fille inventerait ou n'inventerait pas, Mme Valendor avait cru bon d'attirer son attention sur la réalité et de lui rappeler l'âge du prince. « A son âge on ne change plus, » lui avait alors répondu Julietta. Certes Mme Valendor se garda d'influencer sa fille, elle convint que le prince, qui du reste ne portait pas son âge, était un beau parti et serait un mari plein d'expérience, « un homme de poids » disait-elle, et, comme elle était en faveur des situations nettes et que l'attitude du prince à l'égard de Julietta avait donné lieu à de nombreux commérages, elle voulut que les fiançailles fussent annoncées tout de suite. Elle se réjouissait de faire taire les mauvaises langues et tous ceux qui, en comparant la simplicité de Julietta aux grands airs du prince, avaient trouvé bon de dire : « Elle a visé trop haut. »

Trois jours plus tard, sur la plage, on ne parla plus que du

mariage de Julietta. Les jalouses vinrent lui faire la cour ; les jeunes gens la félicitèrent tristement. Le prince ne la quittait pas, il la dominait et la regardait comme un homme dépensier mais attentif à la qualité contemple une nouvelle acquisition, une jolie bête ou quelque objet de prix dont l'habitude n'a pas encore tempéré les attraits. Tout le monde complimentait Mme Valendor, on l'appelait : « Heureuse mère » et il est vrai qu'une semaine ne s'était pas écoulée depuis l'annonce des fiançailles que déjà elle donnait à tous l'impression d'en être plus heureuse que sa fille. En effet Julietta ne parlait plus de l'avenir, elle ne disait plus : « J'inventerai ma vie, » elle évitait les occasions de rester seule avec le prince ; elle boudait. Habitué aux caprices des femmes, attentif à ceux d'une enfant dont il était amoureux, le prince ne se formalisa pas de ce changement d'humeur. Il en conclut que Julietta avait besoin de repos pour se remettre des émotions de ces derniers jours et lui fit part de son intention d'aller l'attendre à Paris. Mme Valendor apprécia le geste du prince : « Il n'a pas seulement du charme, dit-elle à sa fille, il a aussi du bon sens, » et, avant son départ, elle eut avec lui une conversation sérieuse au cours de laquelle il fut question d'argent, de bijoux et de trousseau, puis du caractère de Julietta, puis de la date du mariage.

— N'attendons pas trop longtemps, dit le prince, l'automne est la saison du cœur et il y a de la noblesse dans la lumière d'octobre ; que penseriez-vous du 28, par exemple?

Mme Valendor lui répondit que cette date lui convenait :

— Nous resterons ici pendant une semaine encore, dit-elle, et dès le 15 septembre nous irons vous rejoindre à Paris.

En rapportant à Julietta cette conversation, pourtant intéressante, elle ne remarqua sur les traits de la future épouse que lassitude et dépit. Son fiancé en lui disant au revoir ne lui cacha ni les regrets qu'il éprouvait à la quitter, ni le désir qu'il avait de la revoir bientôt ; puis il évoqua quelques souvenirs auxquels elle répondit par des murmures, des demi-sourires, des soupirs et des regards furtifs qu'il prit comme une preuve de soudaine et touchante timidité.

Après le départ du prince d'Alpen, Mme Valendor décida d'explorer la pensée de Juliette. « Tu boudes, lui dit-elle dis-moi pourquoi tu boudes? » Julietta serra les lèvres et ne répondit pas. Sa mère alors l'accusa de manquer de cœur « Tu prends plaisir à m'inquiéter, tu veux me rendre folle prends garde, Julietta, tu cours vers ton malheur. »

— C'est bien mon impression, répondit Julietta.

Cette réponse coupa le souffle à Mme Valendor. Elle se tut un moment. « Quoi? Que dis-tu? » reprit-elle bientôt.

— Je dis comme toi, répondit Julietta. Tu viens de me prévenir, tu me dis : « Prends garde, tu cours vers ton malheur, » eh ! bien ! Maman, je suis de ton avis.

— Alors, si je comprends, tu as changé d'avis, de sentiments, de projets? Ah ! gronda Mme Valendor, Julietta, tu me fais peur : tu me rappelles ton père. Vois jusqu'où ses hésitations et ses fantaisies l'ont mené. La mort, mon enfant, la mort, répète-toi ce mot.

— J'avoue, répondit Julietta, que je pense à la mort.

— Ah ! tu veux mourir? Tu veux faire rire tout le monde? Tu tiens à donner raison à ceux qui trouvaient bon de dire : « Elle a visé trop haut? » On croira que le prince t'avait abandonnée et l'on verra dans cet affront la cause de ton suicide.

— Je n'aime pas Hector, fit calmement Julietta.

— Qu'en sais-tu? lui répondit sa mère. Eh bien ! si tu ne fais pas un mariage d'amour tu feras alors un mariage de raison. Ce sont souvent les meilleurs et toujours les plus durables. Elle lui en cita plusieurs exemples et reprit : « Tu as beaucoup de chance de n'être pas amoureuse. Crois-moi, mon enfant, c'est une garantie de bonheur.

Julietta soupira : « Je veux bien te croire, mais devant le dégoût je manque de courage. »

— Le dégoût? Quel grand mot ! Sais-tu même ce que c'est? demanda Mme Valendor. Ce terme dans ta bouche est, pour le moins, déplacé. Sois convenable, je t'en prie. Et elle se mit à faire du prince un portrait si flatteur que d'agréables perspectives s'ouvrirent aux vœux de Julietta.

— Tout ce que tu dis est vrai, approuva-t-elle, Hector a tout pour lui, et, regardant sa mère bien en face, elle ajouta : « Tu devrais l'épouser, toi. »

L'audace de ce propos fit comprendre à Mme Valendor que sa fille avait perdu l'esprit. Elle la persuada d'aller se mettre au lit, s'assit à son chevet et lui parla longuement. Julietta ne trouva pas de raison de contredire sa mère, et son désarroi s'en accrut. « Allons, conclut Mme Valendor, sois raisonnable ; fais-moi confiance et fais confiance à l'instinct qui t'a poussée vers un homme comme on en rencontre peu. C'est lorsque tu raisonnes que tu embrouilles tout. Raisonner n'est pas de ton âge, laisse-toi emporter. Hier encore tu disais : « J'inventerai ma vie, » eh bien ! ma chérie, je te demande qui, mieux que le prince, pourrait te permettre de le faire? C'est un luxe que, de nos jours, la plupart des jeunes gens ne pourraient pas t'offrir. »

Pour Julietta, inventer sa vie c'était arranger une maison à son goût, n'être entourée que d'objets protecteurs, avoir des volières remplies d'oiseaux savants, voyager sur la mer,

se baigner dans des lacs où dansent, la nuit, les grands poissons qui ont avalé les bagues tombées du doigt des reines. Inventer sa vie, c'était porter des manteaux blancs pour se promener en voiture dans la forêt, c'était dire : « A droite, à gauche, » à un cocher nourrice muet et souriant ; c'était rentrer à la maison en suivant le sillage du premier souffle frais et trouver devant sa porte les empreintes de l'automne. D'une fenêtre, un enfant crierait : « L'automne est arrivé » et vivement refermerait la fenêtre. Alors Julietta s'étendrait sur une chaise longue et tirerait de son corsage un petit bouquet de feuilles qu'elle presserait sur ses lèvres en fermant à demi les yeux. L'enfant de tout à l'heure, qui s'appellerait Bambin, viendrait s'asseoir près d'elle et chanterait des chansons qu'accompagnerait le feu et l'on entendrait, dans le vestibule, le pas des chiens comme de la grêle tombant sur le carrelage. Ce serait le moment des visites. Une dame très belle, en deuil de sa beauté, parlerait du passé en caressant ses gants ; dans un coin de la bibliothèque un professeur, ami de la nature, lirait à Bambin quelques pages de la vie des lézards ; les vieux messieurs, tous admirables, auraient la goutte au nez et mêleraient en tirant leur mouchoir l'odeur du vétiver à la vap ur du thé ; et les hommes plus jeunes, tous également admirables, nés et élevés dans des chambres voûtées, chasseurs, ornithologues, botanistes, astrologues, artistes et lettrés, seraient fous d'amour et fous de jalousie. Julietta, entre eux tous, aurait son préféré ; il ferait mine de se retirer quand partiraient les autres et reviendrait plus tard la serrer dans ses bras. Elle aimerait sa tristesse, sa forte et grave tristesse nourrie par la campagne, la noblesse et les fleuves ; il parlerait du vent et dirait, en faisant des projets d'avenir : « Nous irons aux tours Miroséennes, si le vent le permet. » Ah ! celui-là elle l'aimerait et craindrait tant de le perdre qu'elle inventerait pour lui toutes sortes de malheurs dont elle serait seule à pouvoir le protéger.

Pourquoi le prince d'Alpen n'était-il pas parmi ces hommes? Pourquoi ne le voyait-on pas dans cette maison qui pourtant était la sienne? Julietta l'en avait-elle chassé?

— Ah ! je voudrais être veuve, s'écria-t-elle.

Mme Valendor comprit à ces paroles que sa fille avait brusquement recouvré la raison. « Aie donc un peu de patience, lui répondit-elle. Commence d'abord par te marier. » Là-dessus, consciente d'avoir, une fois de plus, illustré le bon sens, elle laissa Julietta pour aller essayer un chapeau. Ce soir-là elle inscrivit ces deux phrases dans son livre de pensées : « Je suis écartelée entre mes devoirs de mère, mes devoirs mondains et mes devoirs de femme » et : « Je n'ai pas quatre bras. »

Cependant, l'humeur de Julietta ne faisait qu'empirer. Elle se savait engagée, se voyait prise au piège de sa parole et, craignant les critiques, les moqueries, l'échec d'une rupture et les explications, elle n'avait ni le courage de se dégager, ni la force de se résigner à sa situation. Pudique, elle n'osait avouer la raison qui l'éloignait du prince, et, faible, elle souhaitait fuir, disparaître et mourir afin de se soustraire à ses engagements.

Mme Valendor en perdit le sommeil. Elle en voulut à sa fille d'être incompréhensible et s'en voulut à elle-même de ne pas la comprendre et, comme elle passait ses nuits à chercher un sens à l'attitude et aux paroles de Julietta, elle se rappela l'avoir entendu dire : « Devant le dégoût je manque de courage. »

Leur séjour au bord de la mer touchait à sa fin. Elles partiraient le lendemain pour Paris où le prince attendait. Mme Valendor pensa qu'il fallait tenter un nouvel effort et, qu'au risque d'impatienter sa fille, elle pourrait peut-être, en la questionnant encore, lui remettre de l'ordre dans les idées, éclairer son avenir et dans le présent la rassurer : « Julietta, lui demanda-t-elle, pourquoi m'as-tu dit l'autre jour : « Devant le dégoût je manque de courage? » Julietta d'abord refusa de répondre. Sa mère insista, supplia, puis, certaine que le silence de sa fille cachait un grand secret, elle eut peur. — « Je sais tout, je sais tout, s'écria-t-elle soudain, tu caches un autre amour, tu es deux fois fiancée. Ah ! quel malheur ! Quelle horreur ! Je comprends ton dégoût, » et elle se mit à pleurer. Julietta, devant ces larmes, eut un élan de tendresse : elle souffrait de peiner un être qu'elle aimait et qui n'avait d'autre but que d'essayer de la comprendre et de l'aider à trouver le bonheur. Sans toutefois changer sa nature, l'éducation qu'elle avait reçue de sa mère lui avait appris à s'attacher aux convenances et à les considérer comme l'expression des vertus qui illuminent le cadre de la bonne société. Elle détestait les brouilles et les indiscrétions et n'osait, en somme, ni rompre, ni se marier.

— Sois franche Julietta, sois franche, supplia Mme Valendor. Dire la vérité est parfois difficile, je le sais. C'est un mauvais moment à passer.

Julietta voulait parler, mais, pour le faire, il fallait qu'elle combattît à la fois les forces de sa faiblesse et les exigences de sa pudeur ; la victoire lui parut impossible. « Je n'ose pas » murmura-t-elle. Mme Valendor eut un sursaut d'effroi, elle imagina l'inimaginable et s'effondra : « Le déshonneur, le déshonneur » murmura-t-elle croyant savoir pourquoi Julietta pensait à la mort. En cet instant elle y pensait aussi et, déjà,

se voyait entraînant sa fille jusqu'au sommet d'un phare et, de là, se jetant avec elle dans les flots.

La voix de Julietta dissipa cette image : « Il n'est pas question de déshonneur, tranquillise-toi, dit-elle, je ne suis qu'une fois fiancée et tu sais que je voudrais ne pas l'être du tout. » Puis, profitant de ce moment où sa mère, muette d'angoisse, ressemblait à un marbre, elle lui avoua tout d'un trait qu'elle n'aimait pas à être embrassée par le prince : « Je n'ai fait cette découverte que trop tard, continua-t-elle, j'avais déjà donné ma parole, hélas ! j'étais engagée. »

A la façon d'un dormeur qui s'éveille et dont l'esprit encore plein de songes interroge la réalité, Mme Valendor tourna lentement la tête, leva haut les sourcils, entr'ouvrit les lèvres et regarda sa fille : « Et alors? » demanda-t-elle.

— Et alors? Mais alors c'est tout, répondit Julietta.

La surprise et la joie de Mme Valendor s'exprimèrent en un éclat de rire : « Comment, c'est tout? fit-elle, et c'est pour un détail de si peu d'importance que tu veux renoncer au mariage?

— Non répondit Julietta, je ne veux pas renoncer au mariage mais je veux me dégager de ce mariage-là.

— Et pourquoi donc? Demande à ton fiancé de ne pas t'embrasser, voilà tout. Trouve une excuse. Dis-lui que les baisers te donnent de l'urticaire, cela peut arriver. Ou bien surmonte-toi. En ménage, crois-moi, les baisers n'ont qu'un temps.

Cependant Julietta poussa plus loin ses confidences, elle parla du prince et de son charme qui l'avait tant charmée, mais elle ajouta que depuis ce baiser, elle ne pouvait sans malaise se trouver en sa présence et qu'être seule avec lui la mettait au supplice : « Sa main sur mon bras, rien que cela, c'est déjà trop, » dit-elle.

Mme Valendor ne put en supporter davantage. Elle accusa Julietta d'enfantillage et de folie, l'appela girouette, lui remémora l'exemple de son père et conclut en disant : « Arrange cette affaire comme tu voudras. Je m'en lave les mains. Prends ton courage et dis la vérité. »

— Je n'ose pas, mais toi, tu pourrais peut-être lui parler et, sans le blesser, lui expliquer les choses?

— Moi? Je n'y pense pas, répliqua Mme Valendor. M'as-tu demandé conseil avant de décider de ton avenir? Manquais-tu de courage alors?

— Ah ! s'écria Julietta, comment pouvais-je me douter que j'étais à la veille de fuir un homme qui me plaisait.

— Si tu étais plus simple, il te plairait encore. Julietta, ton excuse est médiocre et ne me convainct pas. Dis-lui oui,

dis-lui non, dis-lui tout ce que tu voudras mais dis-le lui toi-même. J'aurai bien assez à faire, je t'assure, en tenant tête à tous ceux qui se moqueront de nous.

— Alors, j'épouserai le prince.

— Fais comme tu l'entendras, lui dit Mme Valendor et, brisée, elle sortit. Toutefois les dernières paroles de sa fille lui donnaient bon espoir.

★

Au lendemain de cette conversation Mme Valendor et Julietta quittaient donc les pinèdes et le bord de la mer pour prendre à Bordeaux le train qui dans la nuit même, les amènerait à Paris. En cette saison qui n'est pas encore celle du retour des vacances, les voyageurs sont peu nombreux et le porteur, que Mme Valendor suivait comme s'il l'eût tenue en laisse, trouva sans peine un compartiment vide où il déposa leurs bagages au-dessus des deux places près des fenêtres. Mme Valendor lui tendit un billet. Elle rompit ainsi le lien qui l'avait un instant attachée à cet homme et recouvrit la liberté. « Nous sommes seules, » remarqua-t-elle aussitôt.

— On étouffe, répondit Julietta et, d'un geste las, elle lança pêle-mêle sur la banquette son sac à main, ses gants et des revues illustrées qu'elle avait achetées pour se distraire en voyage. Mme Valendor s'assit en prenant soin de ne pas froisser son manteau : « C'est sans doute pour ne pas les lire que tu as acheté ces revues? » demanda-t-elle. Julietta les rassembla bien vite et les posa sur les genoux de sa mère.

— Si cela peut t'intéresser, fit-elle, puis elle s'assit et se mit à contempler ses ongles. Mme Valendor haussa les épaules.

— Hector aura une agréable surprise s'il te voit descendre du train avec cette figure-là.

— Oh ! maman je t'en prie, ne recommençons pas, supplia Julietta. Ce qui est dit est dit, la question est réglée et je te demande de ne plus m'en parler.

— Ce que tu ne sais pas, ou ce que tu oublies, répondit la mère, c'est que je suis à la veille de tomber gravement malade. Ta mauvaise humeur me tue. Je n'ai dormi ni jour ni nuit depuis plus d'une semaine et te rends-tu compte que je n'ai plus de courage, même pour m'habiller? Si la question est réglée, si, comme tu le dis, ta décision est prise, eh bien ! souris, détends-toi et ne m'impose pas plus longtemps cette figure de victime. Ne vois-tu pas que je suis morte? Et, devant Julietta qui se taisait, elle répéta avec accablement comme si elle constatait vraiment son propre décès : « Je suis morte, morte, morte. »

— Oh ! je t'en prie, maman, supplia Julietta.

— C'est moi qui te supplie, reprit Mme Valendor. Au lieu de t'obstiner à penser aux baisers d'Hector, pense plutôt à lui. C'est un homme après tout. Il a des qualités jusque par dessus la tête et, pour couronner tout cela, comme un fait exprès, il est prince !

— Oh ! prince, tu sais...

— Oui, oui, j'avoue que de nos jours les titres ne semblent plus avoir été faits pour être portés par les hommes. Prince, prince, c'est un peu ridicule, je te l'accorde, mais princesse c'est bien joli.

— Eh bien ! je serai princesse, répondit Julietta.

Le train partait, elle se leva pour aller regarder par une fenêtre du couloir les visages levés au moment du départ et les doigts fleuris de baisers et les gestes d'adieu de ceux qui restent sur le quai vers les voyageurs qui s'en vont. Longtemps après que le train eut quitté la gare elle resta là, debout, à dessiner des points d'interrogation sur la vitre devant elle. Les quelques voyageurs qui se trouvaient dans le couloir durent remarquer cette gracieuse jeune fille qui jouait comme une enfant et paraissait si triste. La coiffure nonchalante de ses cheveux châtains et plats dont l'extrémité se retroussait à peine en touchant ses épaules prêtait à toute sa personne un accent d'isolement et un air de gravité. On s'attendait à voir un frère debout à côté d'elle et, telle qu'elle était là, seule et les mains vides, on aurait pu la prendre pour une étrangère en convalescence ou pour une orpheline dédaignée d'un cousin. Étonnée, au bout d'un certain temps, que sa mère ne l'eût pas appelée pour lui dire de s'asseoir, elle tourna la tête et vit que le mouvement du train avait endormi Mme Valendor et que le ronronnement du plus profond sommeil faisait vibrer ses lèvres. Les revues avaient glissé de ses genoux à terre. Julietta les ramassa, s'assit en face d'elle et s'apprêtait à lire lorsqu'un voyageur entra dans le compartiment. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, l'air calme et sérieux. Il jeta son chapeau dans le filet, prit place à l'autre bout de la banquette qu'occupait Julietta, puis, sans regarder autour de lui, sans même paraître entendre les ronronnements de Mme Valendor, il ouvrit la serviette de cuir qu'il portait pour seul bagage et en tira des papiers qu'il se mit à lire avec grande attention. Bientôt, et sans interrompre sa lecture, il sortit d'une de ses poches sa boîte à cigarettes, la posa près de lui, en souleva le couvercle et prit à tâtons une cigarette qu'il porta à sa bouche. Puis il sortit son briquet, alluma sa cigarette et remit le briquet dans sa poche.

Julietta, penchée sur les journaux dont elle tournait distraitement les pages, voyait les scènes qui tourmentaient son esprit se superposer aux images qu'elle avait sous les yeux. Elle pensait à l'avenir et ne pensait qu'à cela. Non pas tant à l'avenir lointain qu'au moment de tout à l'heure où le prince, en l'accueillant à sa descente du train, la prendrait par le bras et chercherait son regard. Mme Valendor, souriante, accepterait sans doute qu'il les accompagnât chez elles, et là, dans le salon fleuri des grands bouquets qu'il aurait envoyés, elle serait laissée seule à seul avec lui qui s'approcherait d'elle et s'inclinerait alors pour lui donner un baiser. Que ferait-elle pour se soustraire à ce geste? Prétendrait-elle avoir un rhume ou dirait-elle la vérité? — « M'aimez-vous? » — « Quelle meilleure preuve attendez-vous de moi? » répondrait-il en montrant les grands bouquets. — « Eh bien ! si vous m'aimez, je vous demande, mieux que cela, je vous recommande de ne pas m'embrasser. Vos baisers nous sont dangereux. Ce sont d'abord des bêtes nues et roses qui me font horreur et se transforment en pierres, en pierres que je voudrais vous jeter au visage. » Non, c'était impossible, elle ne pourrait dire cela, mais elle dirait : « Vos baisers sont des pierres avec lesquelles malgré vous, malgré moi, je m'en excuse, nous construisons le mausolée de notre amour. » Que trouverait-il à répondre? Peut-être l'accuserait-il, en riant, de coquetterie, de caprice ou d'enfantillage? Mais peut-être dirait-il : « J'ai mille baisers variés à ma disposition. Permettez-moi de vous en présenter quelques échantillons et veuillez faire votre choix. Rien n'est plus simple. » Quelle horreur ! Mais peut-être dirait-il : « Adieu, vous vous êtes moquée de moi. » Évidemment ce serait idéal. Mais s'il pleurait, s'il se mettait à genoux, s'il répétait : « Je vous aime, je vous aime, pitié, Julietta, pitié. » Voilà qui serait désastreux. Et si, frappé de désespoir, il perdait connaissance, s'il tombait évanoui, s'il tombait de tout son long à terre et si par terre il devenait tiède, puis froid, puis glacé? Alors elle courrait à la chambre de sa mère pour lui annoncer la nouvelle : « Le prince est mort. Je n'y suis pour rien, je t'assure, je n'ai pas pu l'en empêcher. » Ensemble, elles reviendraient au salon pour regarder le fiancé, puis lui joindre les mains, puis se tenir têtes basses à ses côtés. — « C'est l'émotion de te revoir, c'est la joie qui l'a tué, déclarerait Mme Valendor. Ce sont des accidents fort connus parce qu'ils sont fort rares. » Elle en citerait plusieurs exemples et dirait aussi : « Ce sont des événements princiers. » — « Oui, c'est la joie, c'est la joie seule, je t'assure que je n'y suis pour rien, » répéterait Julietta tout en cachant le prince sous les grands

bouquets, tout en amoncelant sur lui les preuves d'amour dont il l'aurait entourée. Cette mort ferait grand bruit. « Il est mort pour ma fille. Quel beau geste, quel indice de noblesse, » dirait Mme Valendor à ses amies. » « Quel honneur » déclareraient ces dames qui remarqueraient combien, de nos jours, les jeunes filles sont gâtées : « On les traite en femmes, on ne sait qu'inventer pour leur faire plaisir, » diraient-elles. Julietta voyait dans cette fin le dénouement le plus gracieux à ses malheureuses fiançailles, et se laissait aller au charme de ses pensées lorsque la clochette appelant les voyageurs au wagon-restaurant, vint tinter à ses oreilles le glas de l'allégresse et le signal du retour à la réalité. Emportée par son rêve, elle n'avait pas remarqué la disparition de son voisin qui, sa serviette de cuir sous le bras, parlait dans le couloir avec un autre voyageur. Au bruit de la clochette, Mme Valendor s'éveilla. — « Va dîner si tu veux, dit-elle à Julietta, moi je n'ai pas la force de me traîner jusqu'au wagon-restaurant. » Mais Julietta n'avait pas faim.

Le train ralentit et s'arrêta. — « Il est six heures vingt trois, nous sommes à Angoulême, » déclara Mme Valendor. Elle bâilla longuement et ajouta : « Nous avons de la chance d'être seules, je n'aime pas dormir devant des inconnus. Et toi, Julietta, as-tu dormi? »

— Non, pas encore.

— Eh bien ! repose-toi, lui conseilla sa mère, on voit la vie tout autrement quand on a les yeux fermés. Elle se trémoussa, se tourna du côté de la fenêtre et, aussitôt, se rendormit. Le voyageur rentra dans le compartiment et reprit sa lecture. Julietta s'appliqua à chercher des visages dans les dessins du tapis et, pour ne penser à rien, se mit à réciter ses prières. Le voyage se poursuivit ainsi jusqu'au prochain arrêt. Le voisin de Julietta lisait toujours. Réalisant soudain que le train ne bougeait plus, il sursauta et, tandis qu'elle allait surveiller du couloir les allées et venues sur le quai, il jeta vivement ses papiers dans sa serviette, prit son chapeau et sortit. Elle le vit passer marchant à pas rapides. Mme Valendor s'éveilla de nouveau et appela sa fille qui revint dans le compatiment.

— Où sommes-nous? lui demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondit Julietta, je n'ai pas pu lire le nom de la gare et, du reste, il fait nuit.

Mme Valendor jeta les yeux sur sa montre : « Huit heures moins le quart, dit-elle, ce doit être Poitiers, je ne tiens pas debout. » Elle murmura quelques mots de plainte ou d'excuse, changea de position et, gémissante, reprit son somme.

C'est alors que Julietta qui regagnait le couloir, vit briller,

entre le coussin et le dossier de la banquette, la boîte à cigarettes de son voisin de tout à l'heure. Poussée par un sentiment bien naturel elle s'en saisit pour le rendre à son propriétaire et, sans réfléchir, sortit du compartiment, et heurta sur les marches du wagon une vieille dame qui montait et partit en courant. Cette boîte oubliée était ornée de pierres multicolores ; c'était un objet féminin, un bijou. Julietta chercha des yeux le voyageur et ne le voyant pas se mit à courir vers la sortie qui était fort éloignée. « Monsieur! eh! Monsieur! » criait-elle. A cet appel toutes les femmes se retournèrent mais aucun homme ne parut entendre. « Monsieur, eh ! Monsieur ! » répétait Julietta, tandis que de tous côtés les femmes s'arrêtaient sur son passage et la regardaient sans qu'un seul homme bronchât. Essouflée, assourdie par les battements de son cœur, elle atteignait la sortie lorsqu'elle aperçut enfin le voyageur qui, debout devant la porte, faisait passer sa serviette d'une main dans l'autre et fouillait ses poches comme font les gens qui ont égaré un objet. Julietta lui toucha le bras. Stupéfait il se tourna face à elle et face au train. « C'est à vous, lui dit-elle, votre boîte, votre boîte, la voici, vous l'avez oubliée. »

Certes ce ne fut ni la surprise ni l'ingratitude qui empêchèrent ce monsieur de la remercier, mais ce fut la vision du train qui repartait. Il prit Julietta par les épaules, lui fit faire demi-tour et la poussa rudement : « Vite, vite, venez, voyez, dit-il, le train part, vous avez juste le temps. » Elle se mit aussitôt à courir, il la suivit, parvint à ouvrir une portière et, la soutenant alors par le coude, pour l'aider à monter, il lui dit : « Allez allez, montez. Hop ! allez hop ! montez. » Mais le train déjà roulait trop vite ; elle eut peur, hésita, fit quelques pas en titubant, lâcha prise et resta sur le quai. L'air égaré, elle regarda le voyageur : — « Mademoiselle, c'est de ma faute, dit-il, quelle malchance, je suis désolé. » Confuse, elle sourit : « Oui, quelle malchance, surtout pour vous, » répondit-elle et sans un mot de plus ils sortirent de la gare. Là le voyageur se présenta : « Je m'appelle André Landrecourt, je suis avocat et j'habite le pays. Voyons maintenant si nous trouvons à vous loger pour la nuit. »

— Mais je n'ai pas d'argent, répondit Julietta qui montra ses mains vides. Voyez je n'ai rien, pas un sou, rien, un mouchoir et c'est tout.

— Ne vous inquiétez pas de cela, c'est la moindre des choses, n'y pensez pas, je vous en prie.

Ils firent ensuite quelques pas et entrèrent à l'Hôtel des Trois Épées où le concierge dans son joli langage leur dé-

clara : « Nous sommes pleins. » Ils sortirent. Landrecourt fronçait les sourcils et Julietta qui se sentait responsable de l'expression sévère de ce visage crut opportun de paraître insouciante et de dire : « Ne vous tracassez pas pour moi, je peux très bien dormir à la belle étoile, ici même, sur un banc, devant la gare. » André Landrecourt eut un geste d'impatience : « Ce n'est pas une solution, répondit-il, ne nous attardons pas, venez. » Un instant plus tard, tout en marchant vers le centre de la ville, il s'excusa de sa mauvaise humeur : « Pardonnez-moi, je suis pressé. J'habite à vingt kilomètres d'ici, je ne viens aujourd'hui qu'en passant ; je dois rentrer chez moi ce soir ; j'ai des bagages à faire et demain, dès l'aube, je repars pour trois semaines au moins. » — « Alors, s'écria Julietta, n'avais-je pas raison de dire, tout à l'heure, que la malchance était surtout sur vous? » Il ne répondit pas et, silencieux, ils marchèrent jusqu'au garage où Landrecourt allait prendre sa voiture.

Julietta l'attendit à la porte. La nuit dans cette rue provinciale sentait déjà l'automne, mais un automne d'été dont le parfum montait sans doute de quelque jardin bien arrosé dans le proche voisinage. Elle imagina des bégonias bulbeux, gras, roses et jaunes et ces couleurs qui, dans la nature, sont parfois tendres et parfois acides, conduisirent sa pensée vers Mme Valendor. « Est-elle encore endormie? se demanda-t-elle, et que dira-t-elle en s'éveillant? » Puis elle crut la voir arrivant à Paris, trouvant le prince à la gare et tombant dans ses bras. « Ma fille a voulu vous fuir, avouerait-elle peut-être, elle ne vous aimait pas, et pourtant ah ! que vous êtes beau ! ah ! que vous êtes charmant ! ah ! que vous me plaisez ! ah ! que je vous aime ! ah ! qu'il est bon d'aimer ! » — « Parfait, répondrait le prince, une politesse en vaut une autre. J'étais aveugle, j'avais besoin de chien, vous seule m'avez conduit sur la bonne voie. Au diable votre fille, elle est bien moins jolie, bien moins jeune que vous. Ah ! qu'il est bon d'être enfin raisonnable, venez, dépêchons-nous, courons, soyez ma femme. » — « Et Julietta? » demanderait sûrement Mme Valendor. — « Julietta? Ah ! mon Dieu qu'elle est loin. Quelle couleur avait-elle? » — « Chandelle. » dirait Mme Valendor en faisant un effort de mémoire. — « Oui, c'est cela, chandelle, répondrait le prince, c'était une chandelle, alors elle a fondu. Courage, courage, vous ne la reverrez plus, faites-en votre deuil, allons au Casino. » Landrecourt qui sortait en voiture du garage fut surpris de trouver Julietta faisant de petits pas sur le trottoir et chantant : « Vous ne la reverrez plus. » Il s'arrêta devant elle, et lui fit signe de monter. — « Vous semblez de bien bonne humeur, » dit-il.

— Oh ! non, mais j'avais un peu froid alors je sautais, je dansais comme dansent les cochers.

— Les cochers dansent? demanda Landrecourt.

Julietta lui répondit que l'hiver et surtout dans les villes traversées par un fleuve, ils ne faisaient que cela.

— Vous avez beaucoup voyagé, il me semble.

— Oh ! non, très peu, je ne voyage que par accident.

Landrecourt bientôt s'arrêta devant l'hôtel des Rameaux. Il descendit, entra seul et, quelques instants plus tard, remontait en voiture et claquait la portière : « Pas de chambre dit-il. » Julietta se mit à rire. « Vous riez? Vous trouvez cela drôle? » demanda-t-il agacé.

— Excusez-moi, c'est nerveux, répondit-elle.

— Je ne ris pas, moi, reprit-il avec humeur. Eh ! bien ! nous irons de porte en porte, nous frapperons chez l'habitant ; cela ne peut durer toute la nuit.

— Chez l'habitant? fit timidement Julietta, pourquoi chez l'habitant? Allons plutôt chez vous.

Landrecourt haussa les épaules : — « Mais je vous ai dit que je partais à l'aube. Ma maison est fermée, il n'y a personne chez moi, personne, tout le monde est en vacances jusqu'au 1er octobre. »

— Oh ! pour une nuit cela n'a pas d'importance. Je n'ai besoin de rien. Vous me prêterez peut-être un peigne et un savon, voilà tout.

Il réfléchit un moment : « Après tout vous avez raison, c'est certainement ce qu'il y a de plus simple, » et ils se mirent en route.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis qu'ils étaient sortis de la gare et depuis que la vieille dame que Julietta avait heurtée sur les marches du wagon à sa descente du train, occupait en face de Mme Valendor sa place vide. Cette vieille dame, dont les yeux très vifs, l'allure simple et énergique et quelque chose dans la personne comme dans les mouvements montraient de la bonté et de l'espièglerie, était entrée dans le compartiment en portant une légère valise de toile. Elle avait lancé un regard émerveillé sur les revues illustrées qui jonchaient la banquette, puis sans hésiter en avait pris une et lisait, paisiblement, dans le silence grondeur du voyage, devant Mme Valendor endormie tandis que Juliette et Landrecourt, étrangers l'un à l'autre, roulaient sur la grand'route vers la maison des Saules. Il se taisait et Julietta se demandait quelle question poser, sans paraître indiscrète, afin de se renseigner un peu sur le compte de cet homme entre les mains de qui le hasard la plaçait.

— Êtes-vous marié? lui demanda-t-elle.

— Non, fiancé, et vous?

— Veuve, répondit Julietta.

— Veuve? répéta-t-il en riant à demi.

— Vous riez, vous trouvez cela drôle?

— Excusez-moi, c'est nerveux, répondit Landrecourt qui, pour mieux s'excuser et lui marquer de l'intérêt ajouta : « Veuve depuis longtemps? »

Julietta compta sur ses doigts : « Depuis sept ou huit mois, mais cela devait arriver. On a grand tort de se marier et à quoi bon le faire quand on est veuve de tout temps. »

— Veuve de tout temps? Quelle drôle d'idée. Voilà que vous êtes triste, et je vous croyais gaie.

— Oui, je suis triste, mais je ne m'en plains pas : triste on est plus tranquille et veuve on est moins seule.

— Ah ! madame, s'écria Landrecourt, la jeunesse qui vous fait dire bien des folies vous les fait aussi pardonner.

Un instant plus tard ils quittaient la grand'route et s'engageaient dans une avenue bordée de cèdres. « Quels beaux arbres, ils sont bien noirs, » remarqua Julietta.

— Ce sont des cèdres du Liban, répondit Landrecourt, et là-bas, au bout, voici la maison ; nous sommes arrivés. Et, comme il parlait, la maison, soudain illuminée par la lumière des phares, surgissait de l'obscurité au fond d'une large cour de terre bordée de saules plantés en demi-cercle. Julietta ne put en voir davantage. Elle descendit de voiture et suivit Landrecourt qui déjà ouvrait la porte et allumait dans le vestibule. Il la fit entrer au salon, s'excusa de la laisser seule et la pria de s'asseoir.

Jamais elle n'avait vu de pièce qui ressemblât à ce salon très meublé, où les lampes répandaient une lumière assez faible sur des tables dont certaines, recouvertes de tapis et placées devant des canapés, supportaient de grands livres et des albums, alors que d'autres, sans tapis, étaient surchargées d'objets souvent posés sur des plateaux. Une quantité de tableaux, paysages et portraits, cachaient presque complètement les boiseries grises des murs et, au-dessus d'une cheminée très simple, une glace ovale, montant jusqu'au plafond, reflétait, à l'autre bout de la pièce, un canapé flanqué de deux hautes étagères surmontées de bustes. Des rideaux à raies de laine et de velours, bleu marine et vert feuille cachaient les trois fenêtres et tombaient sur un tapis au petit-point, à fond blanc, décoré d'un semis de trèfles, de cailloux et d'initiales noires. Des tapisseries de même dessin, mais à fond jaune, recouvraient certains meubles alors que d'autres étaient tendus d'étoffe pareille à celle des rideaux. Sur le piano un objet de bronze représentait deux mains tenant un

livre ouvert. Deux phrases y étaient gravées, une sur chaque page : « Ne me dis pas la vérité, j'ai confiance, » et : « Il faut rire pour me consoler. » Non Julietta n'avait jamais rien vu qui ressemblât à ce salon où la pénombre n'était pas triste et où nulle mélancolie ne se dégageait de la gravité qui, souvent, s'attache aux souvenirs. L'ensemble composé par toutes ces choses n'était, on le voyait, ni prémédité ni réfléchi et l'on sentait bien que seul un besoin de leur compagnie, un aveuglement créé par l'habitude, ou le goût de ne rien changer au décor d'un certain passé les liaient les unes aux autres et les retenaient là ; et dans cet ensemble et dans cet assemblage, un je ne sais quoi d'artiste, de vrai, de profond et recueilli révélait au visiteur le souffle et les empreintes d'un couple passionné.

Quand Landrecourt revint, apportant des biscuits, du vin de Malaga et l'indicateur des chemins de fer, il trouva Julietta errant dans le salon. Elle l'aida à déposer ce qu'il portait sur un tabouret devant la cheminée, puis ils approchèrent des fauteuils et s'assirent face à face. Julietta frissonnait : « Je n'ai pas chaud, » dit-elle.

— La maison est fermée, répondit Landrecourt. Il lui tendit un verre et un petit gâteau qu'elle se mit aussitôt à tremper dans son vin.

Tout en buvant il consultait l'indicateur des chemins de fer : « Voyons, voyons, voyons, voilà, voilà, voilà, » disait-il au fur et à mesure qu'il en tournait les pages, puis sur un feuillet qu'il détacha de son carnet il inscrivit : 10 h. 12. et le numéro de téléphone de son garage. De sa poche, enfin il tira une clef qu'avec le feuillet il remit à Julietta : « Voici, lui dit-il. Cette clef est celle de la cuisine, vous la remettrez au chauffeur qui viendra vous chercher et je la lui réclamerai à mon retour de voyage. C'est un ami. Demain matin, commandez de ma part une voiture pour neuf heures ici. Je regrette que nous ne puissions le faire ce soir, mais le téléphone, dans cette campagne, ne fonctionne pas la nuit. Hélas ! vous ne pourrez avant demain tranquilliser personne. »

— Personne ne m'attend, répondit Julietta.

— Personne? fit-il, en levant les sourcils.

— Personne, répéta-t-elle. A quelle heure partez-vous?

— A six heures. Je dois m'arrêter plusieurs fois et longuement en route et je suis attendu à Bordeaux au début de l'après-midi. C'est pourquoi, si vous le voulez bien, je vais vous montrer l'office, où est placé le téléphone, vous conduire à votre chambre et vous souhaiter bonne nuit.

Julietta se leva et le suivit à regret. En traversant la pièce,

elle tourna la tête à droite et à gauche et s'arrêta plusieurs fois pour regarder derrière elle comme on fait en un lieu que l'on craint de quitter pour toujours. A la porte elle poussa un si profond soupir que Landrecourt lui demanda si elle était fatiguée. Il éteignit les lampes et, ne sachant que répondre, elle trouva plus simple de soupirer de nouveau.

Toutes les chambres au premier étage donnaient sur un large corridor partant du palier et se terminant, à l'autre extrémité, par une fenêtre voilée de rideaux blancs. Landrecourt ouvrit une porte au bout du corridor : « Voici votre chambre, dit-il à Julietta, la mienne est toujours prête, mais je crains que dans celle-ci le lit ne soit pas fait. » Puis il ajouta : « Si vous voulez m'aider, la lingerie est en face. » Ils y trouvèrent des draps, préparèrent le lit et quelques minutes plus tard Landrecourt apportait à Julietta un pyjama, une robe de chambre et quelques billets de banque qu'il déposa sur la table à écrire. « De l'argent, s'écria-t-elle, je suis vraiment désolée. »

— Et pourquoi cela? il vous en faut bien pour continuer votre voyage. Il lui dit aussi, en s'excusant, qu'elle aurait à partager son cabinet de toilette : « Il n'y a dans la maison que des chauffe-bains au bois ; le mien est préparé ; je n'ai qu'à y mettre une allumette et, dans un moment, si vous en éprouvez le désir, vous pourrez vous baigner. » Du corridor il lui montra la porte de ce cabinet de toilette, puis il s'inclina et lui baisa la main. Julietta se sentait d'autant plus confuse que Landrecourt avait beaucoup de froideur et qu'un peu d'impatience, croyait-elle, se cachait sous sa courtoisie. Elle balbutia : « Je ne sais comment vous remercier, je me sens très indiscrète, je, je, enfin, vous comprenez. » Il sortit alors de sa poche sa boîte à cigarettes dont les pierreries scintillaient et l'agita devant elle : « C'est moi qui ne trouve pas de mots pour vous remercier, ne suis-je pas votre débiteur? Bonsoir encore une fois, madame, bonne nuit, » et il la quitta.

★

Un peu plus tard, tandis que Julietta ayant fini sa toilette choisissait un livre sur une étagère et se mettait au lit, tandis que Landrecourt, ayant terminé ses bagages, repoussait les tiroirs, refermait les armoires de sa chambre et se couchait le train qui emportait Mme Valendor ralentissait peu à peu et s'arrêtait dans une gare. La dormeuse ouvrit les yeux et bâilla. A la place de Julietta, la vieille dame qui lisait toujours

tenait une revue si près de son visage qu'elle semblait lire du bout du nez et, complètement masquée, vivait, de ligne en ligne, une histoire d'amour. Mme Valendor, mal éveillée, crut voir sa fille assise en face d'elle et l'appela : « Julietta ! » dit-elle. La vieille dame abaissa lentement les pages et regarda Mme Valendor. Stupéfaite à la vue de cette figure étrangère elle s'écria : « Julietta, ce n'est pas toi, Julietta. Oh ! je vous demande pardon, madame. »

— Il n'y a pas de quoi, répondit la vieille dame, moi je m'appelle Juliette, et elles se sourirent l'une à l'autre.

Mme Valendor se leva, se regarda dans le miroir du compartiment, rajusta son chapeau, se poudra et, tout à fait rassurée par les gants et le sac à main de Julietta qui étaient là, posés sur la banquette, dit avoir besoin de se dégourdir les jambes et resta debout dans le couloir jusqu'au départ du train. Puis comme il faisait nuit et qu'il n'y avait rien à voir elle regagna sa place, prit un journal et se mit à lire.
— Où est ma fille? dit-elle au bout d'un long moment. Où est-elle? Où peut-elle être passée? La vieille dame lui répondit qu'elle n'en avait pas la moindre idée.

— Vous n'avez pas vu par hasard une jeune fille? lui demanda Mme Valendor.

— Oh ! répondit-elle, j'en vois partout, je ne vois que cela. Toutes les femmes me paraissent si jeunes ! Vous-même n'êtes-vous pas?

— Hélas ! non, fit Mme Valendor.

— Moi non plus ! Est-ce drôle ! Curieuse coïncidence, remarqua la vieille dame. Elles se sourirent de nouveau puis reprirent chacune leur lecture.

— Suis-je bête, s'écria tout à coup Mme Valendor.

— Je n'en sais rien du tout, répondit la vieille dame.

— Elle doit être enfermée aux lavabos, cela m'est arrivé l'an dernier et, pour finir, on a dû me sortir par la fenêtre. Je me suis évanouie, heureusement, car les voyageurs voulaient m'écharper. Ils croyaient que je restais là pour mon plaisir.

— Dans un cas comme celui-là les gens qui attendent croient toujours que les autres s'amusent, remarqua la vieille dame.

Mme Valendor alla jusqu'au bout de la voiture, s'arrêta devant une porte fermée dont elle secoua violemment la poignée en criant : « Julietta, Julietta, m'entends-tu? Si tu es enfermée ne t'inquiète pas, je vais chercher le contrôleur. » A ces mots la porte s'ouvrit livrant passage à un maigre monsieur. « Ah ! s'écria Mme Valendor, ce n'est pas ma fille. » « Je le regrette et je m'en excuse, » répondit le

monsieur, qui s'effaça devant elle et disparut bien vite.

Elle se rendit alors au wagon-restaurant. Quelques voyageurs buvaient ou jouaient aux cartes. Elle regarda chacun d'eux comme si chacun d'eux pouvait être Julietta et retourna à son compartiment avec au cœur le vague espoir d'y retrouver sa fille. Mais la vieille dame y était toujours seule et lisait.

— J'ai perdu ma fille, s'écria Mme Valendor.

— Oh ! Je vous plains, fit la vieille dame sur un ton vraiment apitoyé, et c'était votre fille unique? Vous n'aviez qu'elle peut-être?

— Oui, répondit Mme Valendor. Elle réfléchit et ajouta : Où diable peut-elle être?

— Ne cherchez pas à le savoir, conseilla la vieille dame, c'est un mystère. Il faut ici bas faire confiance au bon Dieu.

Mme Valendor, éberluée, prit cette vieille dame pour une folle. « Vous êtes bien bonne, répliqua-t-elle, mais ce n'est pas cela qui la fera revenir. Voyons madame pouvez-vous me dire quand vous êtes montée dans le train? »

— Je suis montée dans le train à l'avant-dernier arrêt C'était à Poitiers.

— A l'avant-dernier arrêt? Mais ma fille était là ; je l'ai vue comme je vous vois, je lui ai parlé comme je vous parle. Êtes-vous sûre, madame, qu'une jeune fille n'était pas assise là, ici même, à votre place lorsque vous êtes entrée dans ce compartiment?

La vieille dame crut alors que la pauvre mère avait perdu la raison : « J'en suis certaine, je vous l'affirme. Elle se leva, s'écarta de la banquette et d'un geste montra sa place vide : « Voyez, il n'y a personne ici, pas l'ombre d'une personne, personne. » Mme Valendor haussa les épaules. Pourtant une lueur d'espoir vint éclairer son esprit : « Elle a probablement rencontré des amis qui l'auront invitée à s'asseoir avec eux, cela peut fort bien arriver en voyage. Je vais aller faire une tour dans les autres voitures. » La vieille dame l'approuva, regarda la pauvre mère s'éloigner titubante et reprit, soulagée, le fil de son roman d'amour.

Mme Valendor qui, en parcourant le train, ne put s'empêcher de décrire sa fille à de nombreux voyageurs, s'attarda au point de ne regagner son compartiment que cinq minutes, à peine, avant la fin du voyage. Elle ne pleurait pas. « Je suis glacée » fit-elle, et ce fut tout. La vieille dame, déjà prête à descendre lui serra les deux mains et lui dit : « Quand vous êtes triste, ne pensez pas à vous, mais bercez votre malheur, bercez-le, sinon jamais il ne s'assoupira. »

★

A la gare, le prince d'Alpen faisait les cent pas sur le quai et, tout en allant et venant, tapotait dans sa poche l'écrin contenant la bague de fiançailles destinée à Julietta. Quand le train s'arrêta il hésita, se haussa sur la pointe des pieds puis, ayant reconnu le chapeau de Mme Valendor il retira le sien et se hâta vers elle. Bergère éplorée d'un troupeau de valises elle tournait sur elle-même en appelant : « Porteur, porteur ! » Mais sitôt qu'elle vit s'approcher le prince, elle lui tendit les bras et cria : « Hector, Hector, je suis seule, j'ai perdu Julietta. »

— Comment? Que me dites-vous là? Où est-elle? fit-il avec anxiété, puis il saisit au vol une des mains qu'elle agitait nerveusement et l'éleva jusqu'à sa bouche.

— Je vous dis que Julietta est perdue, perdue et introuvable, je l'ai cherchée d'un bout à l'autre du train. Elle a disparu pendant le voyage, je ne sais quand, je ne sais où.

— C'est incroyable, déclara le prince.

— Et c'est pourtant la vérité, tenez, voici son sac à main, voici ses gants et ses valises ; c'est bien la preuve qu'elle n'est pas là. Hector, c'est affreux, je ne sais que faire, je suis au désespoir, et vous?

— C'est plus qu'affreux, c'est inquiétant, répondit le prince. Venez, allons tout de suite au commissariat de la gare ; il faut que vous y fassiez votre déposition, ce sera l'affaire d'une minute et puis je vous reconduirai chez vous.

Pendant qu'ils parlaient un porteur avait placé les valises sur un chariot et attendait. « Allons vite, » dit le prince.

Bien que fort occupée par les questions qu'elle se posait au sujet de sa fille, Mme Valendor ne s'en souciait pas moins du sort de ses bagages et dit au prince que, puisqu'il avait sa voiture, elle trouvait plus prudent de les y mettre à l'abri. « On ne sait jamais, dit-elle, tout peut arriver. J'ai déjà perdu Julietta et, franchement, je ne tiens pas à perdre mes valises, ce serait le comble. » Le prince qui jugeait des désirs selon le caractère de ceux qui les éprouvent, trouva celui de Mme Valendor tout à fait naturel. Ils allèrent donc d'abord à la voiture puis au Commissariat de Police. Elle s'expliqua en peu de mots, n'insista pas sur le fait qu'elle avait dormi pendant quatre heures, mais affirma de bonne foi, que personne n'était entré, ni venu s'asseoir, dans le compartiment pendant qu'elle s'y trouvait avec sa fille. Les termes dont usa le commissaire pour lui témoigner sa sympathie l'éclairèrent

sur l'étendue de son malheur, elle se sentit l'héroïne d'un grand drame et s'essuya les yeux.

— Venez, lui dit alors le prince, vous avez besoin de repos. Il la soutenait, ce qu'elle trouva bien doux et, mollement appuyée, presque abandonnée à son bras, ils traversèrent la gare, montèrent en voiture et partirent. — « Vous ne craignez, pas un accident, lui dit le prince, que croyez-vous? »

— Ah! s'écria-t-elle, je crois à tout et je ne crois à rien. Un accident, Dieu nous en garde, et puis Julietta n'est pas sujette aux accidents ; c'est beaucoup une question de nature, vous savez. Un accident, non, mais un coup de tête, un coup de folie, qui sait?

— Un coup de tête? Pourquoi?

— Pourquoi? Que voulez-vous que je vous dise? Julietta était bien étrange ces derniers temps. Vous n'auriez pas dû la quitter, je vous assure, les séparations ne sont jamais bonnes.

— Loin des yeux, loin du cœur? fit le prince. Est-ce cela que vous voulez dire?

— Non, non, non, répondit-elle et, naïvement, ajouta, mais, voyez-vous, une enfant hésite. Julietta ne connaît pas la vie. Pour elle se marier c'est toute une histoire, c'est faire un grand pas.

Le prince qui ne manquait ni d'intelligence ni de sensibilité avait beaucoup d'orgueil. Il ne voulut pas qu'un affront vînt renforcer la tristesse dont il souffrait déjà. Il eut un soupçon : « Julietta hésitait? » demanda-t-il.

— Oui et non. Non, non, non, répondit Mme Valendor, mais, par moments, elle ne savait plus ce qu'elle voulait, si c'est cela que vous appelez hésiter?

— C'est cela même, dit-il, puis il garda le silence.

Arrivé à la porte de Mme Valendor et avant de descendre de voiture, il se tourna vers elle et lui prit affectueusement les deux mains : « Chère amie, dit-il, Julietta est encore une enfant et je suis presque un vieux monsieur. C'est à moi de comprendre ce qu'elle ne comprend pas encore. On peut, à mon âge, hésiter devant l'amour, réfléchir, lutter et faire la sourde oreille, mais dans la jeunesse on n'hésite pas. L'ardeur des jeunes gens, la force de leur vouloir, la chaleur de leurs flammes vainquent tous les arguments par lesquels nous cherchons à les retenir, vous le savez. L'hésitation de Julietta n'est autre chose qu'un aveu de tiédeur. Une femme tiède? Voudrais-je d'une femme tiède? Ah! non. Julietta ne m'aime pas : je lui rends sa parole. »

— Quoi? Que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire est bien ce que vous entendez.

Julietta est libre, elle est tout à fait libre, répondit-il sur un ton qui ne révélait nulle amertume. Nous resterons les meilleurs amis je vous l'assure. Elle peut compter sur moi.

— Les meilleurs amis ! C'est affreux, gémit Mme Valendor. Elle peut compter sur vous ! C'est abominable ! Julietta libre, elle est tout à fait libre? Quel malheur ! C'est le plus grand des malheurs ! Puis elle se ressaisit. Elle aurait voulu discuter avec le prince, le raisonner et le convaincre de changer d'avis, mais ne sachant comment revenir au début de cette conversation elle fut contrainte de garder le silence et, tête basse, descendit de voiture. Le prince l'accompagna jusque chez elle, porta ses valises, lui promit sa visite et se mit à son service. Néanmoins, comme elle ne cessait de répéter : « De bons amis ! C'est abominable, » il la confia aux mains de sa femme de chambre et, faisant bonne mine à mauvais jeu, se retira tête haute. C'était un homme de cœur et son cœur s'était attaché au nom de Julietta. La vie dont il avait tant reçu ne lui avait jamais donné de leçons ni fait de blessures d'amour propre et il souffrait de découvrir, qu'à son âge, un projet de mariage comme celui qu'il venait d'abandonner, ne reposait plus sur l'audace mais sur la témérité. Bien qu'il fut très tard, sa première idée en remontant en voiture fut d'aller sonner à la porte de Rosie Facibey, mais il se souvint qu'elle était partie le jour même pour un rendez-vous qu'il n'approuvait pas et, triste, il rentra chez lui.

★

Après le départ du prince d'Alpen, Mme Valendor se plaignit longuement à sa femme de chambre et, comme elle aimait à être plainte, parla moins de sa fille que des tourments que celle-ci lui faisait endurer. Cependant la connaissance qu'elle avait du caractère de Julietta tempérait son inquiétude. Incapable de parler et de penser à la fois, elle se tut un instant pour penser et ensuite déclara : « Julietta s'est enfuie afin d'éviter le prince, elle se cache de lui comme elle se cacherait d'un créancier ; les êtres faibles sont ainsi, la gêne les pousse à disparaître avec leurs torts plutôt que de les régler ; ils préfèrent la mort à une explication. Julietta se cache, c'est certain, elle a fait exprès de laisser son petit sac, mais elle avait de l'argent dans sa poche ; elle ne me trompe pas, je la connais trop bien. » Fidèle à ses habitudes, elle s'apprêtait à établir un parallèle entre Julietta et son défunt père, lorsque la sonnerie de la porte d'entrée la laissa interdite.

— On a sonné, remarqua la femme de chambre.

— C'est Julietta, c'est Julietta, c'est Julietta, je reconnaîtrais son coup de sonnette entre mille. Joséphine, allez ouvrir, j'ai les jambes coupées.

Elle feignait un demi évanouissement lorsque Joséphine vint lui annoncer que deux messieurs désiraient lui parler.

— Deux messieurs? Me parler à moi? A cette heure-ci? Qui est-ce?

— A leur tête répondit Joséphine, on jurerait des inconnus, mais je peux me tromper.

— Ce sont peut-être des cambrioleurs, où sont-ils? s'écria Mme Valendor qui courut vers l'antichambre où elle manqua tomber entre les bras de deux messieurs tout souriants.

— Qui êtes-vous? leur dit-elle. Ils se présentèrent et comprenant que l'un était un journaliste et l'autre un photographe, elle les fit entrer au salon et les pria de s'asseoir. Là, toute auréolée, entourée, parfumée des grands bouquets envoyés par le prince d'Alpen, elle répondit aux questions du journaliste tandis que le photographe la tirait en portrait.

Le récit de la disparition de Julietta captiva ces messieurs. Mme Valendor admit la possibilité d'un enlèvement ou d'une fugue, mais jeta les hauts cris aux mots de suicide ou d'accident. Elle ne prononça pas le nom du prince d'Alpen, se garda de parler de fiançailles et de rupture, mais évoqua la beauté de sa fille en disant que c'était autre chose que de la beauté, de son esprit en expliquant que c'était autre chose que de l'esprit, de son caractère en remarquant qu'elle avait autre chose que du caractère, de sa grâce en disant que ce n'était pas cela, si bien que ces messieurs en conclurent que cette jeune fille, pour toutes qualités, ne possédait qu'autre chose.

Séduits et reconnaissants ils restèrent fort tard et Mme Valendor, à qui toutes ces émotions avaient fait perdre le sens de l'heure, s'endormait à l'aube au moment même où dans la lointaine campagne, Landrecourt refermait derrière lui la porte de la maison des Saules. Portant ses valises il se dirigeait vers sa voiture lorsqu'il entendit le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait. Alors il leva la tête et vit apparaître Julietta.

— Avant de partir, monsieur, cria-t-elle, je vous en prie, dites-moi l'heure qu'il est.

— Il est six heures. Remontez la pendule de votre chambre et mettez-la à l'heure. Vous avez encore bien le temps de vous reposer.

— Oh ! je ne dormirai plus.

— Et pourquoi cela? Auriez-vous peur toute seule dans la maison?

— Non, aujourd'hui je n'ai peur de rien sauf de manquer le train.

Il la rassura, ils échangèrent encore de brefs remerciements et des souhaits de bon voyage, puis il partit sans regarder si elle lui faisait ou non des signes d'adieu.

Julietta remonta la pendule et s'étendit sur son lit où ses pensées, mélange de réflexions et de rêves, dans le dépaysement de ce séjour, la conduisirent à une sorte de lassitude heureuse. Le mouvement des aiguilles, marquant le passage des heures, aurait dû l'inciter à rompre le charme, mais elle ne s'en souciait pas et, les yeux grands ouverts, souriait à quelque image souriante en son esprit. Vers neuf heures elle tendit le bras, prit sur la table de chevet le papier sur lequel Landrecourt avait inscrit le numéro de téléphone de son garage, contempla ce feuillet un moment, puis, posément, le déchira, souffla sur les petits morceaux de papier qui retombèrent en s'éparpillant sur elle, puis tira les couvertures jusqu'au-dessus de ses oreilles et bientôt s'endormit.

La matinée touchait à sa fin lorsque ayant fait sa toilette et tenant à la main la clef de la cuisine, elle descendit au rez-de-chaussée. Il y faisait obscur et frais. Elle entra dans ce grand salon qu'elle avait tant aimé la veille, ouvrit les rideaux et regarda par la fenêtre centrale qui était une porte fenêtre. La maison de ce côté-là donnait sur des prés d'où s'élevaient de gros chênes isolés et quelques bouquets de sureaux. Au loin des collines, voilées d'une brume de saison, paraissaient transparentes. Julietta jusqu'alors n'avait vécu que dans des villes d'eaux, de grandes villes ou sur des plages. Elle fut envahie d'un sentiment de solitude qui lui venait, non pas de son humeur, mais de ce paysage de campagne et d'une qualité de silence qu'elle ne connaissait pas. Un peu inquiète, tout à coup, elle s'écarta de la fenêtre et se tourna vers le salon auquel la lumière du jour n'enlevait rien de son mystère ni de son poids d'ombre et de recueillement. Les biscuits et le vin de Malaga étaient restés posés sur le tabouret devant la cheminée. Elle s'en approcha, but un peu, mangea tous les biscuits et transporta le plateau à l'office dont Landrecourt, distrait et pressé le matin, avait oublié de refermer les placards. Cette maison, ainsi que le sont souvent les maisons de campagne, était équipée comme un bateau en partance pour une longue traversée et Julietta qui avait grand faim et pensait, à regret, ne pouvoir se nourrir que de fruits et de légumes cuits à l'eau, vit se dissiper ses inquiétudes et sourit à l'avenir. Elle s'organisa, alluma le fourneau, prépara son déjeuner sur la table de la cuisine, fit du café puis, tout à fait tranquille et réconfortée, visita la mai-

son, s'arrêtant longuement dans chaque pièce, regardant toute chose avec intérêt et parfois changeant quelque objet de place, tantôt pour le mettre mieux en évidence, tantôt, semblait-il, pour le distraire de son énigme. Rien ne lui déplaisait mais à tout elle préférait le salon et la bibliothèque qui s'ouvrait d'une part sur le vestibule et d'autre part sur le salon. C'était, au bout de la maison, une longue pièce percée de trois fenêtres d'où l'on découvrait une vue, bornée à quelque distance par le mur du jardin potager. La lumière assez triste, venant du Nord, semblait retenue derrière les vitres et regardait l'intérieur sans presque l'éclairer. Là, soutenues par des colonnes d'acajou, de grandes mappemondes dans des cages de cuivre ressemblaient à des astres réduits et défunts, dont la surface restait encore marquée par les chemins et les mers et les sites élevés où la vie guide ses passagers au travers des saisons. Après avoir feuilleté de nombreux livres et fait une promenade, Julietta qui, dans cette journée sans heures, allait de surprise en surprise, se trouva tout à coup, face au soir. Alors elle s'invita à dîner à la campagne, emplit de provisions un petit panier qu'elle prit à son bras et, ainsi chargée, s'en alla. Elle n'avait pas une fois pensé à Landrecourt et maintenant encore, pendant qu'elle dînait sous les arbres de cet hôte involontaire, ce n'est pas à lui qu'elle pensait mais à Mme Valendor et à son anxiété. Elle aurait voulu la rassurer sans, toutefois, lui révéler le lieu de sa retraite : « Si je lui fais confiance elle viendra me chercher avec Hector, se disait-elle. Ils me pardonneront, ils seront émus, ils pleureront, leurs larmes me toucheront le cœur et je serais perdue. Faisons la morte, puisque si j'étais vraiment morte ils le sauraient. »



Landrecourt, à la même heure, entrait avec Mme Facibey dans une auberge de campagne. Ils se tenaient par le bras, ils étaient heureux et riaient. Landrecourt l'avait retrouvée au début de l'après-midi dans un grand hôtel à Bordeaux. Élégante et fraîche, elle l'attendait devant la porte ouverte de son appartement : « André, André ! s'était-elle écriée quand il avait apparu dans le corridor, et tout en lui tendant les bras et tout en l'appelant au fur et à mesure qu'il approchait, elle avait disparu à reculons dans le cadre de la porte ouverte de son petit salon. Il s'était élancé vers elle et n'avait eu que le temps de murmurer : « Mon amour, » avant le silence des baisers. Plutôt que de s'asseoir, ce qui les eût

séparés, ils avaient été sur le balcon où debout, serrés l'un contre l'autre, ils s'étaient dit tout ce qu'on se dit au moment du revoir lorsque le cœur est heureux et que l'amour se mêle de passion. Rosie, arrivée la veille au soir en voiture avec des amis qui l'avaient déposée, reprocha à Landrecourt de l'avoir fait attendre. — « Et vous, Rosie, il y a des semaines et des semaines que vous me faites attendre, » répondit-il et il l'embrassa. — « J'aurais bien voulu vous rejoindre plus tôt, mais dix rendez-vous d'affaires m'ont retenu en route et pour être là de meilleure heure je n'ai même pas déjeuné. Ah ! quelle matinée, continua-t-il, j'ai cru mourir d'ennui, j'avais peine à suivre les conversations, Rosie, Rosie, vous avez fait de moi un autre homme. » Elle lui répondit qu'il avait fait d'elle une autre femme, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'il l'avait transformée et que tout le monde lui en faisait la remarque, ce qui, du reste, n'était pas vrai, mais fit plaisir à Landrecourt. Puis elle lui demanda une cigarette et il sortit alors sa boîte de sa poche.

— Ma boîte ! s'écria-t-elle aussitôt.

— Elle ne me quitte jamais, répondit-il.

— Je l'espère bien, André, car l'oublier serait m'oublier.

— C'est pourquoi cela n'arrivera jamais, jamais de la vie, Rosie, oublier cette boîte me serait aussi impossible que de ne pas vous aimer.

— Eh ! bien si vous m'aimez vous serez heureux de me faire plaisir et je vais tout de suite vous en donner l'occasion. J'ai quelque chose à vous demander.

Le sourire aux lèvres, le regard tendre et interrogateur, Landrecourt l'écoutait. — « Voici commença-t-elle, André, je voudrais ne pas aller au bord de la mer, je vous en prie, décommandez nos chambres. »

— Enfant gâtée, s'écria-t-il, vous n'allez pas me demander de vous conduire aux Indes?

— Non, non, non, rassurez-vous, ce n'est pas aux Indes que je veux aller, mais à la campagne, dans la vraie campagne pour y vivre trois semaines de repos, de vrai repos. Emmenez-moi chez vous.

Landrecourt refusa. Il lui répondit que c'était impossible, que la maison était fermée jusqu'au 1er octobre, et qu'à ce moment-là, si elle le voulait encore, ils pourraient y faire un interminable séjour, mais à présent il n'y fallait pas penser, sans personne pour les aider, ce serait à la fois inconfortable et lugubre.

Rosie insista : « J'adore faire la cuisine, » dit-elle.

— Et le marché? demanda Landrecourt.

— La cuisine, le marché, le ménage, je ferai des miracles

pour que nous soyons seuls. Elle le prit par le cou et murmura à son oreille : « Seuls tous les deux. »

— Tous les deux, répéta-t-il rêveusement, puis son visage s'attrista : « Non, non, dit-il, le luxe vous manquerait, les distractions, le monde, le décor des soirs. »

— De quel décor parlez-vous et de quelles distractions? Les promenades tous les deux, les longues soirées tous les deux, me manqueront bien davantage encore, je vous assure. André, vous ne me connaissez pas, je n'aime vraiment que la simplicité.

Landrecourt, à la fois séduit et hésitant, ne put résister longtemps au charme des images qui s'élevaient de la voix de Rosie quand sa lèvre appuyait sur ces mots : « Tous les deux. »

— Que risquons-nous? dit-il enfin. Nous pouvons essayer, et puis si vous voyez que cela ne vous plaît pas nous serons libres d'aller ailleurs. Tout en parlant il enroulait et déroulait autour de son index la chaîne d'argent où pendait son trousseau de clefs et la clef de la maison des Saules lui rappela celle que la veille au soir il avait confiée à Julietta. Et puis ce fut Julietta qu'il revit en pensée sur le quai de la gare, lui tendant la boîte qu'il avait oubliée : « C'est à vous, votre boîte la voici, vous l'avez oubliée. » Alors il se souvint de ce qu'il venait de dire : « Oublier cette boîte me serait aussi impossible que de ne pas vous aimer, » et il regretta ce mensonge qui lui interdisait, à présent, de parler à Rosie d'une aventure dont le récit l'aurait amusée ou, mieux encore, rendue jalouse.

Dès que Rosie Facibey exprimait un vœu, et surtout un vœu qu'elle trouvait raisonnable, elle souhaitait le voir se réaliser à l'instant. — « Rien ne nous retient ici, dit-elle, je n'ai fait qu'entr'ouvrir mes valises, pourquoi ne pas partir tout de suite? Est-ce bien loin d'ici chez vous? »

— Par la route il faut trois heures, trois heures et demie, dit-il ; cela n'est rien, mais je voudrais me reposer un peu. Rentrons, venez vous asseoir près de moi un moment. Je ne sais pas si je suis très content de ce changement de projets

— Vous en serez content plus tard, fit-elle. Moi je n'hésite jamais. Avez-vous faim?

Landrecourt lui répondit qu'il mourait toujours de faim et répéta qu'il n'avait pas déjeuné. « Moi non plus, dit-elle seule je n'ai pas d'appétit. Il est maintenant trois heures nous allons nous faire apporter bien vite quelque chose de bon et puis nous dînerons en route. »

Tout se passa selon ses désirs et une heure plus tard ils quittaient l'hôtel. En traversant le hall elle acheta par habi-

rude un journal du soir qu'elle mit dans la poche de son manteau puis ils montèrent en voiture et partirent.

Bien qu'il fût heureux d'emmener Rosie chez lui, Landrecourt était inquiet. Toutes sortes de souvenirs, mais surtout celui de ses parents, lui donnaient des raisons d'aimer cet endroit où s'était écoulée son enfance. Pour Rosie ce ne pouvait être la même chose et il avait peur que cette maison ne lui déplût, non seulement par son confort ancien, qui pour elle serait de l'inconfort, mais aussi par la façon dont elle était meublée, dont elle était restée meublée parce qu'il l'aimait ainsi, marquée d'empreintes sentimentales. S'il craignait que Rosie ne reçût de tout cela une impression défavorable c'est qu'elle faisait encore partie d'un monde où le mot de poésie éveille les bâillements et qu'il n'avait pas encore eu la chance de la conduire dans un monde différent, et qui était celui dans lequel il vivait, où le mot de poésie éveille la ferveur. Elle faisait partie de cette société légère que le vent de la mode groupe et dirige de casinos en capitales et de croisières en continents. Pour elle, comme pour ses amis, la fortune surtout et l'apparence ensuite décidaient des amitiés, et l'on ne pouvait se faire pardonner le manque d'argent qu'en ayant le bon sens de se faire entretenir avec assez d'éclat. Pendant les semaines d'été quelques hommes, plus sérieux, il est vrai, traversent ce groupe pour se délasser, puis retournent à leurs travaux. Pourtant ces gens-là ont des amis d'enfance qu'ils trouvent ennuyeux mais auxquels parfois ils ne peuvent échapper et qui, pour un instant, les ramènent à leur milieu de première jeunesse. C'est ainsi que Rosie Facibey, capturée par une amie de pension rencontrée au théâtre, s'était trouvée dans l'obligation d'accepter à dîner chez cette dame exubérante et bonne, mère de cinq enfants, épouse d'un éminent explorateur polaire et s'intéressant elle-même aux courants sous-marins. Lié avec ce ménage dont les études et les recherches l'intéressaient vivement, André Landrecourt arrivait chez eux pour y passer les vacances de Pâques lorsque Rosie Facibey vint s'asseoir à leur table. Il fut ébloui par sa beauté, séduit par sa grâce et sa gentillesse, enivré par son parfum. Elle fut charmée par lui, peut-être à cause de l'admiration visible qu'il lui témoigna, peut-être par sa façon grave de la lui témoigner, peut-être enfin parce que, tout en différant des hommes qu'elle approuvait, il ne l'ennuyait pas. Comme il avait de la franchise elle lui trouva du mystère. Un peu troublée, un peu amusée de l'être, elle s'invita plusieurs fois à dîner chez ces gens, ce qui fit grand plaisir à son amie d'enfance et encouragea Landrecourt dans l'amour qu'il commençait à ressentir pour elle. Il était évident

qu'elle s'appliquait à lui plaire et l'on voyait qu'il se lais-
sait emporter. Ses amis d'abord le taquinèrent et puis le
mirent en garde : « Elle est charmante, lui dirent-ils, mais ce
n'est pas une femme pour vous. Il est vrai qu'elle gagne à être
connue, pourtant, mon cher André, n'engagez pas votre
cœur. Rosie Facibey est de ces femmes qui ne peuvent se
passer longtemps de l'entourage cosmopolite, brillant et
désœuvré dont elle partage les habitudes. Nous ne l'avons
jamais tant vue depuis dix ans, mais nous savons que sa for-
tune lui vient d'un mari qu'elle adorait et dont quelques mois
à peine, suffirent à la lasser. Elle est de ces êtres qui semblent
n'avoir été créés que pour plaire et qui paraissent avoir reçu
pour mission de ne s'engager qu'afin de se dégager. Certes, ce
n'est pas de sa faute, elle est charmante ainsi, elle a du cœur,
elle est sans doute capable d'aimer souvent pour la dernière
et la première fois, mais elle brûle ses amours et s'en éloigne
sans se retourner sur leurs cendres. »

Landrecourt répondit à ses amis qu'il était parfaitement
conscient de tout cela et que ses sentiments à l'égard de
Mme Facibey ne l'aveuglaient pas au point de l'entraîner à
faire des projets d'avenir, ni à se croire aimé d'elle. Pourtant
il ne pouvait cacher un vague espoir qu'avec la meilleure fo
du monde elle entretenait en lui par ses fréquentes visites e
toute son attitude.

Ce ménage habitait un rez-de-chaussée près du Jardin de
Plantes et lorsque Rosie venait dîner, Landrecourt et le
maître de maison ne manquaient jamais, au moment de son
départ, de sortir avec elle et de la mettre en voiture. Un soi
en les quittant, elle leur dit : « Aujourd'hui je n'ai pas ma voi-
ture, il fait si doux. J'ai décidé de rentrer en me promenant.

— Seule ! s'écria Landrecourt. Mais vous n'y pensez pas
Les quais, la nuit, sont déserts, permettez-moi de vous accom-
pagner. » Elle accepta. Ils partirent à bon pas, puis bientô
ralentirent leur marche. Seule avec Landrecourt Rosie ne
sut de quoi parler. Elle avait besoin d'être délivrée d'un poid
qu'elle croyait être celui des émotions et des pensées accu-
mulées en elle durant ces derniers jours et qui n'était peut-
être que celui de la nouveauté. Il se taisait aussi et de temp
en temps la regardait. Alors elle tournait vers lui son visag
et lui montrait ses yeux pleins d'abandon. Elle lui prit l
bras. « Vous n'êtes pas fatiguée? » demanda-t-il. Elle fit non
de la tête, mais ils s'arrêtèrent pourtant et, guidés par un
vœu semblable, allèrent s'accouder au mur qui surplombe le
quais de la Seine et se penchèrent sur le fleuve. On ne sai
pourquoi les émotions les plus heureuses portent les accent
de la tristesse. Peut-être pleure-t-on toujours la fin de l'in

certitude, je ne sais, mais il y a des larmes dans le rire, de l'angoisse dans le bonheur et Landrecourt et Rosie soupirèrent en s'avouant leur amour comme si, dans les délices de ces premiers aveux, ils regrettaient, à la fois, un secret et un doute. La notion de l'éternité vint se mêler au baiser qu'ils échangèrent alors ; ils eurent le sentiment de l'âme et, dès cet instant, plus rien ne compta pour eux que l'avenir et leur besoin de solitude. Ce même soir Rosie fit cadeau à Landrecourt de sa boîte à cigarettes afin qu'il portât constamment sur lui un emblême de leur amour. Le lendemain il lui attacha au poignet une petite chaîne d'or et le jour suivant lui demanda de l'épouser. Il ne voyait aucun obstacle à ce mariage. Rosie n'en vit aucun non plus, néanmoins elle lui dit qu'il ne pourrait en être question avant l'automne car elle devait d'abord, et tout de suite, partir pour la Turquie et l'Amérique du Nord où des banquiers l'appelaient. Avant son départ il lui fit connaître quelques-uns de ses amis. Ils la trouvèrent très belle, elle les étonna, ils la discutèrent un peu, mais, comme Landrecourt l'aimait, ils l'accueillirent avec naturel et furent prêts à l'aimer. Les amis de Rosie se comportèrent tout autrement à l'égard de Landrecourt et ne lui cachèrent pas, après l'avoir vu chez elle, qu'ils le trouvaient ennuyeux. Sa façon de s'habiller et de saluer, son maintien, sa conversation et sa courtoisie même, tout en lui leur déplaisait. Ils le jugèrent en homme qui jamais ne serait des leurs, en incurable dont la compagnie, un peu pesante, ne leur apportait rien. Landrecourt de son côté, mais sans le dire, n'apprécia pas leur société. Rosie et lui ne s'en retrouvèrent pas moins chaque jour ; elle l'aimait tant qu'elle croyait détester tout le monde ; quant à lui, il était heureux parce qu'il ne pouvait croire à son bonheur.

Après trois mois d'absence et de correspondance, elle était revenue au mois de juillet se jeter dans ses bras et le supplier de l'accompagner en Italie où des amis l'avaient invitée de longue date. — « Hélas ! cela m'est impossible, répondit-il, j'ai trop de travail, trop de responsabilités et je ne puis décevoir ni même faire attendre des gens qui comptent sur moi. »

— Quel dommage, s'était-elle écriée. Pourquoi avez-vous choisi ce métier d'avocat ? Ah ! mon Dieu, que les hommes occupés sont difficiles à vivre ! Si je comprends bien, je ne vous verrai jamais.

— L'homme le plus occupé du monde trouve toujours le temps de retrouver sa femme, avait-il répondu. C'était sa sincérité, sa confiance, son goût de l'idéal qui éblouissaient Rosie.

Une semaine plus tard, après s'être donné rendez-vous le 16 septembre à Bordeaux pour aller passer trois semaines ensemble au bord de la mer, ils se quittèrent tristement. Elle partit pour l'Italie avec quelques remords et Landrecourt en regagnant la province, où il était installé, se demandait pourquoi il était seul. Il remarqua que sa vie s'ouvrait toute grande à la femme qu'il aimait tandis que sa vie à elle restait fermée pour lui. « Quand nous serons mariés tout s'arrangera, pensa-t-il. Elle ne peut brusquement couper les liens qui la retiennent au passé, ni rompre sans motif avec de vieux amis. » Il ne voyait d'autre part aucune raison de négliger sa carrière pour accompagner Rosie dans un monde qu'elle disait détester. Il avait confiance en elle, il s'en savait aimé et, persuadé qu'il saurait la rendre heureuse, à sa manière à lui, il l'imaginait déjà vivant à ses côtés dans la grande paix et la grande liberté d'un amour que le temps renforcerait sans cesse. Il oubliait que les conversions sont des affaires solitaires, des tyrannies intimes, si l'on peut ainsi dire, et que la personne capable de nous inspirer jusqu'à nous faire quitter nos chemins naturels, ne peut être certaine de nous en tenir à jamais écartés sans voir s'accentuer en nous ce qui nous pousse à vouloir y retourner. Toutes les lettres que Rosie lui écrivit d'Italie la montraient lasse, impatiente et fidèle : « Je me réjouis, disait-elle, de ces trois semaines de repos avec vous. Je ne m'arrêterai à Paris que pour commander mes robes d'hiver et le 16 nous nous retrouverons à Bordeaux. Enfin ! Enfin ! » Et maintenant qu'enfin ils étaient réunis, le désir qu'elle manifestait de se retirer avec lui, sous son toit familial, lui montrait combien elle était anxieuse d'entrer tout de suite dans le cadre de leur avenir.

L'auberge où ils dînaient n'était située qu'à une trentaine de kilomètres de la maison des Saules, au bord de l'eau. Bien que la nuit fût tombée lorsqu'ils y arrivèrent, Rosie avait insisté pour dîner dehors, mais sitôt assise elle voulut rentrer. Le froid montant de la rivière lui donnait des frissons. « L'air ici sent déjà l'automne, dit-elle. Il faisait si bon ces semaines dernières. Nous dînions tous les soirs dans des jardins ou sur des terrasses. Les maisons et les jardins ont tant de charme en Italie. Tout y est si facile, c'est une vie de rêve. Jamais il n'a fait aussi beau que cette année et, je puis dire qu'en vérité, mon séjour n'a été assombri que par votre absence et par les fiançailles d'Hector.

— Quoi? dit Landrecourt, votre prince se marie?

— Comment? s'écria-t-elle, comment? Je ne vous en ai pas parlé? Ni parlé, ni écrit? Est-ce possible? Où avais-je donc la tête. Vous ignorez ce malheur? Oui, hélas! Hector

d'Alpen se marie. Oui, il nous abandonne. Il devait passer trois semaines aux environs d'Arcachon puis venir nous rejoindre en Italie, mais une petite jeune fille de dix-huit ans, rencontrée sur la plage, et qu'il n'a certainement remarquée que parce qu'il s'ennuyait, l'a retenu tout l'été, c'est incroyable. Et maintenant il l'épouse. Pas plus tard qu'hier matin je l'aidais à choisir une bague de fiançailles, superbe, je l'avoue, bien trop belle à mon avis.

— Et la fiancée, comment est-elle? demanda Landrecourt.

— Je ne la connais pas, elle arrivait à Paris hier soir, répondit Rosie. Quelle histoire ridicule.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Mais parce qu'il est ridicule de voir Hector épouser à cinquante ans une inconnue de dix-huit ans dont il n'est même pas amoureux. Car il prétend l'aimer, mais je ne le crois pas, non, non !

— Et cette jeune fille l'aime-t-elle au moins?

— Ah ! Je l'espère bien, dit Rosie. Comment ne pas aimer Hector? Ce serait le comble ! Hector est une merveille, tout le monde l'adore.

Jusqu'à la fin du dîner elle ne parla plus que de ce mariage, se désolant de voir le prince d'Alpen épouser une petite bourgeoise inconnue à qui personne n'aurait rien à dire. « Une demoiselle quelque chose, dit-elle, je ne me rappelle même pas son nom. »

— Alors, remarqua Landrecourt, je dois me résigner à ne jamais voir votre prince à vos pieds, en chevalier servant ?

— Il est perdu, répondit-elle, peut-être ne le reverrons nous jamais plus, jamais plus, c'est un drame, je vous le dis.

Landrecourt prit alors un air faussement affecté pour lui faire des condoléances, mais elle ne riait pas. « Parlons d'autre chose, dit-elle, vous ne pouvez comprendre combien tout cela est pénible. » Puis, soudain, comme pour se faire pardonner son mouvement d'impatience, elle lui tendit ses deux mains qu'il baisa. — « André ! cet endroit est charmant, nous y reviendrons, n'est-ce pas? Vous me le promettez? »

— Oui mon amour, répondit-il. Ils se levèrent de table, se prirent l'un l'autre par le bras et remontèrent en voiture.

★

— Qu'il fait noir sous ces arbres, on se croirait dans un tunnel. Où sommes-nous? demanda Rosie à l'entrée de l'allée de cèdres.

— Nous sommes chez moi. Nous arrivons au terme de notre voyage. Dans cette allée, vous verrez cela demain, il fait

nuit en plein jour. Rosie je vous aime. Je suis à la fois très ému et très heureux. Tenez, voici la maison.

— Oh ! regardez, il y a quelqu'un chez vous, remarqua-t-elle aussitôt, et du doigt elle montra une fenêtre éclairée au premier étage.

— Si ce n'était que pour cela je vous bénirai, d'avoir voulu venir s'écria-t-il. Ce matin, quand je me suis levé il faisait encore nuit et pressé de partir et ne pensant qu'à vous j'ai oublié, je le vois, d'éteindre la lumière dans ma salle de bains. Sans vous cette lampe aurait brûlé jusqu'au 1er octobre.

Ils descendirent de voiture. Landrecourt embrassa Rosie sur le seuil de la maison et l'embrassa de nouveau quand ils eurent passé la porte, et encore une fois au milieu du vestibule et une fois de plus en entrant au salon. — « Voilà vous êtes chez vous, lui dit-il, c'est bien loin d'être un château, vous le voyez. »

— Je suis tout à fait dépaysée, c'est drôle comme on se fait des idées d'avance ; je ne m'imaginais pas votre maison comme cela, répondit-elle. Elle serrait son manteau étroitement autour d'elle, son geste était peureux et Landrecourt lui demanda si elle avait peur ou si elle avait froid. — « Je n'ai pas chaud, » fit-elle.

— Tenez, lui dit-il, en lui tendant son briquet, le feu est préparé. Je vais chercher les valises et je reviens tout de suite, » et avant de sortir il lui envoya un baiser et sourit de la voir se mettre à genoux devant la cheminée.

Cependant Julietta, après avoir dîné sous les arbres et passé le début de la soirée à lire dans la bibliothèque, venait d'entrer dans son bain où l'eau coulait encore, quand un instant plus tôt Landrecourt et Rosie étaient descendus de voiture. Le bruit de l'eau tombant dans la baignoire lui avait masqué la rumeur de leur arrivée, mais elle avait fermé les robinets lorsqu'un moment plus tard Landrecourt sortit pour prendre les valises. Elle entendit alors un claquement de portières, bondit hors de son bain, jeta un peignoir sur ses épaules, ouvrit la fenêtre, se pencha et reconnut la voiture. Landrecourt, tenant en main deux valises, leva la tête comme le matin même au moment de son départ, aperçut Julietta, l'entendit crier : « Ciel ! » puis la vit disparaître. Il s'élança vers la maison, lâcha les valises dans le vestibule et montait quatre à quatre, quand, entre les deux étages, il se trouva nez à nez avec elle qui venait à sa rencontre. « Pardon, oh ! pardon ! balbutia-t-elle, vous voyez je suis encore... » Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, il lui plaqua une main sur la bouche, de l'autre la saisit par le bras, lui

fit faire demi-tour, l'entraîna jusqu'au grenier, ouvrit une porte sur l'obscurité complète, l'y poussa et lui dit : — « Restez-là. Ne bougez surtout pas, je reviendrai, n'ayez pas peur, je vous expliquerai tout. » Puis il referma la porte sur elle, descendit en se tenant le front, et rejoignit Rosie. Elle était assise sur le tabouret devant la cheminée, il la voyait de dos et, juste comme il entrait, elle tirait le journal de la poche de son manteau et le déployait lentement. Landrecourt s'approcha d'elle sur la pointe des pieds, lui enlaça les épaules, se pencha en avant et appuya sa joue contre la sienne. Il la serrait étroitement. Elle laissa le journal reposer sur ses genoux, leva un peu la tête et ferma les yeux. « Je sens un cœur battre bien fort, » dit-elle. C'est alors que le regard de Landrecourt rencontra par hasard la photographie de Julietta illustrant la première page du journal étalé sous ses yeux. « Accident ou enlèvement? Fugue ou suicide? Une jeune fille disparaît dans le train. La police enquête. » Au fur et à mesure qu'il lisait ces mots son étreinte se relâcha et sa joue s'écarta de celle de Rosie. Étonnée, elle fit volte-face et tendit vers lui son visage en disant : « Je n'entends plus votre cœur, je ne sens plus vos bras. Qu'y a-t-il, tout à coup? » Il lui donna un baiser distrait et ne sachant que répondre, regarda le feu : « Ce feu n'est guère brillant, » dit-il.

— Oh! ce n'est que cela, s'écria-t-elle, et ramassant le journal qui, dans le mouvement qu'elle venait de faire avait glissé à terre, elle le froissa vivement, le jeta dans la cheminée et du bout du pied le poussa sous les bûches. Cela fut si rapide qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter. Pourtant il fit un geste pour la retenir : « Oh! le journal, s'écria-t-il, non, non, ne brûlez pas le journal, vous ne l'aviez pas lu. » Mais le journal flambait.

— A cette époque-ci, déclara-t-elle, les journaux comme les capitales sont encore vides ; on n'y trouve rien d'intéressant.

Une flamme très vive mais fugitive éclaira leurs deux visages tournés vers le foyer, puis le feu reprit son aspect mourant et un sifflement assez triste accompagna l'envol d'un peu de fumée.

— Ce feu se moque de nous, il me glace, dit alors Rosie, ne restons pas ici, c'est trop triste, faites-moi plutôt visiter la maison.

Le salon de la maison des Saules communiquait d'un côté avec la salle à manger et de l'autre, on le sait, avec la bibliothèque par une porte s'ouvrant à droite de la cheminée. Ils visitèrent d'abord cette pièce que Rosie trouva très sombre : « On dirait que les lampes n'éclairent pas, » remarqua-t-elle, puis revenant au salon qu'ils venaient de quitter, elle reprit :

« C'est comme ici, je vous assure, on n'y voit rien du tout, » et leur visite se poursuivit : « Oui, oui, peut-être, » répétait Landrecourt, à chaque réflexion de Rosie et quand elle n'en faisait aucune il disait : « C'est vieux, je le sais, mais j'ai toujours connu cela ainsi et je n'y ai rien changé. » A quoi elle répondait : « Cela se voit. »

— Puisque vous êtes la maîtresse de maison, il faut bien que je vous montre toutes vos possessions, dit-il, et il ouvrit devant elle les placards de l'office. Jamais encore elle n'en avait vu de si bien garnis.

— Que de provisions ! Que de bonnes choses, s'écria-t-elle. Oh ! du kirsch, j'en prendrais volontiers, cela me réchauffera davantage que votre méchant feu. Il fut heureux de l'entendre exprimer un désir.

— Prenez tout ce que vous voudrez, mon amour. Voici les plateaux et les verres, portez au salon ce qui vous fera plaisir. Je monte vos bagages, je prépare votre lit et je vous rejoins dans cinq minutes.

Il la laissa, prit dans le vestibule ses deux valises et son nécessaire, gravit l'escalier en courant, déposa les bagages dans la première chambre, à droite, à l'angle du palier, puis il entra dans celle que Julietta avait occupée la nuit précédente. Il en sortit un instant plus tard tenant tant bien que mal une brassée de couvertures et un drap qui s'empêtraient dans ses jambes, le faisaient trébucher et retardaient sa marche. Ainsi chargé il arriva au grenier et jeta tout aux pieds de Julietta : « Prenez ceci, chuchota-t-il, je reviens. » Il repartit à grandes enjambées, retourna à cette même chambre et, pour ne pas trébucher comme la dernière fois, en ressortit portant à bout de bras au-dessus de sa tête, un oreiller et le second drap qui retombait devant lui de telle sorte qu'il se trouvait complètement masqué par une draperie blanche. Au rez-de-chaussée Rosie, ayant alors terminé ses préparatifs, jugea bon de monter le rejoindre. Elle atteignait le palier du premier étage lorsqu'elle aperçut une forme blanche, exagérément haute et animée qui s'avançait vers elle du fond du corridor. Elle jeta un cri de terreur et redescendit, criant toujours et appelant : « André, André ! » Landrecourt, comprenant à demi ce qui venait de se passer lâcha draps et oreiller et s'élança derrière elle. Il la trouva debout à l'entrée du salon, titubante, le visage dans les mains et balbutiant : « Ah ! c'est affreux, ah ! mon Dieu, que j'ai peur, ah ! mon Dieu que c'est affreux. » Il la prit dans ses bras, la conduisit à un canapé et s'assit auprès d'elle.

— Ma chérie, mon amour, qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis montée, je voulais vous rejoindre pour vous

aider et là-haut, André, là-haut, j'ai vu, ah ! c'est affreux...

— Ma chérie, mon amour, répéta-t-il, dites-moi ce que vous avez vu.

— J'ai vu une forme blanche dans le corridor, ah ! c'est terrifiant, je vous assure, une forme blanche qui s'avançait vers moi, ah ! c'est terrifiant.

— Dans le corridor? Une forme blanche? Mais ma chérie, mon amour, ce sont les rideaux blancs de la fenêtre que j'ai ouverte pour donner de l'air et que le vent gonflait.

— Vraiment? Vous croyez? fit-elle, anxieuse d'être rassurée. Il lui répondit qu'il en était certain. Le corridor est sombre et comme vous ne connaissez pas la maison vous ne pouviez vous attendre à voir cette fenêtre avec ces rideaux blancs. N'est-il pas curieux que le blanc, la nuit, soit plus effrayant, plus impressionnant que n'importe quelle couleur. Même une voile sur la mer...

— C'est vrai, le blanc fait peur, j'ai cru mourir. Je suis bouleversée. J'ai besoin de me remettre. Un peu de kirsch me fera du bien.

Il l'embrassa, porta près d'elle, sur le canapé, le plateau qu'elle avait déposé devant la cheminée, servit deux verres et s'assit à ses pieds sur un petit tabouret. Les yeux dans les yeux, ils burent lentement, et entre chaque gorgée se sourirent mais ne se parlèrent pas. Le feu qui maintenant grommelait, mécontent semblait-il, d'accompagner le dandinement d'une flamme sans vigueur, accentuait le silence. Landrecourt posa sa boîte à cigarettes sur les genoux de Rosie.

— Qu'ai-je fait de mon briquet? dit-il en fouillant dans ses poches avec une telle insistance qu'il avait l'air de se gratter.

— Je l'ai laissé là-bas, au coin de la cheminée, après avoir allumé le feu, répondit-elle. Il alla le chercher, alluma sa cigarette et celle de Rosie mais au lieu de se rasseoir, se dirigea vers la porte. « Je vais de ce pas fermer la fenêtre qui vous a fait peur, » expliqua-t-il.

— Oh ! non, pourquoi? C'est vraiment inutile, maintenant je n'aurais plus peur. Restez- dit-elle.

— Non, répondit-il, j'insiste, je tiens à aller fermer cette fenêtre insensée, cela vaut mieux. Il sortit, empoigna dans le vestibule ses propres valises qu'il se hâta de porter à sa chambre, puis ramassa dans le corridor le drap et l'oreiller, courut chez Julietta, les lui lança dans les bras et repartit. Un instant plus tard il revenait chez elle en traînant derrière lui un couvre-pieds et un matelas : « Soyez prête à l'aube. A l'aube soyez prête, chuchota-t-il, je viendrai vous chercher. Attendez-moi, ne bougez pas. »

— Mes vêtements et mon pyjama sont restés dans votre salle de bain, répondit Julietta.

— Je vous les apporterai. Soyez prête à l'aube et je vous conduirai à la gare.

— Non, dit-elle.

Landrecourt la regarda en face : « Ne jouez pas la comédie, je sais qui vous êtes. »

— Vraiment? Eh bien! vous en savez plus long que moi.

— Vous partirez.

— Non, répéta Julietta.

Il la menaça de la dénoncer à la police : « Je dirai que vous m'avez enlevée, » répondit-elle. Il lui fit alors remarquer que personne ne la croirait. Elle lui affirma le contraire : « Comment serais-je dans votre maison si vous ne m'y aviez conduite? Je jurerai que vous vouliez me séquestrer ici dans ce grenier sur ce grabat, et puis que vous avez eu peur. »

— Vous êtes abominable, murmura Landrecourt, qui détacha chacune des syllabes de ce mot.

Julietta d'un geste lui montra la porte ouverte sur l'obscurité du grenier : « Pourquoi ce grenier? demanda-t-elle. Pourquoi me cachez-vous? »

Landrecourt, sans répondre commençait à redescendre, mais, comme elle le suivait de marche en marche, il s'arrêta.

— Vous n'êtes pas seul?

— Non, dit-il.

— Qui est avec vous?

— Ma fiancée.

— Aïe, aïe, s'exclama Julietta, aïe, oh! alors, oh! alors là, je vous plains.

Furieux, il haussa les épaules et s'enfuit. Toutefois il put encore l'entendre supplier : « Une bougie, s'il vous plaît, je n'y vois rien pour faire mon lit, et de l'eau s'il vous plaît, je meurs, je meurs de soif. » Désespéré, une main sur la nuque et l'autre sur le front il fit effort pour paraître calme avant de retrouver Rosie. Elle lui reprocha de l'avoir laissée seule trop longtemps : « J'ai cru que vous aviez disparu pour toujours » lui dit-elle Il lui répondit qu'il avait non seulement fermé la fenêtre mais qu'il s'était aussi occupé des bagages. « Vous voyez ce que c'est, dit-il, que de n'avoir personne pour nous aider? » L'angoisse l'empêchait de parler avec aise et il ne reconnaissait pas le son de sa voix. Il aurait voulu prendre Rosie par le bras, la pousser hors de la maison, remonter en voiture, partir vers un joli petit hôtel clair au bord de la mer et, là, mettre son bonheur sous un abri tranquille, loin des dangers dont le menaçait cette infernale, cette ingrate jeune fille. Qui était-elle? Il n'avait

pu lire son nom. Pourquoi refusait-elle de s'en aller? Avait-elle décidé de disparaître ou bien cet inavouable oubli de boîte à cigarettes lui en avait-il donné l'idée et fourni l'occasion? Il ne se pardonnait pas d'avoir menti à Rosie. Il sentait que son mensonge grossissait, grossissait de minute en minute, s'alourdissait de conséquences et que, de minute en minute, la simple vérité devenait de plus en plus compliquée, de plus en plus invraisemblable. Un instant plus tôt, lorsque Julietta venait avec tant de franchise à sa rencontre, il aurait dû la prendre par la main et la conduire à Rosie. « Rosie, je vous ai menti par distraction, aurait-il avoué ; je ne me rappelais plus avoir oublié, hier soir, dans le train, votre boîte, votre boîte que je n'oublie jamais. Cette jeune fille me l'a rapportée. » Ils auraient pu s'étonner ensemble qu'elle ne soit pas partie comme elle devait le faire. Julietta se serait excusée : « J'abuse de votre hospitalité, je suis indiscrète. Pardonnez-moi, » et peut-être aurait-elle dévoilé les raisons qui la retenaient là. « Pourquoi ce grenier? Pourquoi me cachez-vous? » lui avait-elle demandé tout à l'heure. En vérité, c'est lui qui la cachait et, en la cachant pour cacher un mensonge il avait fait un geste fatal, il s'était conduit comme un insensé.

Maintenant s'il parlait, Rosie, déjà, refuserait de le croire. « Si votre histoire de boîte oubliée était vraie, vous n'auriez pas attendu une heure pour me la raconter, dirait-elle, mais vous l'avez inventée après coup pour légitimer la présence sous votre toit d'une personne qui, je le comprends, aurait dû partir ce matin, puisque vous partiez aussi et n'a pu se permettre de rester chez vous, à votre insu, qu'en se sachant pardonnée d'avance. Innocent? Si vous êtes innocent, pourquoi votre impulsion première a-t-elle été de cacher cette jeune fille? Pour me cacher un mensonge, dites-vous? Non. Vous ne vous attendiez pas à la trouver là ; elle est jalouse de moi, elle vous menace et vous avez eu peur. Voilà tout. » Alors, dédaignant d'accepter son récit véridique, Rosie se rendrait à l'évidence de quelque mensonge vraisemblable que lui ferait Julietta. Et si la police la retrouvait chez lui, au grenier, couchant sur un grabat? Landrecourt imaginait les conséquences désastreuses que ce scandale ne manquerait pas d'avoir sur sa carrière.

— Vous êtes bien silencieux, mon amour, dit Rosie.

— Je réfléchissais, répondit-il, et je suis, je l'avoue, inquiet et fatigué.

— Il est bien naturel que vous soyez fatigué, mais de quoi vous inquiétez-vous? Tout en parlant elle lui servit et lui tendit un second verre qu'il vida d'une gorgée.

— Je m'inquiète tout simplement de notre séjour. Le bonheur de vous revoir et l'envie de vous faire plaisir m'ont fait perdre la tête. J'ai eu un moment de folie. Nous ne pouvons passer trois semaines à faire le ménage, non, non, je m'y refuse. Savez-vous ce que je voudrais?

— Non.

— Je voudrais remonter en voiture et repartir tout de suite. Ici vous allez vous ennuyer, vous n'oserez pas me le dire, je passerai mon temps à épier la moindre ombre sur votre visage et je n'aurai jamais l'esprit tranquille.

— Cela prouve que vous me connaissez bien mal. Si je m'ennuie je vous le dirai. Je ne vois pas que nous ayons fait une folie en venant dans cette maison dont vous m'avez tant parlé, mais je trouve que nous en ferions une si nous repartions ce soir même, une heure après notre arrivée. Et puis où irions-nous? André, je vous en prie, ne soyez pas inquiet. Et elle mit un accent de gaieté dans sa voix pour ajouter : « Je me sens à merveille. Je me réjouis de faire ma chambre et de m'occuper moi-même de mes affaires, cela me rappellera mes années de couvent. » Ils parlèrent un instant des amis chez qui ils s'étaient rencontrés pour la première fois à Pâques : « S'ils nous voyaient maintenant, dit Landrecourt, ils n'en croiraient pas leurs yeux. » Rosie se pencha vers lui pour l'embrasser. « Vous voulez me rassurer, dit-il, mais vous ne me rassurez pas ; je suis entêté dans mon inquiétude. J'ai peur que vous ne manquiez de quelque chose, d'un petit rien, qui tout à coup prendrait une grande importance, d'une bougie, par exemple.

— D'une bougie? Quelle idée, fit-elle.

— Oui, reprit-il, il faut que nous trouvions une bougie. Il y en a d'ordinaire dans toutes les pièces, mais Génie, mon vieux valet de chambre les retire chaque année des bougeoirs avant de partir en vacances. Il prétend que les bougies se fanent dans les maisons inhabitées. C'est vrai du reste.

— Les bougies se fanent ! Je n'ai jamais remarqué cela, s'écria-t-elle.

— Fanée ou pas fanée, il va falloir en trouver une. Oui, oui, précisa-t-il, le temps est orageux, et l'orage souvent cause des interruptions de courant. Je ne voudrais pas que cette nuit, peut-être, vous soyez, tout à coup, privée de lumière électrique.

De placard en placard, à la salle à manger, et dans les pièces de service, ils cherchèrent longtemps, ensemble d'abord, puis chacun de leur côté. « C'est inutile, c'est complètement inutile, répétait Rosie, tandis que Landrecourt grognait :

« Où diable Génie les a-t-il rangées? » — « J'en tiens une, j'en tiens une, nous sommes sauvés, s'écria-t-il soudain, passez-moi un bougeoir, là, devant vous, et montons. »

— Vous allez me montrer votre chambre, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Il trembla à la pensée qu'elle pourrait voir, dans son cabinet de toilette, les vêtements de Julietta et la baignoire pleine d'eau tiède encore. « Bien sûr, mais allons d'abord chez vous. »

A peine arrivée dans sa chambre, elle ouvrit les rideaux et la fenêtre et se pencha au dehors comme on fait pour contempler la nuit, se rafraîchir ou se délasser un moment. Landrecourt qui, le bougeoir en main était resté derrière elle, recula dans l'embrasure de la porte et, profitant de ce moment où elle paraissait réfléchir, il se dépêcha d'aller ramasser les vêtements de Julietta et de les lui monter ainsi que la bougie. « Et les allumettes? » fit-elle.

— Tenez, voici, prenez mon briquet.

— Merci, et puis, s'il vous plaît, apportez-moi de l'eau, il y a vraiment trop de poivre dans vos saucissons, je meurs de soif, j'ai la bouche en feu.

— Patientez jusqu'à demain, je vous le demande en grâce. Bonsoir, bonsoir, je reviendrai de bonne heure, et comme elle protestait et qu'il ne voulait pas l'entendre, il la quitta et redescendit en cachant ses oreilles dans ses paumes.

Pendant qu'il était chez Julietta, Rosie, penchée à la fenêtre, avait dit : « Je crois aussi qu'un orage se prépare. Il fait plus chaud dehors que dans cette maison. Quel silence! C'est vraiment la campagne. Vous aimez le vent? Les heures qui n'en finissent pas? La solitude? » N'entendant pas de réponse, elle s'était retournée et regardait, stupéfaite, la chambre désertée par Landrecourt, lorsque souriant il revint.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis étonnée. Où étiez-vous? Je vous croyais là.

— J'ai été, j'ai été... chercher des draps pour votre lit, répondit-il.

— Des draps? Mais où sont-ils?

— Voilà qui est très curieux, dit-il, regardant alternativement ses mains vides, j'ai dû les oublier, ou bien les perdre en route.

Naturellement décontenancée par ces paroles, elle lui dit alors qu'il avait un drôle d'air, à quoi, souriant toujours, il répondit que l'alcool le rendait distrait puis, tournant les talons, il sortit tandis que Rosie posait les valises sur le sofa et les ouvrait.

— Que faites-vous? Que faites-vous? s'écria-t-il un instant plus tard, il rentra dans chambre et jetant sur le lit

les draps qu'il apportait, il rabaissa le couvercle des valises, sur les mains de Rosie. « Pourquoi défaites-vous vos bagages? » dit-il.

— Parce que cela me plaît, répliqua-t-elle et puis vous m'avez fait mal. Elle souleva les couvercles et, colère, prit deux brassées de vêtements qu'elle éparpilla aux quatre coins de la chambre. Landrecourt s'excusa, il lui dit regretter son geste maladroit, mais ne pas comprendre pourquoi elle s'entêtait à déballer ses affaires puisqu'il faudrait, dès le lendemain, les remballer pour partir.

— Pourquoi dès demain? Laissez-moi au moins le temps de souffler un peu. Votre façon d'agir est insensée ; je ne vous reconnais pas. Après tout je ne vous ai pas forcé à me conduire ici? Vous n'avez pas été très difficile à convaincre, avouez-le.

— Je l'avoue, et je répète que j'étais inconscient. Je ne vois plus que des inconvénients à ce séjour. Je veux avant tout votre bien-être, j'ai moi-même besoin de repos, besoin de profiter en paix de votre présence. Ici nous ne nous rencontrerons que le balai ou la casserole en main.

Cette image plut à Rosie ; elle se mit à rire : « Essayons, je suis décidée à m'amuser beaucoup, dit-elle, et puis si nous ne pouvons nous passer d'une aide, eh bien ! je ferai venir ma femme de chambre. »

Courbés comme des glaneurs, ils étaient alors en train de ramasser les vêtements et de les ranger tantôt dans la commode et tantôt dans l'armoire, lorsqu'à ces mots Landrecourt s'arrêta net et se tourna vers elle : « Quoi? dit-il, faire venir votre femme de chambre? Ne faites surtout pas cela vous m'obligeriez à quitter la maison. » Elle appuya sur lui un regard inquiet, hésita, sourit et lui parlant comme à un homme qu'il est prudent de ne pas contrarier, lui conseilla d'aller dormir et lui souhaita bonne nuit. Il parut ne pas l'entendre, reprit sa pose de glaneur, l'aida à terminer ses rangements et à faire son lit. « Voilà, dit-elle, merci mon chéri, tout est prêt maintenant, nous sommes fatigués l'un et l'autre, une bonne nuit nous fera du bien, » et pour l'encourager à sortir elle ouvrit la porte sur le corridor et alluma sa lampe de chevet.

— Il ne me manque rien, rien, rien, fit-elle, si ce n'est la bougie.

— Ah, oui ! c'est vrai ! la bougie, la bougie, qu'en ai-je fait?

— Vous l'avez apportée, j'en suis sûre, vous la teniez à la main en entrant ici, tout à l'heure.

— Oui, je la tenais, vous avez raison, mais qu'en ai-je

fait? C'est curieux, je l'ai perdue. Elle a fondu. Les flammes de notre amour, peut-être?

— Oui, c'est curieux, très curieux, en effet, mais que cela ne vous empêche pas de dormir. Allez, allez vite, mon chéri, dit-elle encore sur un ton très doux.

— Vous me chassez?

— Oui, je vous chasse, mais je vous aime et vous aimerai demain bien davantage encore.

Elle le sentit inquiet, devina qu'un soupçon désagréable venait d'effleurer sa pensée et, pour le tranquilliser, ajouta : « Je vous aime, André, vous le savez, alors ne soyez pas triste et ne doutez pas de moi. » En dépit de cela ils échangèrent un baiser plein de mélancolie et leur sourire était empreint de cette expression conventionnelle qui prouve que les pensées sont occupées ailleurs. Rosie regarda Landrecourt s'éloigner dans le corridor et, quand après avoir éteint la lumière il fut entré chez lui, elle referma sa porte, s'assit à sa coiffeuse, tira de son nécessaire toutes sortes de boîtes, de pots et de flacons fit sa toilette et se coucha.

Landrecourt, lui se garda de défaire ses valises. Les mains dans ses poches, la tête inclinée, il erra longuement dans sa chambre. Était-il possible qu'il n'eût quitté la maison des Saules que le matin même? Arrivé au terme de cette journée, si l'aube lui en paraissait plus lointaine qu'un lointain souvenir d'enfance, était-ce parce que rien ne s'était passé selon ses prévisions, ou était-ce Julietta qui détraquait le temps? Il ressentait le danger de sa présence sur chaque instant de sa vie. Non seulement elle avait tout changé, mais encore elle menaçait de tout détruire. Il la voyait partout : dans le salon trempant un biscuit dans son verre. « Ah ! j'étais encore heureux dans ce temps-là ! » pensa-t-il. Il la voyait dans l'escalier, dans le corridor et dans la salle de bain où ses pieds avaient marqué le carrelage d'empreintes mates. Il en avait peur bien plus que d'un fantôme ; elle était au grenier et, de là-haut, hantait toute la maison ; il l'entendait lui dire : « Quelle malchance, surtout pour vous. Veuve on est moins seule. Vous en savez plus long que moi. Je dirai que vous m'avez enlevée. J'ai la bouche en feu. Votre fiancée? Oh ! là, alors, là, je vous plains. » « Il faut partir demain, il faut absolument partir, » se dit-il. Au moment de se coucher il contempla son lit dont le désordre montrait l'impétuosité avec laquelle il en était sorti le matin même et, après s'y être jeté, rabattit les couvertures sur sa tête et ne bougea plus.

Cependant Julietta ne dormait pas. Étendue sur son matelas au centre d'un vaste et misérable décor, elle écoutait la

pluie battre les lucarnes et regardait tantôt les ombres profondes autour d'elle, tantôt la flamme de la bougie qu'un souffle mystérieux courbait de temps en temps. Elle veillait ainsi depuis des heures quand elle se leva et, lumière en main, se mit à explorer le grenier dont l'entrée était vide et le fond encombré d'un amas chaotique. Cette pièce, fort longue et aussi large que la maison, était percée de quatre lucarnes, se faisant vis-à-vis, et placées assez haut dans la pente du toit. Deux d'entre elles donnaient sur la campagne et les deux autres sur la cour.

LOUISE DE VILMORIN.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

PRÉCIS DE DÉCOMPOSITION (1), par E.-M. CIORAN

I. — UN BREVET DE NATURALISATION.

« *De quoi s'avise ce Bohémien*, disait Voltaire de Grimm, *d'avoir plus d'esprit que nous!* » C'est ce que Sainte-Beuve appelait le brevet de naturalisation de l'ami de Mme d'Épinay. Le jeune écrivain roumain qui rédigea directement en français le *Précis de décomposition*, mérite de se voir décerner aujourd'hui un acte semblable. M. E.-M. Cioran apprit notre langue dans les meilleurs auteurs. Il sut même s'assimiler à ce point leur technique qu'il paraît s'exprimer directement dans le style qui n'était pas seulement autrefois la marque des grands écrivains mais aussi le parler spontané de n'importe quel honnête homme et des femmes de chambre de la Cour. Rien dans cette manière d'apparenté au pastiche, comme chez tel ou tel auteur français qui s'est choisi les mêmes maîtres. M. Cioran est venu en France, comme autrefois Grimm, précisément, et nourri pour une part des mêmes livres que lui. Si bien que cet étranger nous renvoie après deux cents ans le reflet oublié sinon suranné d'un de nos plus fulgurants foyers et l'une des meilleures images de nous-mêmes. Grâce à lui, la lumière de l'astre que fut la France en un instant privilégié de son destin nous parvient après que cet astre a cessé de la diffuser et alors qu'une autre l'a depuis longtemps remplacée. C'est encore à Grimm que nous pensons, faisant dire à un Génie de son invention au sujet de la France :

Et quand je pouvais laisser les arts et les lettres dans leur patrie, car je les y avais fait naître, je ne l'ai pourtant pas fait.
Et je leur ai dit : Sortez de l'Italie, et passez chez mon peuple que je me suis élu dans la plénitude de ma bonté, et dans le pays que je compte habiter dorénavant, et à qui j'ai dit dans ma clémence : Tu seras la patrie de tous les talents...

(1) Éd. Gallimard.

Et je les ai tous rassemblés dans un siècle, et on l'appelle le Siècle de Louis XIV jusqu'à ce jour, en réminiscence de tous les grands hommes que je t'ai donnés, à commencer de Molière et de Corneille qu'on nomme Grands, jusqu'à La Fare et Chaulieu qu'on nomme Négligés.

Et encore que ce Siècle fût passé, je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et j'ai perpétué parmi toi la race des grands hommes et des talents extraordinaires.

Rien de tel, chez M. Cioran, à ce « à commencer *de* Molière et *de* Corneille », où Sainte-Beuve reconnaissait justement la trace d'une plume étrangère. *Après chaque nuit nous sommes plus vides : nos mystères comme nos chagrins se sont écoulés dans nos songes. Ainsi le labeur du sommeil n'amoindrit pas seulement la force de notre pensée, mais encore celle de nos secrets...* C'est là le ton et la langue d'un maître. Toutes proportions gardées, nous sommes plus près de Pascal que de Vigny. Pourtant, en dépit du classicisme presque partout maintenu de la forme, c'est du côté de Vigny que penche en dernier ressort la balance.

II. — Les traîtres métaphysiques.

M. Cioran nous fait savoir qu'il compose avec la vie dans la seule mesure où il s'y sent lié par le désespoir ; que, n'ayant pas la curiosité et la force d'être cadavre tout de bon et immédiatement, il essaye de s'en tenir à une sorte de sagesse où entrent le ricanement, la résignation, et la rage ; enfin qu'il se reconnaît comme patrons Diogène, Salomon et Macbeth. Un tel désespoir est de tous les temps, et de tous les temps cette volonté de l'assumer pour que la grandeur humaine rachète l'humaine dérision. Du *Vanité des vanités, tout est vanité* de l'Ecclésiaste, à la phrase fameuse de Sartre : *L'homme est une passion inutile*, que de cris analogues, avant et après celui de Shakespeare : *La vie est une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien.* Sans oublier la postérité de Kierkegaard et de Kafka et cette *conscience malheureuse* qui est le leit-motiv de la pensée contemporaine. Voir Benjamin Fondane, Nicolas Berdiaeff, Jean Wahl, Georges Bataille, Albert Camus. Voir Jean Rostand et ses admirables *Pensées d'un biologiste*, trop souvent négligées par la critique. *Comment ne pas sentir la parenté profonde de ces esprits! Comment ne pas voir qu'ils se groupent autour d'un lieu privilégié et amer où l'espérance n'a plus de place*, s'écriait Albert Camus dans ce *Mythe de Sisyphe* auquel le *Précis de décomposition* ressemble par plus d'un côté. M. Cioran est de la même famille.

Bien plus que par le fond son essai nous paraît donc valoir par le ton. Écoutez-le parler et de lui et des siens :

Rien ne garantit l'Existence : il n'y a pas de procédure contre les traîtres métaphysiques, contre les Bouddhas qui refusent le salut, ceux-ci n'étant jugés traîtres qu'à leur propre vie. Pourtant, de tous les malfaiteurs, ce sont eux les plus nuisibles; ils n'attaquent pas les

fruits, ils attaquent la sève, la sève même de l'univers. Leur punition, eux seuls la connaissent...

Et mesurez la valeur du silence qui suit. Les points de suspension le ponctuent comme les trois coups qui annoncent le début ou la reprise d'un drame. Mais le rideau ne se lèvera pas. Il ne se lève jamais sur la solitude incommunicable de l'homme, les écrits les plus authentiques n'étant faits eux-mêmes que pour occuper des entr'actes qui finiront seulement avec la vie. De tels livres sont quelque chose comme les programmes d'une pièce invisible qu'une certaine espèce d'hommes connaissent pourtant car le même spectacle permanent et absurde se déroule en eux à huis clos. Nous allons nous convaincre davantage encore du fait qu'Albert Camus avait raison de parler d'une *famille*.

III. — L'expérience du réveil mortel.

Théophile Gautier a raconté qu'après une nuit passée dans un *patio*, à l'Alhambra de Grenade, il s'éveilla au matin avec cette idée : *Un jour je serai couché ainsi et je ne me réveillerai plus jamais.* De son propre aveu, sa jeunesse prit fin en cet instant. Il avait alors vingt-neuf ans. C'est ce que Du Bos appelle *l'expérience du réveil mortel.* Il la vécut seulement quant à lui « à la veille de ses trente-deux ans ». Mais il y a aussi les êtres pour qui cette conscience aiguë de la mort *paraît presque une innéité* et au nombre desquels Du Bos place avec juste raison Benjamin Constant ; et il y a surtout (ce sont en général les mêmes) ceux chez qui elle est continue. C'est à cette race particulièrement lucide, et désespérée de naissance, qu'appartient M. Cioran. Aussi bien, pose-t-il le problème dès les premières pages du *Précis de décomposition* en des phrases qui toucheront directement les lecteurs pour qui elles correspondent à une expérience vécue. Sainte-Beuve recommandait au critique de prendre dans l'écritoire de chaque auteur l'encre dont il a besoin pour en parler. Nous n'aurons pas de mal, avec celui-là, pour suivre le conseil. Il y a plusieurs manières, dit M. Cioran, de classer les hommes, et — entre autres façons — suivant leurs penchants, leurs rêves ou leurs glandes :

Mais, il y a quelque chose qui vient de nous-mêmes, qui est *nous-mêmes, une réalité invisible, mais intérieurement vérifiable, une présence insolite et de toujours, que l'on peut concevoir à tout instant et qu'on n'ose jamais admettre, et qui n'a d'actualité qu'avant sa consommation : c'est la mort, le vrai critère... Et c'est elle, dimension la plus intime de tous les vivants, qui sépare l'humanité en deux ordres si irréductibles, si éloignés l'un de l'autre, qu'il y a plus de distance entre eux qu'entre un vautour et une taupe, qu'entre une étoile et un crachat. L'abîme de deux mondes incommunicables s'ouvre entre l'homme qui a le sentiment de la mort et celui qui ne l'a point; cependant tous les deux meurent; mais l'un ignore sa mort, l'autre la sait; l'un ne meurt qu'un instant, l'autre ne cesse de mourir... Leur condition commune les situe précisément aux antipodes l'un de*

l'autre; aux deux extrémités et à l'intérieur d'une même définition; inconciliables, ils subissent le même destin... L'un vit comme s'il était éternel; l'autre pense continuellement son éternité et la nie dans chaque pensée.

L'essentiel de l'essai, de la pensée, de la vie de notre auteur est là. Tout le reste est arabesques funèbres dont il orne ce haut catafalque noir, toujours dressé entre la vie et lui. Il faut passer sur les phrases, sur les pages, où M. Cioran, haussant un peu trop le ton, à notre gré et semblant se plaire à systématiser son désespoir, devient ce qu'il nomme lui-même (mais sans s'apercevoir à quel point il se livre) *un complaisant de la mort.* D'abord parce que nous trouvons peut-être ces prises de position exagérées et littéraires pour cette seule raison qu'elles cessent de coïncider avec notre propre expérience (ainsi lorsqu'il parle de la haine sur un ton de complicité et de connivence difficilement admissible). Ensuite parce que, à supposer même que l'auteur raffine à l'excès sa désespérance, la valeur du témoignage qu'il nous apporte n'en saurait être diminuée, le bloc de son désenchantement dressant de page en page sa haute masse intangible, à laquelle rien d'essentiel ne peut être ajouté ni ôté. Ce ne sont donc que vains nuages de poussière ou chutes légères de neiges sur les cimes que ces éparpillements, un peu partout, de mots inessentiels. M. Cioran nous a communiqué son secret dès l'abord si bien qu'il ne peut plus rien nous apprendre d'important à son sujet. Lisant à livre ouvert en nous, en lisant cet ouvrage, l'ouvrage s'évanouit, et il ne reste bientôt plus, dans le silence des mots inutiles, que M. Cioran et nous. C'est ainsi qu'entre un auteur et un lecteur dignes l'un de l'autre, joue le principe des vases communicants. Gardons-nous d'en conclure que le *Précis de décomposition* aurait pu être ramené par son auteur à un mince article. L'esprit a besoin des pièges de la matière pour se laisser prendre. Le solide d'un volume est nécessaire pour enfermer ce qui coule et fuit. Et c'est précisément ce qu'en librairie on appelle un volume.

Nul recours. Dieu? *Je sacrifierais l'empire du monde pour un seul moment où mes mains jointes imploreraient le grand Responsable de nos énigmes et de nos banalités.* Mais *vous insistez en pure perte. J'ai regardé aussi vers le ciel et je n'y ai rien vu. Renoncez à me convaincre...* L'amour? Mais *qui aurait une illusion assez ferme pour trouver dans* l'autre *ce qu'il a vainement cherché en soi?* L'ambition? Le sacrifice? Mais ce sont les deux faces de la même anomalie : *Les grands persécuteurs recrutent parmi les martyrs auxquels on n'a pas coupé la tête.* L'action? Mais l'Histoire est la pire des impostures : *les opportunistes ont sauvé les peuples; les héros les ont ruinés.* Le suicide? Mais c'est faire encore trop d'honneur à la vie... Il reste la contemplation et l'attente de la mort. Et pour nous, qui avons retrouvé dans les lamentations, parfois un peu trop orchestrées de M. Cioran, la plupart de nos propres obsessions, pour nous, qui l'eût cru, une sorte de sauvage et de vierge espérance.

IV. — Le taureau de Phalaris.

Table rase a été faite de la moindre promesse d'espoir ; constat a été dressé, une fois de plus mais de façon particulièrement convaincante, de notre irrémédiable et absurde destin. De voir nos obscures hantises arrachées par un esprit clair à l'informulé et mises noir sur blanc dans un livre nous rassure. C'est comme une opération, qu'il faudra hélas ! recommencer par la suite (car cet inarrachable cancer renaît sans cesse de sa cicatrice indéfiniment féconde) mais qui, pour un peu de temps nous soulage. La cause est entendue ; nous sommes promis à la mort ; rien ne sert à rien ; rien ne m'est plus et plus ne m'est rien : soit ! Mais de ce beau saccage, nous sortons vivant. Il nous laisse la vie. Cela au moins ne nous a pas été ôté que nous avions cru emporté avec le reste : le cri des martinets au ras des toits, l'été ; l'odeur de la mer au premier matin des vacances ; et cet autre parfum poivré de l'amour... Ce peu est beaucoup pour qui se pensait entièrement démuni ; ce peu est une raison de vivre. Et nous ne parlons pas, afin de ne point hausser le ton, de ces dimensions qui semblent inconnues à M. Cioran : celles de la charité et de la fraternité. Ni de certaines actions, politiques si l'on veut, qui sont de nos jours affaires de vie et peut-être d'honneur : il est au moins une absurdité, une honte que nous pouvons refuser *efficacement* et c'est l'univers concentrationnaire.

Nous voulons bien que cette philosophie du bonheur quotidien, pour soi, mais aussi pour le plus grand nombre, vous apparaisse dérisoire, du moment qu'elle nous sauve et qu'elle sauve nos frères. Nous voulons bien que vous l'appeliez pour une grande part hédoniste. Mais n'oubliez pas, alors, la grandeur de la morale d'Épicure : même s'il est torturé, même s'il est dans le taureau de Phalaris, le sage épicurien s'écrie, au témoignage de Cicéron : *O quam suave est*. Or, le taureau de Phalaris, pour ceux qui se reconnaissent de la race de M. Cioran, c'est la vie elle-même. Et nous n'avons pas oublié ces mots de Hegel (qui rendent un son tellement *existentiel* dans le texte où Benjamin Fondane les cite) :

Mais la vie de l'Esprit n'est pas la vie qui recule d'horreur devant la mort et se garde pure de la destruction, mais celle qui la supporte et se maintient dans la mort même. L'Esprit ne conquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans le déchirement absolu.

C'est ainsi que le manuel de désespoir qu'est le livre de M. Cioran donne, de façon paradoxale, une leçon d'espoir. De la décomposition naît une fois encore la vie. Jaspers disait justement de la philosophie qu'elle était *la recherche de la paix*. Cette paix, gageons que M. E.-M. Cioran ne l'a pas trouvée. Mais remercions-le de nous l'avoir malgré lui éphémèrement donnée. Il nous a en effet arraché ce *consentement au monde* si longtemps refusé dont parlait Camus ; il nous a enfin permis de suivre la belle leçon de Jacques Rivière, à savoir de *nous solidariser avec nos échecs*, et surtout avec cet échec fondamental qu'est la mort. Comme naguère à Benjamin Fondane

pour sa simple phrase : *L'angoisse nous révèle le néant, sans doute, mais aussi le néant de ce néant,* nous avons dû quant à nous, au *Précis de décomposition* quelques semaines d'optimisme relatif ; nous lui avons dû d'oublier pendant quelques semaines, non que nous étions mortels mais que la certitude de la mort rendait vaine la moindre minute de vie. Grâce à M. Cioran, le vœu magnifique et absurde d'Albert Camus (à qui nous devions déjà de savoir que l'absence totale d'espoir n'a rien à voir avec le désespoir) est réalisé : il n'est plus besoin d'imaginer Sisyphe heureux, Sisyphe est heureux, il chante en roulant son inutile rocher... Mais voici que M. Cioran lui-même s'oublie jusqu'à écrire : *Lorsque nous avons bourré l'univers de tristesse, il ne nous reste, pour allumer l'esprit, que la joie, l'impossible, la rare, la fulgurante joie; et c'est lorsque nous n'espérons plus que nous subissons la fascination de l'espoir : la Vie, — cadeau offert aux vivants par les obsédés de la mort...*

CLAUDE MAURIAC.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE (1), par E. VUILLERMOZ

Je crois qu'il n'est pas de travail plus difficile à mener à bonne fin que de réussir, en l'espace de 500 pages, à exposer tout l'essentiel et rien que l'essentiel d'une branche quelconque de l'activité scientifique, historique, philosophique ou artistique, de ses origines à nos jours : de le faire d'une façon complète et impartiale, avec un sens exact des valeurs esthétiques et spirituelles de leur proportion et de leur équilibre ; d'échapper à la trop facile chronologie énumérative que provoque souvent l'abondance de la matière, mais au contraire de lui conférer, par l'intelligence des « prises de vues » une véritable fonction pédagogique, cela d'ailleurs sans tomber dans le style scolaire ni le charabia technique mais en lui conservant une stricte qualité littéraire de par l'agrément de sa rédaction ; de lui donner une vie réelle et une vertu hautement vulgarisatrice de par le choix des comparaisons et des métaphores destinées à éviter l'abstraction ou l'érudition sèches et froides.

C'est tout cela que vient de réussir M. Émile Vuillermoz dans les 500 pages de son *Histoire de la musique* Si l'on y réfléchit bien, c'est la première fois qu'un travail de langue française est publié dans ce genre qui tient le milieu entre la vaste encyclopédie style Lavignac ou Larousse, et l'excellent mais trop digeste *digest* du type « Que sais-je? » Ce qui constitue donc, en une certaine mesure, une date dans notre musicologie.

D'ordinaire, de tels ouvrages — et il n'en est guère qui aient sérieusement visé ce but ambitieux ; encore moins qui l'aient atteint — ont pour principal défaut celui correspondant à la qua

(1) Éd. Fayard.

[...]té essentielle de leur auteur : l'érudition mal digérée ; cela en [r]aison principalement du travail de bénédictin auquel il faut se [li]vrer en pareille occasion, pour rassembler une documentation [c]omplète ou effectuer toutes les vérifications nécessaires ; au [t]erme de quoi, le musicographe arrive presque toujours dans un [é]tat d'épuisement total qui lui permet à peine de conserver à [s]on ouvrage un minimum d'esprit d'analyse, et le prive généralement de tout esprit de synthèse. Ce qui fait que ce genre de travaux [s]ent son fichier et son dictionnaire des synonymes à cent pas.

M. Émile Vuillermoz a su éviter cet inconvénient. L'anémie [p]ernicieuse du collectionneur de fiches, l'asthénie du rat de biblio[t]hèque l'ont épargné. Cela ne surprendra nullement ceux qui [c]onnaissent celui qui fut le critique du *Temps*, de *Candide*, d'*Excelsior* ou de *Comœdia*, critique dont il est peut-être loisible de dis[c]uter certains jugements dans le détail et sur le plan exclusif [d]e l'opinion musicale et esthétique, mais dont il paraît difficile [d]e ne pas admirer la vigoureuse organisation intellectuelle dans ce [d]omaine. C'est précisément cette remarquable organisation qui lui [a] permis de réaliser un travail qui vaut en tout premier lieu par la [c]larté et l'exactitude de son analyse, et la solidité de sa synthèse.

C'est sur le plan de cette dernière que l'ouvrage est le plus inté[r]essant et qu'il possède le plus d'unité et de vie. M. Vuillermoz [r]attache l'évolution générale de l'art musical à deux facteurs [e]ssentiels : d'une part, le perfectionnement croissant du matériel [i]nstrumental, l'artisan étant toujours le bienfaiteur de l'artiste [(]le plus immatériel de tous les arts se montrant dans la réalité [l]e plus durement asservi à la tyrannie de la matière) ; d'autre part, [l]e perfectionnement du langage et des formes, fruit d'une suite [d]e prospections, de sondages, de découvertes, d'affranchissements, [d]e libérations, d'annexions, bref de perpétuelles conquêtes, c'est-[à]-dire de progrès. Ces deux facteurs sur lesquels M. Vuillermoz s'appuie pour nous exposer l'évolution de la musique, de la préhis[t]oire à nos jours, indiquent bien dans quel esprit d'incessante [m]obilité il a entendu faire revivre cette histoire et lui assigner [u]n fondement essentiellement humain.

De plus, à l'intérieur même de chacun de ces trente-cinq chapitres [q]ui vont de la naissance de la musique, c'est-à-dire de la première [u]tilisation du rythme, jusqu'aux plus récentes conquêtes des écoles [c]ontemporaines, l'auteur effectue une petite synthèse particulière [q]ui se retrouve d'ailleurs parfaitement liée et raccrochée à ses [t]enants et aboutissants, et participe ainsi à la grande synthèse [d]'ensemble de l'ouvrage.

C'est sur le plan analytique que l'*Histoire de la musique* de M. Vuillermoz pourra éventuellement donner lieu à des discussions [d]e détail. Discussions, et non pas critiques à proprement parler. A ce titre, il faut observer que si l'auteur est loin d'avoir fait [a]bstraction de ses goûts ou de ses dégoûts personnels, il témoigne [d]'une impartialité indiscutable dans la place qu'il accorde à [c]haque compositeur : aucun d'eux ne peut se plaindre de n'avoir [p]as été traité selon son importance réelle ; et c'est là ce qui a donné [à] M. Vuillermoz l'occasion de réparer certaines injustices histo-

riques et traditionnelles, par exemple, entre autres, dans les mises au point qu'il fait au sujet des musiciens représentant ce qu'il appelle le *post-wagnérisme* en Allemagne, Brahms et surtout Bruckner, Mahler et Hugo Wolf, en les mettant à la place exacte que ceux-ci sont loin d'avoir toujours dans l'esprit de nos compatriotes.

Pour ce qui est des chicanes de détail que l'on pourrait adresser à M. Vuillermoz, il en est une qui vient précisément à l'idée à propos de cette expression de *post-wagnérisme* s'appliquant aux compositeurs ci-dessus désignés auxquels s'ajoutent Reger, Strauss, Schœnberg et Hindemith ; n'eût-il pas été préférable, sous peine d'ambiguité, de ne pas faire figurer le mot *wagnérisme* — encore qu'il ne soit pas historiquement déplacé — dans l'intitulé d'un chapitre consacré à des musiciens dont le seul objectif fut précisément de ne rechercher, avec plus ou moins de bonheur, que des solutions leur permettant de s'échapper de cette redoutable impasse? Par ailleurs, Schubert et Mendelssohn étaient-ils bien désignés pour faire tandem dans un même chapitre, et le premier n'eût-il pas été mieux à sa place au chapitre précédent, et le second au suivant? On eût aimé de même que des développements un peu plus copieux fussent consacrés aux écoles nationales européennes de la fin du XIXe et du début du XXe. Ne pourrait-on souhaiter aussi que des compositeurs contemporains tels que Francis Poulenc ou Henri Sauguet ne fussent pas seulement considérés sous des aspects qui ne leur sont peut-être pas complètement étrangers, mais qui sont loin de borner toute leur personnalité musicale? Enfin, ne peut-on regretter que, s'agissant d'un ouvrage s'adressant à l'amateur cultivé et ouvrant à celui-ci les horizons les plus clairs, on n'y trouve point une brève mais complète bibliographie qui lui aurait permis d'enrichir encore des connaissances dont cette étude ne manquera pas de lui imposer impérieusement la curiosité?

Mais ce ne sont là, je l'ai dit, que chicanes de détail. Voici un instrument de culture très précieux et très rare. Ajoutons que M. Vuillermoz a eu la délicate attention de le dédier à ce qui constitue l'élite de notre public musical de demain, les Jeunesses musicales de France.

CLAUDE ROSTAND.

LA POÉSIE

DIADÈME (1),
par PIERRE JEAN JOUVE

Assis très droit sur une chaise haute, devant une longue table de chêne nu, déserte, rigoureuse comme un objet mathématique, un homme écrit. Ivoire d'un visage ancien, petits yeux étrang

(1) Éd. de Minuit.

nent morts — ou plutôt fixés par la vision intérieure, et qui, dans une redoutable transparence, contemplent l'être ou le rien que l'apparence veut dérober. Le manuscrit aux vastes marges, fait de grandes feuilles d'un papier rare, impose à l'esprit une proportion hautaine, où ce qui n'est pas dit — l'essentiel — circule entre les mots du poème, ajoure sa flèche jusqu'au dernier vers, et tantôt s'établit en masse religieuse de silence, tantôt se lève dès le premier vocable, comme un vent vide sur l'étendue illimitée. L'écriture, fruit d'un long travail sur elle-même, est aussi voulue que la pensée : non pas ramassée, mais modérée par l'intention de cerner le silence, d'éviter le déséquilibre qui compromettrait l'élan architectural. Les lettres longues sont à peine plus marquées : les courtes, de hauteur et de pose uniformes. Ainsi le manuscrit fait-il obstacle aussi peu que possible à la signification réelle, étrangère presque au poète, que celui-ci veut dégager des mots. La volonté du créateur est si contenue qu'elle semble avoir pour objet premier de s'anéantir elle-même, — ou plus justement d'atteindre le point où ce qui veut n'est plus un *moi*, mais la source dont procède le *moi*.

Voilà plus de vingt ans que dure cet effort, qui place Pierre Jean Jouve au rang des poètes exemplaires de notre temps. Toute l'œuvre du poète est liée de livre en livre par un dessein ascendant : pour cette raison même, chacun des ouvrages successifs contient l'œuvre entière sous un aspect. De là vient cette solitude où vit un homme comptant parmi nos grands spirituels. Le lecteur de poésie moderne — le critique aussi — se contentent d'isoler tel poème dont le prestige apparent les séduit : leur référence à l'œuvre qui se fait reste incomplète lorsqu'ils s'y hasardent, et par un étrange accord tacite, notre temps frappe de suspicion les œuvres mêmes dont la continuité contredit à la dispersion spirituelle où l'époque se dissocie. Un poète qui pense fait sourire : la pratique de la pensée doit demeurer le privilège des professeurs. Comme la pensée d'un poète ne s'articule pas selon les règles, ne dégage point les arêtes vives d'un système, elle échappe aux gens trop intelligents qui sont aujourd'hui légion. Ceux-ci, forts de l'autorité que leur intelligence leur confère, dépouillent le poète de ses prétentions à la pensée, et le renvoient à ses images, comme si les belles images n'étaient point, de par leur cohérence même, un mode mystérieux de la pensée.

Pierre Jean Jouve s'est expliqué lui-même en de nombreux avant-propos. C'est, chez lui, la preuve d'un besoin de communiquer le sens juste de sa poésie, d'éviter à ses lecteurs les contresens d'une lecture trop rapide. Peut-être se trouvera-t-il des sceptiques pour déclarer qu'un tel souci grève le poème d'une hypothèque au delà de sa valeur. Mais le langage critique des poètes signifie bien plus qu'il n'explique : il ouvre un chemin aux symboles, et ce serait trop lui demander que de justifier d'avance une démarche inséparable de ces derniers.

En un sens, l'activité du poète est plus sourde que celle du maneur de concepts : souterraine, « inconsciente » si l'on veut, bien que je n'aime guère cet adjectif bon à toutes fins. Elle est soumise

à la provocation des rencontres : mais il apparaît, à suivre l'acte du poète, que ces rencontres sont liées de nécessité. Pierre Jean Jouve a connu, successivement ou simultanément, la psychanalyse et la mystique chrétienne, l'animation de l'esprit révolutionnaire, le vertige de la catastrophe historique, l'enthousiasme de la prophétie, le repliement, après la guerre, sur les valeurs anciennes blessées à mort, la découverte fortuite d'une Chine qui va de la protohistoire aux *Stèles* de Ségalen. Pot pourri d'influences bizarres? Non pas. Au centre, Pierre Jean Jouve agit en poète comme un catalyseur. Il ne se choisit pas des thèmes : il n'étend pas, à proprement parler, le cercle de connaissances où prend forme sa poésie. Même successives, ses découvertes sont simultanées : telle expérience nouvelle refait en soi les précédentes, par une loi d'accroissement intérieur qui, sans changer l'espace moral ni la forme personnelle de l'homme Jouve, augmente la densité de sa pensée. La connaissance analogique se développe sans sortir d'elle-même : les mêmes images régissent l'œuvre dans tout son cours, mais leurs éclairages et leurs rapports varient selon que change le point d'insertion de cet homme singulier dans le destin d'ensemble de l'homme.

Pour parler d'un nouveau livre de Jouve — et particulièrement de ce *Diadème* qu'il vient de publier — il faudrait donc le replacer dans le dessein général de l'œuvre, et montrer comment celle-ci lui fait écho, depuis *les Noces* jusqu'à *Génie*. Ce serait mettre à nu quelques vastes images opérantes, dans leur métamorphose et leur identité, dans leur réciproque enfantement et leur unité fondamentale. Mais cette analyse de la création poétique en suivant d'aussi près que possible la pensée symbolique de l'auteur nous entraînerait au delà des limites d'un compte rendu rapide et nécessiterait la connaissance de toute l'œuvre antérieure du poète de *Sueur de Sang*. Certains lecteurs, qui pensent qu'un livre se suffit à lui-même, tireront de mon aveu d'impuissance la preuve que l'ambition du poète est contradictoire au rôle qu'ils assignent à la poésie. Je crois plutôt que la poésie de Pierre Jean Jouve ne prendra vraiment sa place — l'une des plus grandes — qu dans le recul de l'âge, dans la mort ; et quelque tristesse que j'en ai j'aime à me répéter ces deux vers de *Diadème :*

Comme âme tu liras inhumaine ces chants...
D'astres! sanglots! En Dieu tu sauras les comprendre.

★

J'essaierai donc de parler de *Diadème* au lecteur qui lira ce liv en connaissant mal l'œuvre d'ensemble de l'auteur. Je lui co seille d'abord de se porter vers tel poème de résonance malla méenne — *Ophélie* par exemple, et de procéder, en vue d'anim ce poème, de la façon même dont il lirait Mallarmé : c'est-à-di de ne faire effort pour comprendre qu'après s'être empli du charr des mots. Car ce charme est la clé du sens : une simple lecture suffit point à la livrer, il y faut des retours, une lente complic de l'âme. A ce point — d'atteinte déjà difficile pour un lecte

pressé — un lecteur pénétrant saura faire la différence entre la pure élaboration verbale, quintessence de l'art mallarméen, et le souci tout opposé de Jouve : ménager entre les mots le plus possible d'espace intérieur. Mallarmé, c'est le diamant : fermé, parfait, hostile. Jouve aussi cherche l'ultime pureté : mais il la trouve dans cet espace libre où l'esprit se joue, ce ciel d'une eau tout aussi belle que la pierre précieuse sertie par Mallarmé.

Entre l'un et l'autre pourtant, Diadème accuse une parenté que ces deux vers de *A soi-même* rendront sensible :

Et que rien de l'homme n'ait place
Au vide qu'une flamme glace.

Chez Mallarmé, ce pourrait être la devise d'une esthétique : chez Jouve, c'est la formule d'un effort contemplatif. L'influence de saint Jean de la Croix est trop visible sur ce poète pour qu'il soit besoin d'expliquer pourquoi la recherche mystique de ce dernier se traduit dans le langage par un souci rigoureux de perfection. Ce qu'il faudrait plutôt expliquer, c'est pourquoi Pierre Jean Jouve, si méfiant devant la perfection même de l'art que l'on peut, dans ses recueils antérieurs, marquer dans tel poème le point de rupture où délibérément la forme artiste est refusée sans autre raison que de faire apparaître l'imperfection nécessaire du langage, devient orfèvre à son tour afin de ciseler son *Diadème*. Il me semble deviner là comme l'indice d'un profond recueillement intérieur, d'une tristesse devant l'époque dont le délivre, non l'attrait du néant mallarméen, mais la fascination, à travers la forme accomplie, de l'indifférence divine.

Dieu est partout dans l'œuvre de Jouve : mais le Dieu qui tout invisible emplit ce livre n'est plus la toute-puissante Énergie dont le poète sut évoquer le tumulte dans *Matière Céleste* ou *Sueur de Sang*. Il est l'Absent, le terme de la grande Nuit de l'esprit. De toutes parts les images de la destruction entourent l'homme : il ne reste rien à celui-ci

Si ce n'est une image fine
Où la paix se mire, le fruit
D'une expérience divine.

Lisant, dans la traduction de Houang et de Leyris, *la Voie et sa vertu*, de Lao-Tseu (1), je suis frappé de retrouver parfois chez Jouve le timbre de cette ancienne sagesse, moins une religion qu'une mystique du détachement. Le premier poème de Lao-Tseu s'ouvre ainsi :

La voie qui peut s'énoncer
N'est pas la Voie pour toujours
Le nom qui peut la nommer
N'est pas le Nom pour toujours,

et la première strophe de *Mandala*, dans *Diadème :*

(1) Éd. du Seuil.

Dans une contrée étrangère
Entretien sur ce qui n'est pas :
Recherche du Nom sans personne
Et de la Personne sans nom.

Et voici, dans le poème intitulé *Recueillement*, quatre vers dont les deux premiers vers pourraient être extraits d'un quatrain chinois, et dont les deux derniers font apparaître, en ce paysage méditatif qu'on dirait peint sur la soie d'un paravent, non la déserte clarté d'une mystique négative, mais le rêve étrangement tendre d'une Présence intime et cachée :

Je regarde un village d'or et je pense un air sans un souffle
Je devine les mers là-bas je recueille mon cœur ici
Je songe un Christ en notre sang une plaie infinie et douce
Je songe un tonnerre divin dont tout le calme retentit.

★

Même si le lecteur s'en tenait au seul thème dont j'ai tenté de lui donner le sens, il trouverait, à le chercher dans les correspondances d'ailleurs multiples que Jouve établit entre ses poèmes, un plaisir de l'esprit qui justifierait son admiration. Un plaisir, un effort aussi. *Diadème* est certainement, de toutes les œuvres de Jouve, celle qui se livre le moins : je dirais même que le poète ne saurait aller au delà tout en restant fidèle au poids de son œuvre antérieure. « Dieu met limite aux pas démesurés », dit justement Hœlderlin. Il est vrai qu'à maint signe, on sent le poète près de briser le corset de perfection qu'il s'impose, et qui lui était sans doute nécessaire en cette étape précise de sa pensée.

Que l'œuvre soit secrète ne l'empêche pas d'être belle, dans son ensemble et dans la plupart de ses poèmes : d'une dure et dense beauté. Si Pierre Jean Jouve accorde rarement satisfaction à la seule sensualité du lecteur, c'est que la beauté de plus en plus se tient au centre, et garde le langage de céder à sa propre séduction. Sans doute est-il des moments de pure grâce où la beauté la plus signifiante peut paraître en même temps la plus gratuite :

Une forme une femme aronde
La colombe d'un jour du monde
Annonce nue et comme un don
Un continent de terre de rayon.

Mais Pierre Jean Jouve n'oublie jamais son paysage naturel : un ciel immense, d'un bleu cru, sur d'âpres imaginations rocheuses. Et la même langue qui s'attendrit ou se raréfie en de suaves limpidités peut se durcir, devenir pierreuse et rauque, volontairement antipathique au lecteur qui n'a de la poésie qu'une idée « harmonieuse », au contraire de Jouve qui se fixe pour loi de n'employer

... Pas un mot de plus que ceux-là qui requièrent
Le carnage et l'amour le réel et le sang.

PIERRE EMMANUEL.

LE THÉATRE

THÉATRE ET RELIGION

L'histoire de la tragédie est celle d'une longue querelle avec les dieux et avec Dieu. Il n'y a de tragédie valable qu'au prix d'une exaspération continue qui résume, en quelque sorte, le drame de ce que l'homme voudrait être contre ce qu'on a fait de lui. Il n'y a pas de tragédie sans blasphèmes, sans sacrilège, puisqu'elle consiste essentiellement en une révolte et une défaite ; la liberté et la faiblesse de l'homme sont ainsi mises à jour, mais c'est la fatalité qui triomphe.

C'est peut-être pourquoi le théâtre français fut si long à s'attaquer à des sujets modernes et pourquoi, les choisissant, il n'y eut plus de tragédie. Les Français ne conçoivent pas l'homme sans intelligence, c'est-à-dire sans ruse. Ainsi n'écrit-on plus de tragédies depuis Corneille et Racine.

Roger Vailland avait pourtant choisi un beau sujet de tragédie. *Héloïse et Abélard* (1), c'était dans l'histoire du moyen âge le mythe de l'amour vaincu par la méchanceté des hommes, au même titre que celui de Tristan et Yseut, c'était la révolte d'un être contre une collectivité qui l'opprime et, à plus long terme, l'invention de nouvelles *raisons* en même temps que d'une nouvelle forme de l'amour divin. A travers leur admirable correspondance, nous voyions naître la conception moderne et romantique de l'amour. Mais en un temps où l'on voit la plupart des artistes refuser d'exprimer ce que fut pendant quatre ou cinq siècles le lyrisme des rapports de l'homme et de la femme, Roger Vailland n'a pas voulu faire exception à la règle et a suivi le chemin que lui imposaient son époque, son propre tempérament et son esthétique.

L'on ne peut refuser à un auteur le droit d'interpréter un mythe, eût-il ses racines dans l'histoire. Ainsi les reproches que l'on peut faire à Roger Vaillant sont valables dans la mesure où il s'est trahi lui-même et n'a pas su profiter du maximum de sa propre vision de la tragédie *Héloïse-Abélard*. Seuls, deux ou trois dialogues confus et la dernière tirade d'Héloïse nous éclairent sur le sens qu'il a voulu donner à son œuvre. Il a voulu poser, de façon tout abstraite, le problème de la *liberté*. Face aux « cathédrales de la peur », contre l'étroite scolastique des sorbonnards, Héloïse dresse Abélard et se dresse elle-même, libres et seuls. Situé à son époque, le problème, loin d'être ainsi explicite, se posait avec une infiniment plus grande complexité. Même si l'on fait d'Héloïse et d'Abélard les précurseurs de l'esprit moderne (au moyen âge, ils ne furent pas les seuls), il paraît difficile, sans une transposition qu'il aurait fallu rendre visible, de les arracher au moyen âge et surtout, à leur légende, même interprétée.

(1) Au théâtre des Mathurins.

En tout cas, les deux principaux thèmes de l'histoire d'Héloïse et d'Abélard : l'amour et la philosophie, disparaissent de la pièce de Roger Vailland. Préoccupé de défendre une certaine attitude de l'homme à l'égard du problème de la liberté, il a néanmoins voulu exalter la vie des amants malheureux dans son ensemble. Quelques répliques sommaires en ce qui concerne la position philosophique d'Abélard — dont on ne sait à aucun moment pourquoi il est un grand homme — et quelques disputes des amants partagés entre le désir d'un bonheur obscur et une gloire éclatante en ce qui concerne leur amour. Sauf au premier acte, pas un instant de tendresse, rien du lyrisme qui anime les lettres d'Héloïse : leur amour est montré comme appartenant au passé, sans être jamais vécu sous nos yeux.

D'ailleurs le drame de ces deux êtres privilégiés du malheur est traversé par un drame de seconde importance, qui, dans la pièce de Vailland, occupe la première place : celui de l'oncle d'Héloïse, Fulbert, dont le rôle est interprété par Jean Marchat. Est-ce parce que ce personnage est mieux dessiné que les autres? L'interprétation magnifique de Jean Marchat, tellement supérieure à celles de Jany Holt et de Jean Servais, pourrait nous faire croire que l'auteur n'est pas entièrement responsable de ce déséquilibre. Mais il est certain que la pièce reprend de l'intérêt lorsque Jean Marchat est en scène, principalement au premier et à la fin du troisième acte.

On a loué Roger Vailland d'avoir multiplié les « trouvailles » théâtrales. Pour ma part, je crois qu'une pièce — conçue ou non dans un esprit classique — n'est valable qu'en demeurant fidèle à son unité. Pourquoi, par exemple, avoir rompu l'unité de lieu des premier et troisième actes avec les multiples changements du second? Que vient faire au deuxième acte la fille de l'Armée du Salut distribuant en public des pétitions pour la condamnation d'Abélard, alors que le reste de la pièce ne comporte — comme chez Shaw ou Claudel — aucun autre personnage baroque? Non, la pièce de Roger Vailland n'est belle que dans les moments les plus conventionnels et c'est à partir de ces trop rares dialogues, de ces quelques tirades qu'il aurait dû approfondir son originalité. *Mais ce qui demeure, les poètes le fondent...*, disait Hölderlin...

Quoiqu'il en soit des graves critiques que l'on puisse formuler contre la pièce de Roger Vailland, il n'en est pas moins vrai qu'elle témoigne en faveur d'un effort intellectuel malheureusement dévié, qui dessert non seulement l'histoire proprement dite, mais presque toujours la psychologie des personnages. Le style, sec et précis, est par trop dépourvu de poésie ; il fallait pour cela que Roger Vailland abordât son sujet avec plus d'humilité, sinon moins de courage.

★

Bien qu'elle concerne ainsi le moyen âge, tout autre est la pièce de Michel de Guelderode : *Fastes d'enfer* qui provoqua tant de scandale au théâtre Marigny. Jouée dans un théâtre moins conformiste, aux *Noctambules*, cette évocation des toiles de

Jérome Bosch ou de certaines pages de Rabelais a trouvé le succès que mérite le bon, le vrai, l'excellent théâtre. Plus n'est question ici de thèses ou d'antithèses ; il vaudrait mieux parler de *fêtes*, au sens que donnent à ce mot les mythologues contemporains, de Marcel Maun à Georges Bataille. Le sujet lui-même de *Fastes d'enfer* n'est rien sans le mouvement, tantôt intensément tragique, tantôt sombrement bouffon, qui donne à cet acte l'allure des carnavals de Goya ou des fresques obscènes qui abondent dans l'art du moyen âge.

Les spectateurs mécontents du Marigny ont sans doute reproché à Guelderode de n'avoir rien épargné des mots ou des attitudes destinés à nous montrer des moines indignes, plutôt scolopendres ou cafards vêtus de soutanes que prêtres, assassins de leur évêque qui ressuscite un instant pour leur pardonner.

Mais, comme dit Roger Ninier, les paradoxes se démodent, et je ne gagnerai rien à dire que le sujet de *Fastes d'enfer* est édifiant. Que les esprits hypocrites n'aient gardé de la pièce que ses répliques obscènes ou scatologiques, montre bien qu'ils demeureront toujours étrangers à l'esprit dyonisiaque sans lequel le théâtre ne peut prétendre à la vie. Il est trop facile de condamner Guelderode en faisant bon marché du langage poétique dont il se montre capable lorsque, renonçant à des bouffonneries sans égales dans le théâtre depuis le XVI[e] siècle, il cède au lyrisme. Hors le moyen âge — son époque de prédilection —, Michel de Guelderode aurait pour maîtres Mérimée, Hugo, Barbey d'Aurevilly et Lautréamont. Il n'aurait déçu ni Alfred Jarry, ni Antonin Artaud. Bien entendu, chacun est libre de choisir ses auteurs.

Chacun est libre également de se livrer, la conscience en repos, au pseudo-érotisme de Tristan Bernard ou de Léopold Marchand. Chacun est libre de ne pas aimer le théâtre.

André Reybaz a mis en scène et joue *Fastes d'enfer* comme une tragédie, de telle sorte que certaines naïvetés ou certaines grossièretés qui ne manqueraient pas de surprendre à la lecture, prennent à la scène une valeur de *choc* bien salutaires. Il y a longtemps que l'on avait pas entendu de théâtre si vivant, si fort. Et puisque le temps est venu de trouver un successeur à Charles Dullin, je ne vois, parmi les jeunes, qu'André Reybaz susceptible de prétendre à ce titre. A condition qu'il montre autant de goût et de soin dans ses décors et ses costumes que dans sa mise en scène.

DANIEL SECRET.

LE CINÉMA

CARNET DU SPECTATEUR

Quels seront, dans les futures histoires du cinéma, les titres de gloire de l'année 1949? Pour la France, la *Manon* de Clouzot, se détachant nettement d'une production dans l'ensemble assez

terne. Pour l'Amérique, un tout-venant peut-être plus séduisant, et quelques films marquant l'aboutissement de formules longuement, soigneusement et souvent essayées : *Ride the pink horse* (1), de Robert Montgomery, pour le film « noir », *Key Largo*, de John Huston, et *Le Deuil sied à Électre*, de Dudley Nichols, pour le théâtre filmé, *La Cité sans voiles*, de Jules Dassin et Mark Hellinger, pour le néo-réalisme. Né en Italie, c'est en Italie que celui-ci a trouvé, dans *Le Voleur de bicyclette*, de Vittorio de Sica, sa forme la plus accomplie. Enfin, c'est d'Angleterre que nous est venu le meilleur film de l'année, ce *Troisième homme*, de Carol Reed, qui est aussi le troisième film de très grande classe que nous donne l'auteur d'*Odd man out* et de *The Fallen idol*.



J'ai revu, à six mois de distance, la *Manon* de Clouzot, — prêt à reviser un jugement, me disait-on, trop favorable. Eh bien, non, *Manon* n'est pas indigne de l'auteur du *Corbeau*. Ce qui m'a, même, particulièrement frappé, à cette seconde vision, c'est une *unité* de l'œuvre dont j'étais moins sûr à la première, — le romantisme « noir » de son épilogue palestinien apparaissant comme le contrepoint de l'amer réalisme de la première partie (un musicien dirait : la résolution de son thème). Décidément je n'en démords point : Clouzot est bien notre plus grand auteur de films, le seul réalisateur français actuel, peut-être, qui soit tout à fait maître de son langage.



Avec *Ride the pink horse*, Robert Montgomery apporte au film « noir » américain cet accent de simple humanité qui lui manquait encore, y mêlant en outre cette pointe d'humour qui, déjà, faisait le charme de sa *Dame au lac*. Il y est d'ailleurs aidé par la délicieuse Wanda Hendrix, par la grâce de qui l'épilogue de ce *Cheval rose* apparaît comme une des pages exquises du cinéma.



Bien compris, le théâtre filmé, qu'après Laurence Oliver, Noël Coward, Jean Cocteau et quelques autres, illustrent John Huston et Dudley Nichols, est chose infiniment plus valable que ce que

(1) Convenons, une bonne fois, de conserver leur titre original aux films étrangers que la fantaisie des exploitants français dote chez nous d'appellations... non contrôlées. *Ride the pink horse* (Montez le cheval rose) est ainsi devenu *Et tournent les chevaux de bois*, *Odd man out* (L'Homme en trop) : *Huit heures de sursis*, et *The Fallen idol* (L'Idole déchue) : *Première désillusion*. Mais le plus bel exemple du genre est encore celui du film tiré de *Brighton Rock* (Rocher de Brighton, de Graham Greene) et rebaptisé en français (?) *Le Gang des tueurs*. Si de tels procédés avaient cours en littérature, nous verrions bientôt apparaître une traduction de *Crime et Châtiment* intitulée *J'ai tué ma logeuse*, ou une version française de *L'Amant de lady Chatterley* sous le titre de *Madame se dérange*...

j'appellerai le théâtre cinématographique, — c'est-à-dire le cinéma conçu par des dialoguistes et soumis à leurs exigences. Si *Key Largo* et *Le Deuil sied à Électre* ne sont pas de grands films, du moins n'y voit-on pas le septième art réduit aux pauvres dimensions d'une machine parlante. Il y a même, dans le premier de ces films, quelques moments de vrai, de très bon cinéma.

★

J'ai parlé ici même, en son temps, de *La Cité sans voiles*. On a suffisamment parlé, ici et ailleurs, du *Voleur de bicyclette*. Bien sûr, la réalité a sa place au cinéma — et sa poésie. Mais j'ai peur que l'une et l'autre soient limitées, quoi qu'on en ait. En tout cas, si un style réaliste (au sens plein du terme) est concevable et défendable, *le réalisme à lui seul n'est pas un style*, et ne saurait pallier son absence. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir un film tel que *Riz amer*, où seul le (très réel) rayonnement érotique de Sylvana Mangano fait passer le reste : c'est si vrai que la seconde moitié de l'ouvrage, où l'action dramatique l'emporte sur cette forme particulière et très éloquente de poésie « réaliste », est totalement dénuée d'intérêt.

Ces remarques ne s'appliquent évidemment pas au *Voleur de bicyclette*, ni même au bon film de Jules Dassin et Mark Hellinger. Mais j'avoue que ces deux ouvrages, quelles que soient leurs qualités, m'apparaissent, au mieux, comme les exceptions qui confirment la règle, marquant, en même temps que son aboutissement, les limites du genre.

★

Par deux fois en un an, avec *The Fallen Idol* et *Le Troisième Homme*, la conjonction et la collaboration du romancier Graham Greene et du cinéaste Carol Reed ont donné d'étonnants résultats : en fin de compte, ces deux œuvres sont peut-être les meilleurs films de l'année.

Mais j'ai peur qu'à l'amateur de films, modèle courant, accoutumé aux nourritures légères et, si j'ose dire, prédigérées dont le gavent les producteurs, l'insolite richesse de ces ouvrages n'ait parfois échappé. Leur action, comme celle des romans du même Graham Greene, se joue à la fois *sur deux plans* : « Greene nous peint un monde immédiat qui a l'air de *tenir tout seul* — écrit Paul Rostenne ; — mais il nous fait entendre discrètement et habilement que la signification dernière de ce monde, sa clé, est à chercher au-delà de lui. »

Avec *The Fallen Idol* et *Le Troisième Homme*, Carol Reed a respecté et nous a restitué l'envoûtante ambiguité de l'univers greenéen. On pouvait s'y attendre, après l'émouvant *Odd man out*, du même réalisateur, dont le thème, l'inspiration et le style n'étaient pas, déjà, sans faire penser à ceux de l'auteur de *Tueur à gages* et de *L'Agent secret*, — beaucoup plus sûrement, ce qui est assez paradoxal, que les films tirés de ces deux ouvrages par les Américains, ceux-ci n'y ayant vu que de classiques « thrillers ».

Disons à leur décharge qu'aux yeux de beaucoup, il en va de même pour ce *Troisième Homme* dont pourtant chaque personnage apparaît chargé d'une signification profonde, comme tous les héros greenéens. A qui en douterait, je conseille de revoir — fût-ce en pensée — certaines des images les plus saisissantes de ce film : celle où apparaît pour la première fois le visage de Harry Lime (Orson Welles), dans le sourire duquel s'inscrit cruellement le *défi* lancé à Holly Martin par son propre destin ; celles où intervient l'enfant au ballon ; enfin l'extraordinaire plan sur lequel il s'achève, et dont la pesante tristesse consacre la faute d'Holly Martin, tandis que l'obsédante et allègre musique de la cithare d'Anton Karas chante narquoisement la défaite de ce « juste » confondu.

Riche d'arrière-plans, *Le Troisième Homme* nous rappelle subtilement les complexes pouvoirs du langage cinématographique et la nécessité, pour l'entendre, de savoir *regarder entre les images* — comme on dit aussi « lire entre les lignes ».

Michel Dancret

LA VIE COMME ELLE VIENT

ANDRÉ BAUCHANT ET PAUL FÉVAL

L'histoire de l'Art comporte presque à chaque siècle, comme s'il s'agissait de planter de mystérieux jalons, un être inspiré qui porte en lui, en dehors de toute interférence terrestre, la connaissance de la musique, ou de la peinture, ou de la sculpture : qui débute encore enfant ou presque vieillard, sans tâtonnements ni erreurs ; et qui le plus souvent ignore tout de sa mission.

Ainsi en est-il d'André Bauchant qu'un romantisme impénitent eût voulu d'apparence exceptionnelle, quasi fatale, marqué des stigmates de son étrange et naturel génie. Dans un groupe qui l'entourait, lors du vernissage de son exposition à la galerie Charpentier, je crus le deviner sous l'apparence d'un long et verdâtre personnage incurvé comme une cuiller. Ce personnage était un critique d'art. Mon choix, déçu, se porta sur un de ses voisins, délicatement hagard et translucide. C'était un collectionneur. Quand on me désigna enfin l'objet de mes recherches, je vis venir vers moi un petit homme net et prospère, portant gaillardement ses soixante et dix-sept années : la joue vermeille comme pomme d'hiver, l'œil pétillant de malice vigneronne, la barbiche pharmacienne, le tout agrémenté des signes extérieurs d'une honnête prospérité provinciale.

Comment André Bauchant vint-il à la peinture? Par les hasards de l'autre guerre et des services incohérents de l'armée, qui affecta

ce pépiniériste quadragénaire à la télémétrie, cependant que les ruines d'un village champenois bombardé lui offraient pêle-mêle des pastels, des pinceaux et des tubes de couleur.

Comment sut-il s'en servir? Voilà ce qu'il ne sait pas. Il s'en servit instinctivement, copiant ce qu'il voyait avec une fidélité illuminée. Quand il rentra chez lui, la guerre finie, ses terres étaient en friche, sa femme folle pour n'avoir pu supporter ni la séparation, ni l'absence. Il quitta ses terres, emmena sa femme dans une chaumière au milieu des bois, car des crises fréquentes nécessitaient cet isolement, et là il entra définitivement dans sa vocation tardive.

Un tableau ne se décrit pas. Je ne dirai pas les ravissantes et minutieuses compositions florales, ni le combat des renards dans la neige d'une forêt, ni les poissons nageant de face, ni l'étonnant portrait du facteur ; ni celui de la démente, Dante femelle coiffé d'un frivole chapeau, et son terrible petit œil rond hypnotisé par le vide. Je ne dirai ni le pot de cinéraires, ni la *Création du monde*, le Père Éternel jetant les oiseaux à l'air et les poissons à l'eau, comme nous nous jetons des miettes aux oiseaux et aux poissons ; ni le *Styx en pierre ponce*, ni le *Viaduc de Villedomer*, ni le *Fruitier*. Mais je pense qu'il y a là, matière à émerveillement. Ce n'est pas André Bauchant qui nous livrera son secret. Il ne parle que de sa joie de peindre. Il est simplement un homme de terroir, pieux et madré, régulier en affaires, ami de l'épargne, respectueux des lois, observateur fervent de la nature, et que Dieu, pour notre enchantement, a visité.

★

Comme si la simplicité appelait la simplicité, comme si un art innocent en appelait un autre, et après un sinistre déluge de pièces historiques que l'on pourrait qualifier de cours complémentaires du soir pour adultes exténués, voici que le théâtre Marigny reprend le mélodrame tiré par l'auteur et Anicet Bourgeois, de l'immortel roman de Paul Féval, *le Bossu ou le petit Parisien.*

Le mélodrame, genre noble et populaire, a ses classiques. Le Bossu, c'est, si j'ose dire, le Cid de cette forme injustement négligée de l'art dramatique. C'est par surcroît un mélodrame de cape et d'épée. Avec un ravissement stupéfait, le public que laisse sur une faim perpétuelle le théâtre moderne, est tombé sans coup férir dans toutes les chausse-trapes du vieil Ambigu. Que dis-je? Il n'y est point tombé, il s'y est jeté, extatiquement, ivre de joie de comprendre enfin de quoi il s'agissait. Car s'il est entendu qu'un auteur se doit de nos jours, de dissimuler au maximum ses intentions, ses buts, voire même son sujet : s'il est prescrit à ses interprètes pour atteindre au sublime de la sobriété, d'avaler le texte, de jouer de dos, et de mettre au service des passions un œil de somnambule et une tête de bois, le drame de cape et d'épée exige, lui, que chaque expression soit soulignée, chaque geste mis en valeur et qu'une dose massive d'apartés sonores donne aux spectateurs l'impression flatteuse qu'on les fait entrer dans le jeu.

Le théâtre contemporain fait fi des sentiments purs, des vertus

élémentaires, et surtout de la grandeur (sauf quand tel ambitieux se grise de peindre le carton en marbre et d'imposer sans s'en apercevoir, à ses personnages démesurés les tares physiologiques du gigantisme). Le Bossu nous rend les beaux sentiments, les belles phrases, les beaux gestes, les belles situations.

Au lieu de se dérouler sur le plan anémique d'un perpétuel subconscient nourri de nouilles, il fait alterner glorieusement, surabondamment, le rire et les larmes. Il installe Cocardasse et Passepoil précurseurs de Laurel et Hardy, à l'ombre spectaculaire des héros. Il utilise le masque de velours, le nez de carton, le déguisement, et la farce. Il gante de noir la main du traître, place un poupon clandestin sous le bras gauche du noble chevalier qui le doit défendre au péril de sa vie, de la main droite. Il fait parler les morts et les portraits. Il ramène l'orpheline sans tache à la princesse sa mère. Il croit aux souterrains et aux revenants, et aux lanternes du crime promenant leur lueur dans les fossés des vieux châteaux. Il tend aux innocents les pièges où se viennent prendre les coupables. Il croit à la fidélité, à la justice, à la Providence et aux dénouements.

Il croit au pouvoir de la phrase magique, du leit-motiv qui signe une entrée, de même que le silence de l'orchestre signe le destin des acrobates. Qui, ayant vu *le Bossu*, oubliera : « En garde, Lagardère... » ou bien : « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira vers toi... » Et le : « Parlons peu, mais parlons bien, » de Cocardasse, et son apostrophe amène et vengeresse : « Ce bon monsieur de Peyrolles est-il content?... » Sans parler du « J'y suis », devise des Nevers, qui tantôt caverneux, tantôt en sourdine, et tantôt triomphant donne la température du drame.

On pouvait redouter que la sophistication actuelle incitât à quelques erreurs d'interprétation. Pour bien jouer un bon mélo, il faut y croire, et ne pas cligner de l'œil vers la fosse d'orchestre au moment où l'on sauve l'orphelin. Une troupe inspirée, merveilleusement à l'aise dans le costume dit « d'époque », a joué au contraire dans le style même de la création, avec toutes ces délectables traditions que l'on croyait mortes à jamais : la rondeur et l'emphase, l'accent et l'attitude, le geste large et le regard tour à tour féroce et noyé. Nous avons vu les plumes dépenaillées de mercenaires échappés aux cartons de Jacques Callot, balayer d'un salut ironique ou servile le soulier à boucle des princes. Nous avons entendu la vibration des épées qui se croisent et se lient, et se froissent. Nous avons retrouvé les bons vieux accessoires célèbres : l'escabelle et le pot d'étain, la plume d'oie et la torche, le livre d'heures et le billet apporté subrepticement.

Et nous avons retrouvé l'auberge, la mansarde, la poterne, l'escalier dérobé, et la petite fenêtre au ras des douves. Et, ô comble de joie, le traître était brun, hautain, et beau (j'ai nommé Dacqmine). Et le héros, d'un brio et d'un blond que les « quinze ans plus tard » avaient au superlatif consacré (j'ai nommé Pierre Brasseur), Blanche de Nevers était, à souhait, frêle et pure, Flor espiègle et dorée comme le maïs des plaines d'Andalousie. Et l'on voyait bien que Blanche de Caylus, dame en noir d'un mariage

blanc, appartenait à la race des femmes qui ne se consolent jamais, pas plus que les chevaliers de Lagardère ne se rangent tout à fait. De sorte que quand un mélo est fini, un autre se dessine en perspective, avec de nouveaux enfants volés, de nouveaux traîtres, de nouveaux officiers de fortune, de nouveaux dénouements qui contentent enfin notre envie de savoir que pour une fois en ce triste monde, il arrive que quelque chose finisse bien.

Si cela était, si le succès du *Bossu* entraînait la résurrection des *Deux Orphelines*, des *Chevaliers du brouillard*, de la *Grâce de Dieu*, voire même des *Crochets du père Martin*, comme je souhaiterais qu'on en demandât encore l'illustration musicale à Georges Auric ! Nous venions d'entendre et de voir, de lui, un ballet qui ne figura que tardivement au spectacle des Champs-Élysées : *le Peintre et son modèle*. C'était un ballet sur le thème poignant de l'impossible réalisation du rêve artistique, sur le modèle qui se dérobe, sur la perfection qui semble à portée de la main et que la main ne peut saisir, sur la lutte entre Jacob et l'ange, qu'est en somme la vie du peintre, du poète, du musicien.

A ce colloque noble entre la pensée et la réalité, *le Bossu* offrait une succession plutôt singulière et en apparence trop facile. En apparence seulement. Éviter à la fois le pastiche et l'outrance, adapter un art d'une extrême subtilité à une trame en somme rudimentaire, cela pouvait séduire, mais cela pouvait aussi effrayer. Georges Auric a résolu le problème. La grâce, l'humour, la tendresse de son style le plus familier enveloppent Blanche de Nevers, sa jeunesse, ses aveux, son innocent amour, et le danger que court un instant sa candeur. Une danse espagnole « devant le rideau » demeurera un modèle d'esprit et de vivacité, et l'on conçoit que ce rythme entraîne l'inflammable Passepoil hors des sévères chemins que lui assigne Cocardasse. Ce sont là, comme le ballet des Incas, des morceaux de bravoure. Tout le reste est à l'avenant. Dieu merci, Georges Auric *croyait* au Bossu, et cela se sent, et cela contribue à rendre le spectacle parfait.

Encore ne voudrais-je point laisser sous silence les décors de Labisse qui ont provoqué des applaudissements. Les dramatiques fossés du château, le péristyle princier de l'hôtel de Gonzague, l'oratoire de la princesse (j'en passe), préludent au « clou » de la soirée : la fête du Régent devant le Palais royal illuminé. Pour ma part, j'étais heureuse que l'on eût si bien habillé Paul Féval, tenu en haut mépris par les « Histoires de la littérature » et les Manuels d'enseignement, tout comme s'il était négligeable d'apporter à l'adolescence des émotions sans bassesse et d'arracher des larmes à Margot.

Les Mystères de Londres, *le Bossu*... Vieux et chers souvenirs. En ce temps-là, le portrait de Philippe de Nevers ne se trouvait point « grandeur nature », tout contre le prie-Dieu de la princesse, mais accroché à bonne hauteur sur les tentures sombres de la muraille. Un artifice le faisait bouger. Le « poulailler » gémissait. Moi aussi. Je n'ai jamais oublié ce délicieux frisson.

Germaine Beaumont.

TRADITION ET TENTATIONS DE LA LUCIDITÉ

> *« Ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie? Transformer en conscience une expérience aussi vaste que possible. »*
>
> André MALRAUX *(L'Espoir)*.

Il y a quelque vingt ans, l'auteur des *Conquérants* introduit dans le roman français un accent nouveau, faisant de lui « une méditation active sur la condition humaine » (la formule est, je crois, de Malraux lui-même), et définit parfaitement ce nouveau style romanesque qui est à la fois style de vie, de pensée — et d'écriture. Le roman, ainsi caractérisé, cesse d'être seulement « une œuvre d'imagination, récit en prose d'aventures inventées et combinées pour intéresser le lecteur », ainsi que le veut M. Larousse, pour devenir témoignage, confession passionnée, prise de conscience, par le romancier et ses personnages, par le romancier à travers ses personnages, du sens de l'aventure humaine.

On a dit que la passion majeure des héros de Malraux était la volonté de puissance. Il serait plus juste de dire qu'elle est la volonté de conscience, cette lucidité acharnée qui ne les quitte jamais, à laquelle ils ne renoncent jamais, fût-ce au cœur de l'action la plus pressante, et qui fait d'eux les spectateurs et les juges, en même temps que les acteurs, d'un destin voulu, consenti ou subi *en toute connaissance de cause*. L'homme, disait Nietzsche, est quelque chose qui doit être surmonté. L'homme, ajoute Thierry Maulnier, est quelque chose qui doit être manifesté. Cette double exigence — par quoi s'exprime le plus noble orgueil humain — Malraux et ses personnages la reprennent à leur compte et la résument dans une formule qui pourrait finalement être : l'homme est quelque

chose qui doit être *accompli*. Nous sommes loin, ici, de la littérature et du roman considérés comme un simple « divertissement ». Et s'il est un art valablement « engagé » — j'entends : en dehors de tout mot d'ordre de parti — c'est dans l'œuvre d'un Malraux qu'il faut en chercher les plus purs, les plus hauts exemples (1).

Je ne sais pas quelle put être l'influence, sur l'auteur de *Vol de nuit*, de celui des *Conquérants*. Mais il est indéniable que le meilleur de l'œuvre de Saint-Exupéry se trouve être, déjà, dans la tradition toute neuve inaugurée par celle d'André Malraux. Pur romancier ou « penseur », Saint-Exupéry s'impose moins à l'attention et à l'estime qu'il ne le fait en assumant ce rôle d'acteur-spectateur, de héros-témoin lucide, d'aventurier de soi-même (et le mot perd ici tout sens péjoratif), dont Garine, Perken, et Malraux lui-même, sont d'autres exemples, — comme d'ailleurs le Rivière de *Vol de nuit*. Cette parenté se manifeste jusque dans le langage qui, auteurs ou personnages, les exprime, et qui est, encore un coup, le langage même d'un certain style de vie et de pensée, inimitable.

★

Inimitable? Dans son authenticité peut-être, — mais non dans sa forme, ainsi qu'en témoignent deux ou trois livres récents, dont la filiation ne fait point de doute : l'influence de Malraux sur Jean Duvignaud (2), de Saint-Exupéry sur André Rosfelder (3) est évidente. Quant à Chris Marker, c'est presque avec ostentation qu'il avoue ses modèles : *Le Cœur net* (4) frise parfois le pastiche, et fait penser à un *Vol de nuit* récrit par l'auteur des *Conquérants*. L'avouerai-je? Ceci ne m'apparaît nullement comme un vice rédhibitoire. On se défend mal — lecteur ou auteur — contre l'envoûtement de ce style, qui n'est (et dès l'instant où il n'est) pas seulement, je le répète, une forme d'écriture, mais un mode particulier d'appréhension de l'existence. S'il est vrai que toute mythologie romanesque renvoie à une *Weltanschauung* déterminée, celle-ci,

(1) Le fait qu'André Malraux ait voulu, successivement, pour cadre à son *action*, deux partis politiques adverses, n'est pas contradictoire avec ce que nous en disons ici, tenant que l'accomplissement du destin individuel dépasse toujours en signification le cadre et les limites de l'ordre politique ou social où il s'inscrit.

(2) *Quand le soleil se tait* (Éd. Gallimard).

(3) *Les Hommes frontières* (Éd. Domat).

(4) Éd. du Seuil.

dont les valeurs fondamentales sont la lucidité et l'action, n'est pas parmi les moins séduisantes. Et, la faisant sienne, on comprend que le romancier se laisse prendre au « charme » d'une démarche qui a trouvé, dans l'œuvre de Malraux, sa plus prestigieuse expression.

J'imagine assez volontiers que si, dans un siècle ou deux, il se trouve encore (sait-on jamais?) des historiens des idées, ou des psychanalystes de l'esprit, préoccupés d'établir le diagnostic intellectuel, moral et psychologique de notre temps, *Les Conquérants, La Voie royale, L'Espoir, La Condition humaine, Le Temps du mépris* leur en fourniront de précieux éléments (comme, sur un autre plan, *Le Zéro et l'Infini* et les comptes rendus de certains grands procès politiques, — mais ceci est une autre histoire). Ces livres, en tout cas, proposent de l'homme des années 20 à 50 — n'engageons pas trop légèrement l'avenir — l'image la plus valable, la moins décourageante, la seule peut-être qui puisse honorablement être opposée à celle de l'Homme Traqué, autre héros mythique, et parfois trop réel, de l'époque. J'ai sommairement ébauché le portrait de cet homme, de ce héros selon Malraux. Les personnages de Chris Marker en reprennent à leur compte les traits essentiels, le comportement et jusqu'au langage, — le dépouillement quasi linéaire, joint à la permanente *présence* spirituelle, cet acharnement sans défaillance à vivre à la pointe de soi-même, les yeux ouverts et « le cœur net ». A travers le visage et les propos de son Delso, de son Van Helsen, de son Hélène, nous reconnaissons parfois au passage, ceux du Kyo, du Vannec, du Kassner, du Gisors, de la May de Malraux, plus sûrement encore que du Fabien et du Rivière de Saint-Exupéry, avec lesquels pourtant leur parenté sociale et professionnelle, si j'ose dire, semblerait plus frappante. Au demeurant, il apparaît que, pour son auteur ce livre ait été d'abord un *exercice de style*, je veux dire lui ait fourni avant tout l'occasion de se mesurer avec ce monde romanesque dont, une fois planté le décor (mental), il lui reste à explorer les richesses. Nous attendons Chris Marker à son second roman.

★

Le cas de Jean Duvignaud est plus confus, sinon moins attachant. Si l'auteur de *Quand le soleil se tait* a été, lui aussi, à l'école des *Conquérants*, il ne semble pas encore avoir acquis cette acuité de vision, ce dépouillement de la sensibilité qui nous séduisent

chez Chris Marker. En sorte qu'un certain décalage est sensible entre la netteté, la dureté métallique du langage et l'imprécision de la pensée, de la matière romanesque qu'il cerne. Le résultat ne laisse pas d'être quelque peu décevant, et je défie bien le lecteur le plus attentif de se faire, en tout cas de conserver une image précise tant des personnages mis en scène par Jean Duvignaud que des décors où ils se meuvent, encore moins une idée bien consistante du sens de tout cela. Ce n'est pas que l'auteur manque de souffle ou de tempérament — ce serait même, plutôt, le contraire, et l'on souhaiterait le voir discipliner davantage ce foisonnement intellectuel dont il ne semble pas toujours maître. Jean Duvignaud n'en est pas moins, aussi, de ceux sur qui l'on peut fonder de sincères espoirs.

On pourrait presque adresser le reproche inverse à André Rosfelder, dont l'expérience vécue, certainement riche en dépit de l'âge de l'auteur des *Hommes frontières* (c'est l'un des assez rares privilèges des jeunes hommes de ce temps), souffre dans son expression d'un excès de schématisation : l'action de son livre perd beaucoup de son intérêt, voire de sa signification, à ne nous apparaître que comme un prétexte à réflexions, à discussions, à mises au point intellectuelles, tant pour l'auteur que pour ses protagonistes eux-mêmes. Ce roman n'est, en fait, qu'une épure : la matière romanesque (qui demeure riche et vivante chez un Chris Marker) y a peu de consistance et, paradoxalement peut-être, l'excessive acuité de pensée du romancier et de ses personnages ne s'affirme qu'au détriment de la complexité psychologique des seconds.

Tant il est vrai que le « cas » Malraux demeure assez exceptionnel, qui est celui d'un écrivain supérieurement lucide réussissant à rendre vivants et vraisemblables des personnages qui le sont à peine moins. Il est bien, sans doute, que nos jeunes romanciers se choisissent un tel maître, attestant ainsi une très haute et très valable exigence spirituelle. Mais la tentation n'est pas sans danger. Dans sa capitale introduction aux *Liaisons dangereuses*, Malraux lui-même a montré comment la psychologie et l'éthique de Laclos ne prennent toute leur valeur que par la vertu de la mythologie romanesque qui les sous-tend et les soutient. A trop réduire la part de cette mythologie, on court le risque de *désincarner* l'univers intérieur qu'elle a pour but de manifester, de le réduire à son tour à ses « lignes de force » essentielles, mais insuffisantes. En tant qu'art spécifique, le roman a ses lois, qui ne sont pas impunément transgressables. Qu'elles ne soient pas incompatibles avec l'exercice de la plus haute lucidité, c'est ce que les plus grands

romanciers de ce temps ont compris. J'ai cité André Malraux. Son exemple, sa leçon ne sont pas exclusifs, ainsi qu'en témoignent, notamment, l'exemple et la leçon, fort différents mais également valables, d'un Graham Greene, — de qui l'œuvre complexe n'a peut-être pas fini de livrer ses secrets.

CLAUDE ELSEN.

JOURNÉES DE LECTURE

8 *décembre.* — Michel Mohrt vient d'écrire un très bon roman qui s'appelle *Mon Royaume pour un Cheval* (1). C'est une œuvre assez triste, mais d'un dessin ferme, de telle sorte qu'on garde plutôt le souvenir de pages fortes et décidées. Certains chercheront les modèles des personnages. Derrière Mauduire, ils verront Drieu La Rochelle (sinon Montherlant), derrière Bargemont, Bassompierre, puis le Père Brückberger, Darnand... Mais avant tout, on y trouvera l'expression la plus sincère d'un des grands drames de l'époque.

Oh ! nous les connaissons bien les grands drames de l'époque. Ils étouffent de sérieux, ils ont avalé trop de cadavres ; ce sang mort pourrit leurs veines et l'apoplexie les guette. Mais Michel Mohrt parle des événements avec vaillance et sans respect. Son héros, Alain Monnier, nous rappelle sa jeunesse et tout le temps qu'il a passé dans une boutique grise, permanence royaliste de sa ville de province. Il s'agissait des idées les plus pures, les plus raisonnables. Mais sous la molle dictature de Vichy, ces principes sont vite ridiculisés. Il en sera de même au Canada, où Alain Monnier retrouvera tous les survivants d'une aventure dans laquelle il n'a pas voulu entrer, parce qu'il en prévoyait le morne déroulement. Oui, les Canadiens sont d'excellentes gens, mais leur dévotion (2), leur peur de la nouveauté choquent un aventurier bien né.

Partout le héros de Michel Mohrt est un exilé : dans son pays, à l'étranger, sous les idées régnantes et les meurtres qu'elles dé-

(1) Éd. Albin Michel.

(2) Je ferai remarquer à Alain Monnier (sinon à Michel Mohrt qui connaît parfaitement l'Histoire de France), que la bigoterie n'est pas du tout l'affaire du XVIIIe siècle, mais plutôt celle de la Restauration. Ce n'est pas Voltaire qu'il faut invoquer, c'est Paul-Louis Courier.

chaînent. Le départ est sa loi et l'Histoire en fait ce que les passions avaient fait de Montherlant : un voyageur traqué.

9 *décembre.* — Voici donc un roman écrit avec une conviction assez rare. Je vois bien ce qu'on peut lui reprocher : les trois femmes qui viennent occuper le héros ne paraissent pas très nécessaires, elles ont moins de vie que ses amis. Mais s'il les a aimées, ce garçon !

Telle est la seule longueur de ce roman, que Michel Mohrt a voulu pareil à une symphonie, plutôt qu'à un système romanesque. On n'aura pas de peine, par ailleurs, à lui prouver que son livre contient des pages extrêmement brillantes — ce luxe et cette ironie dont un bon compositeur se méfie, car ils viennent rompre l'unité de l'ensemble. Je pense à certains récits canadiens, aux apparitions du Maréchal, « ce Monsieur en gris, happé par les ascenseurs », à une séance de poésie. Cette dernière n'est pas sans rappeler une scène du *Gilles* (1) de Drieu La Rochelle. Au juste, on songera souvent à Drieu en lisant *Mon Royaume pour un Cheval*, non que ce livre soit tout à fait dans son sillage, mais d'abord parce que Michel Mohrt l'a mis en scène, sous le nom de Mauduire ; et aussi, parce que son roman inédit, *les Chiens de Paille*, finira bien par paraître. Or la conclusion des *Chiens de Paille* n'est pas différente. Elle montre la France abandonnée par les siens, divisée en apanages étrangers. Alain Monnier va au Canada, parce qu'il est à un âge où l'on croit encore aux Amériques, malgré tout. Constant se tuera, comme notre Drieu s'est tué — comme les folies du siècle l'ont tué.

15 *décembre.* — Parmi tant de romancières ennuyeuses, le nom d'Hélène Dufau est une consolation. Son premier livre, *la Belle Age* (2) est une réussite incontestable. Il me semble que beaucoup de jeunes romanciers ne connaissent pas de plus beau sujet que *leur* adolescence, le temps qu'*ils* ont passé en classe, *leurs* professeurs ; et finalement, c'est une histoire très générale, assez vague, qu'ils nous racontent. Tel n'est pas le cas d'Hélène Dufau, dont l'héroïne (assez pédante par ailleurs) est d'une insolence et d'une lucidité bien rafraîchissantes. En voici deux exemples :

Invitées par de petits jeunes gens un peu courts, mais bien faits, comme on en voit sur toutes les plages de France...

Ceci encore, emprunté au journal d'une lycéenne de quinze ans :

(1) Éd. *N. R. F.*
(2) Éd. Denoël.

Marie Mai est rentrée ce matin chez elle. Son père est mort hier. Ça ne lui est pas égal.

Comme on le voit, ce livre est écrit en français, il est cruel (1) et il est charmant (2). Cela fait trois circonstances remarquables.

ROGER NIMIER.

LA CORRESPONDANCE DE DOSTOÏEVSKI

La correspondance de Dostoïevski avait fait, dans des traductions et des choix divers et inégaux, l'objet de publications fragmentaires (trois en tout, sauf erreur : le volume du *Mercure de France* publié en 1908 par Bienstock — volume auquel se réfère Gide dans son étude de 1911 ; — des *Lettres à sa femme* (Gallimard) et une tentative interrompue après un tome, de Georges Aucouturier) : grâce à Dominique Arban nous aurons bientôt de ce document une version qui constituera un ensemble définitif (3). Notre connaissance profonde de Dostoïevski en sera-t-elle renouvelée? Peut-être. En tous les cas elle s'assurera des bases précises. Certaines erreurs biographiques seront dépistées. Enfin — ce qui est capital — les liens entre l'œuvre et la vie de Dostoïevski nous apparaîtront dans une lumière plus franche.

Le volume que nous pouvons lire aujourd'hui va de 1834 à 1857, c'est-à-dire de la treizième à la trente-sixième année de l'écrivain : de ses débuts au collège au lendemain de son premier mariage, en passant par les débuts littéraires à Saint-Pétersbourg, les quatre ans de bagne et les six années de « service » forcé dans l'armée.

Les lettres datant de l'enfance et de l'adolescence de Dostoïevski sont d'un ton et d'un contenu conventionnels : dans un pathos sentimental que l'âge et l'éducation expliquent — le père de Dostoïevski semble avoir beaucoup tenu aux formules épistolaires gonflées de respect et d'adjectifs — le garçon, puis le jeune homme, entretient ses parents de la marche de ses études : notes aux examens, classes redoublées, relations amicales, etc. Pourtant on peut déjà noter, dès le début en apparence insignifiant de cette corres-

(1) Jean Paulhan l'aimera sans doute.
(2) Il plaira peut-être à Marcel Aymé.
(3) *Correspondance de Dostoïevski*, traduction, introduction, notes et commentaires de Dominique Arban. Tome I (Éd. Calmann-Lévy).

pondance, l'apparition d'un des éléments majeurs de la vie de Dostoïevski : le besoin d'argent. « Il y aura de l'argent bientôt... » « Pour Dieu envoie-moi cinq roubles. » Le père de l'écrivain était assez « serré ». Lorsque Dostoïevski se lancera dans « la littérature », ses lettres se feront de plus en plus l'écho de ses préoccupations matérielles : il traduit pour vivre George Sand, Balzac, Eugène Sue, fait traduire Schiller par son frère Michel (c'est à ce dernier que sont adressées plus de la moitié des lettres de ce volume) — met sur pied des combinaisons balzaciennes pour éditer lui-même ses traductions et bientôt ses propres romans, échoue, recommence, écrit fiévreusement ses premiers récits...

1845 : la gloire à vingt-quatre ans, avec la publication des *Pauvres gens*. Puis c'est *le Double*, un échec, de nombreuses nouvelles, d'incessants soucis d'argent et de santé, la mise en train de *Netotchka Nezvanova*, l'arrestation, la forteresse, la fausse condamnation à mort, le départ pour la Sibérie.

Quatre ans de bagne. « Si l'on ne me laisse pas écrire, je périrai. » Il n'écrit guère, mais vit en bâtissant intérieurement ses œuvres futures. Il sort de geôle pour devenir soldat, à la fois écrasé et indomptable, rencontre une femme mariée qu'il épousera lorsqu'elle sera veuve, en 1857.

Écrasé : on le voit, dans cette *Correspondance*, presque toujours en mauvaise posture, à la veille du désespoir, sans argent, solitaire haïssant et aimant sa solitude, suppliant ses correspondants — parents, amis, éditeurs — de lui avancer des sommes dont il justifie l'emploi par des explications interminables et des comptes minutieux...

Indomptable pourtant, malgré la pauvreté, la maladie, l'avenir sombre. D'abord parce qu'il y a son œuvre, dont la nécessité et la présence intérieure l'enivrent ; puis parce qu'il y a des instants où il a formé son *Credo* : « il n'est rien de plus beau, de plus profond, de plus raisonnable, de plus viril et de plus parfait que le Christ, et je me dis avec un amour jaloux non seulement qu'il n'y a rien mais qu'il ne peut rien y avoir. Plus encore, si quelqu'un me prouvait que le Christ est en dehors de la vérité, et qu'il serait *réel* que la vérité fût en dehors du Christ, j'aimerais mieux alors rester avec le Christ qu'avec la vérité ». A ces formules passionnées, confuses — mais qui sont de celles qu'on doit connaître pour comprendre toute une part de l'œuvre de Dostoïevski (et d'abord *la Légende du Grand Inquisiteur* dans laquelle Berdiaeff voyait le couronnement de sa dialectique, le point où, à travers l'âme révoltée d'Ivan Karamazov, Dostoïevski saisit l'identité des

extrêmes) — à ces formules donc, je crois qu'il faudrait ajouter quelques-unes de celles où s'exprime sa grande *attente*. « Il me semble que prochainement, très prochainement, quelque chose de décisif va m'arriver, que j'approche du moment critique de ma vie, que je suis mûr pour quelque chose et que quelque chose aura lieu, peut-être de doux et de clair, peut-être de plus orageux, mais en tout cas d'inévitable ». Cette attente de l'inévitable, que des médecins ont identifiée avec le *pressentiment* de l'avenir et du monde qui envahirait les épileptiques à la seconde précédant la perte de conscience (on trouve dans *l'Idiot* une analyse de cet état) elle est une des constantes les plus significatives de Dostoïevski. Consciemment ou inconsciemment transposée, elle explique — si l'on peut, à ce niveau, expliquer — la profondeur fulgurante des intuitions, l'extraordinaire rigueur psychologique, la cohérence et la conséquence d'œuvres rédigées en apparence hâtivement – mais en réalité dominées et créées en une seule opération. (Les tourments de l'écriture et de la construction, le détail chronologique des *états* n'ayant ici rien à voir.)

★

Voilà des propos bien décousus. Ajoutons-y quelques remarques :

1º Dostoïevski répète qu'en écrivant une lettre on ne dit rien de ce qu'on veut vraiment dire. Il n'est donc pas tout entier dans sa correspondance. Il ne pouvait être lui-même, définitivement et pleinement, que dans ses romans. Le dégoût d'écrire des lettres, la « stupidité » des lettres : ces expressions reviennent sans cesse sous sa plume. « Je vous écris tout et je vois que du principal de ma vie morale, spirituelle, je ne vous ai rien dit. » André Gide qui cite ses mots dans son étude de 1911 : *Dostoïevski d'après sa correspondance*, disait un peu plus loin : « Peut-être cette correspondance nous trompe-t-elle en nous montrant toujours désespéré celui qui n'écrivait qu'en cas de désespoir. » Et Dominique Arban note de son côté la constante dramatisation de l'homme traqué mettant en scène sa détresse — il est vrai qu'il n'avait pas toujours besoin de la mettre en scène et que son expression nue pouvait suffire, au bagne ; mais avant? — pour atteindre son correspondant, le toucher, amener le choc, *remplacer la voix*. (Et c'est vrai qu'il la remplace, l'évoque, sa voix : elle nous frappe bien souvent, vivante et rauque, au détour d'une page, dans la traduction de Dominique Arban.)

2° Il se défend et se justifie sans cesse dévoré de remords. Sur le plan matériel, certes, à propos d'emprunts, de dettes, de projets avortés. Mais plus profondément aussi : car il veut avoir « un cœur pur, une parole pure, sans péché, sans envie, et incapable d'irriter ». (Cité par Gide.) Et à travers le texte gauche, maladroit, confus, quelle tension vers la perfection, l'accord, l'unité ! Retrouver, à demi visibles, les racines de ce désir d'unité, de cette quête d'une nature complète de l'homme à travers la pensée russe conciliatrice des antagonismes, à travers la recréation du Christ par Muichkine, c'est aussi un des enrichissements que nous apporte cette correspondance. « *On s'attend à trouver un dieu,* disait Gide, *on touche un homme.* » Ajoutons qu'on y voit vivre la mystérieuse liaison de l'homme humilié et de l'artiste.

GILBERT SIGAUX.

SPECTACLES

DE CHOPIN A ARTHUR HONEGGER

Il y a cent ans, Frédéric Chopin mourait à Paris. Cet anniversaire a été le prétexte de multiples célébrations. Nul n'a voulu être en reste, chacun y est allé de son « hommage » et nous avons eu festivals Chopin sur festivals Chopin, qui ont présenté les mêmes qualités et défauts que tous les concerts Chopin qui fleurissent chaque année. Il faut mentionner au moins l'initiative de l'Unesco : à son appel, onze compositeurs de nationalités différentes ont écrit des œuvres de musique de chambre pour honorer la mémoire du grand Polonais : Florent Schmitt, Jacques Ibert, Alexandre Tansman, Oscar Espla, Panufnik, Carlos Chavez, Howard Hanson, Bohuslav Martinu, Malipiero, Willa-Lobos, Lenox Berkeley. On ne saurait dire que les œuvres que nous entendîmes salle Gaveau aient toutes offert un intérêt égal. Si certaines ont pu sembler de mornes et studieux exercices (je songe particulièrement à l'*Étude* pour violoncelle seul de Jacques Ibert), d'autres sont de la vraie musique, non indigne de la mémoire qu'elles entendaient célébrer. Florent Schmitt a écrit pour chœur à 9 voix mixtes et piano une *Ode à Frédéric Chopin* recueillie et sen-

sible ; Bohuslav Martinu une *Mazurka-Nocturne*, pour hautbois, 2 violons et violoncelle, qui témoigne du tempérament vigoureux et original de ce compositeur ; Alexandre Tansman, un *Tombeau de Chopin*, pour quintette à cordes, d'une poésie rêveuse, délicate et raffinée. Mais les deux œuvres qui m'ont semblé les plus remarquables sont la *Sonate espagnole*, pour piano, d'Oscar Espla, et la *Suite polonaise* pour soprano et piano de Panufnik. La *Sonate espagnole* souffre d'un manque d'équilibre entre ses différentes parties et l'écriture en est parfois un peu touffue. Mais elle dégage un charme violent et tendre, sensuel et coloré, qu'accentuent des harmonies imprévues et neuves. Les cinq chants de la *Suite polonaise*, construits sur des thèmes populaires, dégagent une émotion très réelle, simple et touchante. Et quelle merveilleuse pureté de ligne, que la voix et l'art de Irène Joachim ont admirablement mise en valeur !

Arnold Schœnberg a eu soixante-quinze ans cette année. Sans la radiodiffusion et le zèle fanatique de M. René Leibowitz, cet anniversaire serait passé totalement inaperçu, en France. Certes, Schœnberg n'a pas et ne saurait avoir la popularité de Chopin. Sa musique ne s'adresse pas au cœur et n'est pas la proie favorite des pianistes, apprentis ou virtuoses. Mais les soixante-quinze ans d'un des grands novateurs de la musique méritaient bien (plus que Chopin qui n'en a nul besoin, ne le célèbre-t-on pas à perpétuité?) quelque hommage éclatant qui donnât au moins l'occasion d'entendre sa musique, tout au moins en France où elle n'est pour ainsi dire jamais jouée, et qui permît de faire le point. Si les divers hommages à Chopin, malgré les traitements surprenants auxquels son œuvre est soumise, ont fait éclater l'éternelle fraîcheur, la jeunesse toujours neuve de sa musique, le concert Leibowitz et ceux de la radio ont affirmé l'importance exceptionnelle de Schœnberg dans l'évolution de la musique.

Il n'est certes pas de musicien plus discuté de nos jours : violemment attaqué, admiré avec passion. Pour les uns, le plus grand musicien de ce demi-siècle, pour les autres le sorcier le plus néfaste, qui conduit la musique à sa perte. Pour les uns, un libérateur, pour les autres un fossoyeur. Il y a là, dans l'outre-louange comme dans le dénigrement, quelque excès.

En France, et plus généralement dans les pays latins, la musique atonale ne s'est pas encore acclimatée, c'est un fait, et n'a pas encore gagné la faveur du public. Plus : nombre de musiciens authentiques se montrent réticents à l'extrême. Il y a à ce refus de multiples raisons.

La plus importante est peut-être celle-ci : c'est qu'il n'est pas de musique plus violemment, plus essentiellement opposée à la française que la musique atonale. Y a-t-il, même dans ce qu'il a de plus intellectuel, un art plus sensuel, dans son essence, que l'art français? Pour citer un musicien typiquement français, y a-t-il une musique plus sensuelle que celle de Debussy? En France, la jouissance de l'oreille ne perd jamais ses droits. Même lorsque la musique sert de véhicule à l'expression des sentiments et des sensations ou des idées — ce qui est discutable — elle concilie toujours cette expression et la jouissance de l'oreille. De cette jouissance, la musique de Schœnberg ne tient aucun compte. La musique n'est plus un plaisir, plaisir des sens, plaisir de l'oreille. Voilà le premier grief. D'autre part, pour la plupart des musiciens, qui dit musique dit essentiellement mélodie. Or comment parler encore de mélodie quand la phrase musicale n'a plus de centre, quand elle se déroule sans points d'appui, puisque tous les sons y ont la même valeur? Si la musique est mélodie, elle est aussi mouvement : elle change, elle se fait et se défait. Mais la musique atonale est comme la flèche de Zénon d'Elée « qui vibre, vole et qui ne vole pas ». Elle fait du « sur place », si l'on peut dire. Il ne peut y avoir mouvement que si des changements peuvent se produire entre des points d'appui : sans ceux-ci, pas de mouvement. Enfin, cette musique sans points de repères, peut être dite a-thématique. Elle n'offre pas plus de motif reconnaissable à l'oreille que de construction apparente. Absence de mélodie, absence de mouvement, absence de thème, voilà de quoi heurter suffisamment bien des musiciens, qui se refusent à voir dans cette désintégration de la musique, encore de la musique. Et pourtant Schœnberg a donné naissance à un langage entièrement neuf, à un univers sonore absolument vierge et, au sens propre du terme, inouï.

Univers insaisissable, difficilement imaginable, que les mots n'arrivent pas, ou imparfaitement, à cerner. Univers de ruptures et d'évanouissements, miroir du non-vu et de l'inanimé, réceptacle de l'inarticulé, véhicule d'un monde sans forme non encore né. Statique et grondant, il ne connaît ni tendresse, ni repos ; l'allégresse et la joie semblent l'avoir déserté. Il est traversé d'élans cassés, tout fulgurant d'un lyrisme exacerbé. Univers peu aimable certes, sans harmonie au sens classique du mot, qui semble refléter l'envers grimaçant des choses, — mais auquel on ne peut nier l'existence sonore la plus convaincante et la plus impérative.

A cet égard l'audition de *Pierrot Lunaire* à la radio et du concert dirigé par René Leibowitz à l'École normale ont été des plus

instructifs. Ils nous ont permis de nous familiariser avec les différents stades du développement de Schœnberg, car il y a loin des mélodies chantées par Irène Joachim, à la déclamation de *Pierrot Lunaire*, ou à la violence de l'*Ode à Napoléon* et de la *Fantaisie pour violon et piano*. Les premières d'une beauté sombre, tantôt grondante, tantôt paisible, sortes de déplorations lyriques, sont dans la tradition du chant germanique, avec une coloration très wagnérienne.

Pierrot Lunaire, interprété dans un style admirable par Maria Freund qui le créa à Paris en 1912, demeure une œuvre unique que les ans n'ont pas touchée. Tout au plus porte-t-elle les traces d'un symbolisme un peu désuet, qui tient du reste davantage au poème qu'à la musique. Il semble même qu'avec le temps le « charme » de *Pierrot Lunaire*, au sens poétique du terme, se soit accentué. Dès le début l'auditeur est emprisonné dans un univers, peut-être étouffant et monotone, qui ne le lâche plus une fois qu'il s'y abandonne. On ne retrouve plus le lyrisme des mélodies précédentes. Il n'y a plus chant à proprement parler. Mais une sorte de voix blanche, instrument parmi les instruments et qui concerte avec eux. Ceux-ci tissent la plus arachnéenne des constructions, dans une atmosphère raréfiée, translucide, qui réfracte les états d'âme d'une sensibilité exacerbée. Le sentiment que laisse une telle œuvre est celui d'une extrême pureté sonore. Oui, les sons se détachent à l'état pur, chacun comme une perle d'un collier qui se déferait et que chaque instrument libère.

L'*Ode à Napoléon Bonaparte* date de 1943. Écrite sur le poème de Byron, c'est une œuvre forte et dynamique qui traduit à merveille musicalement l'ironie grinçante du poème. Toute en oppositions brutales, arrêts brusques suivis de reprises tumultueuses, elle est d'une magnifique violence expressive. Le quatuor et le piano grondent, attaquent avec un mépris agressif, passent du lyrisme à la rage, accompagnés des martèlements du récitant qui dit le poème. Le rôle du récitant est tout à fait curieux. Sa partie tient une place considérable dans la construction sonore. Il ne « dit » pas, en dehors des instruments : tantôt ceux-ci l'accompagnent, tantôt il les accompagne, parfois même il semble développer des motifs qu'à leur tour les instruments développent. Ainsi, le récitant fait partie intégrante de la musique. Celle-ci semble marquer, sinon un retour à la stricte tonalité, tout au moins à la notion de pôles fixes : les sons n'ont plus tous une valeur égale, le compositeur a rétabli une certaine hiérarchie entre eux. Le fait est assez nouveau chez le maître dodécaphonique pour être signalé,

tout en nous gardant d'en tirer des conclusions prématurées quant à l'évolution de ses œuvres futures.

A tout auditeur de bonne volonté qui consent à écouter cette musique d'une oreille neuve, avec un entendement et une sensibilité désencrassés, l'importance capitale de Schœnberg ne saurait échapper. On peut accepter ce langage nouveau ou le rejeter, mais on ne peut le nier. L'œuvre du musicien viennois n'est pas seulement, comme le voudraient certains, une expérience de laboratoire. Il est évident que si Schœnberg a inventé ce langage, c'est par impérieuse nécessité ; parce qu'il ne pouvait s'exprimer autrement. Que la dissociation, la désintégration, l'atomisation qu'il fait subir à la musique heurtent et déchaînent les sarcasmes, il n'y a pas là de quoi s'étonner, c'est le sort de tous les novateurs. On lui intente le même procès qu'à un Rimbaud, à un Mallarmé ou à un Picasso. En vérité, la démarche de Schœnberg est parallèle à la leur. Comme eux il aura mis à jour des contrées interdites, où nul ne s'était aventuré jusqu'alors, et que l'homme moderne, l'homme d'aujourd'hui reconnaît comme siennes, parce que ce sont ses propres paroles qu'il y entend et son double même qu'il y rencontre.

Si l'on considère que le théoricien, chez Schœnberg, a parfois nui au musicien, que l'on songe à ses disciples, au pur Webern, et surtout à Alban Berg, le lyrique, dont la musique jaillie de l'âme vous perce comme une flèche. Nul ne niera que la voie ouverte par Schœnberg soit sans issue. Certes les stériles et les impuissants s'y perdront (ils s'y perdent déjà), mais les vrais musiciens y puiseront un renouvellement de leur art, à une époque où un tel renouvellement est affaire de vie ou de mort : il suffit de citer le nom du plus grand des compositeurs italiens de ce temps, Luigi Dallapiccola.

Là où l'excès commence, c'est de prétendre qu'il n'est pas d'autre voie possible aujourd'hui que celle de Schœnberg, et qu'historiquement, le système tonal étant épuisé, il doit céder la place à l'atonalisme. C'est jouer les prophètes à bon compte et les thuriféraires de Schœnberg ne s'en privent guère. On songe aux thomistes pour lesquels hors du thomisme, il n'est point de salut. Pour les musiciens d'aujourd'hui il en est hors de l'atonalisme. Celui-ci n'est pas la Voie, mais une voie, féconde pour les uns, stérile pour les autres.

Peu de musiciens sont aussi dissemblables de Schœnberg que Darius Milhaud. Darius Milhaud, ou la musique faite homme. Nul souci des théories chez lui : il écrit de la musique tout naturelle-

ment, le pire côtoyant le meilleur, avec la générosité et l'abondance des maîtres anciens. On doit à son séjour en Amérique pas moins d'une quarantaine d'œuvres, dont certaines de vastes dimensions : symphonies, concertos pour divers instruments, quatuors, pièces pour deux pianos, sonates, mélodies, etc..., enfin un opéra, *Bolivar*, d'après Jules Supervielle, que l'Opéra doit monter cette saison. Le retour de Darius Milhaud a été marqué par deux festivals consacrés à sa musique, tous deux dirigés par le compositeur : l'un avec l'orchestre de la Radiodiffusion française, l'autre à la salle Gaveau. On a pu entendre les œuvres suivantes : *Opus américanum n° 2* (suite pour orchestre), la *Première Symphonie*, le *Deuxième concerto*, pour violon et orchestre, les 14e *et* 15e *Quatuors* à cordes, l'*Octuor* (réunions de deux quatuors), la 2e *Sonate* pour alto et piano, *Alissa* sur un texte d'André Gide, et des mélodies.

Ces œuvres, comme toutes celles du compositeur, ont paru inégales. La musique de Milhaud est un torrent qui charrie beaucoup de boue. Il faut l'accepter telle quelle. Filtrée, elle n'est plus elle. Peut-être Darius Milhaud aurait-il dû naître au XVIIe siècle, à une époque où un langage musical commun à tous les musiciens existait encore : langage commun qui permettait alors de voiler les faiblesses et de boucher les trous. Aujourd'hui, trous et faiblesses sont à nu. Cela dit, les deux concerts Milhaud nous ont convaincu de l'admirable vitalité, de la merveilleuse richesse et diversité de ce musicien. Si le 2e *Concerto* pour violon et orchestre est une œuvre brillante et aisée, avec un mouvement lent, élégiaque, la 2e *Sonate* pour alto et piano n'est pas une réussite et l'alto y a une tâche ingrate. L'*Opus americanum*, suite chorégraphique retraçant la vie de Moïse, ne manque ni d'éclat, ni de couleur, ni d'ampleur, mais elle appartient à la veine facile de Milhaud, qui ne redoute ni le bavardage ni les longueurs. Quel contraste avec la 1re *Symphonie!* C'est une œuvre magnifique, d'une merveilleuse égalité dans l'inspiration et la réalisation du début à la fin. Pas une faiblesse dans les quatre mouvements qui la composent. Tout Milhaud est là, et le meilleur : sa bonté, sa tendresse, sa poésie (comment oublier le mouvent lent, grave et méditatif?), sa gaieté vigoureuse, sa franchise d'accent, sa large carrure. D'une ampleur équilibrée, cette *Symphonie* est une *vraie* symphonie, perle rare s'il en fut, à une époque où l'on baptise de ce nom des suites d'orchestre en plusieurs parties, sans aucune cohérence constructive (et cela me paraît vrai aussi de la *Symphonie en trois mouvements* de Strawinsky). C'est là l'œuvre d'un grand musicien, tout

comme les 14e et 15e quatuors à cordes qui, réunis, forment l'*Octuor*. On aimerait demander au compositeur les raisons profondes de cette combinaison (peut-être n'y en a-t-il pas et sont-elles accidentelles ou anecdotiques). Le résultat seul compte : les deux quatuors sont les plus beaux de Milhaud et l'*Octuor* son œuvre de musique de chambre la plus achevée. C'est merveille d'entendre avec quelle justesse, quelle exactitude et quelle perfection, les deux quatuors s'imbriquent l'un dans l'autre pour donner naissance à cet octuor complexe et simple (la simplicité de l'évidence), riche et limpide, où l'on retrouve la sève de Milhaud, comme épurée, coulant en un flux à la fois doux et impétueux qui vous emporte.

Au même concert on a pu entendre *Alissa*, sorte de long récitatif chanté, sur des fragments de la *Porte étroite* de Gide. Dans ses *Notes sans musique*, le compositeur rapporte qu'après l'audition de cette œuvre Gide lui dit : « Je vous remercie de m'avoir fait sentir si belle ma prose. » Et, de fait, la beauté de cette prose désincarnée, limpide, dépouillée à l'extrême, resplendit. Le musicien en suit la moindre inflexion, en souligne la moindre nuance avec une fidélité exemplaire, sans que pour autant sa musique ne soit qu'une musique d'accompagnement. Simplement elle est aussi dépouillée que la prose, aussi nue, aussi poignante. Je connais peu de pages dans le chant moderne d'une beauté aussi simple et aussi émouvante. Il est juste de dire que Mme Martin-Metten interpréta et chanta cette *Alissa* avec une perfection au-dessus de tout éloge.

Pour terminer, je voudrais mentionner l'audition récente des *Cris du monde* d'Arthur Honegger, créés en 1931, et marquer les réflexions que m'inspire cette œuvre. La critique a accueilli cette nouvelle audition avec une chaleur particulière, prête à crier au chef-d'œuvre. Il est curieux de constater comme le jugement critique tend à disparaître dès qu'il s'agit d'une œuvre au dessein ambitieux. Je dois dire que, pour ma part, une sonatine parfaitement réussie m'inspire plus de respect qu'une œuvre de vastes proportions manquée. Ce qui me semble être le cas des *Cris du monde*.

Que l'inspiration de cet oratorio profane soit belle et généreuse, encore qu'un peu simpliste, soit. Qui ne se sent proche de cet être humain, inquiet de son âme, qui clame sa détresse, aspirant à un instant de solitude et de silence au milieu du tumulte de la vie moderne?

Malheureusement, cet être humain clame sa détresse en phrases mélodiques d'une convention consternante, qui n'est pas loin du pire pathos ou de la suavité. Quant au tumulte de la vie moderne

(bruits d'usine, armées en marche, etc...), le musicien l'exprime par le déchaînement de l'orchestre et d'une masse chorale, avec une violence toute extérieure et emphatique qui ne dédaigne pas les effets sonores un peu gros. Tout ce vacarme est plus proche du bruit à l'état brut que de la musique. Enfin l'œuvre est trop longue ; on n'y retrouve pas ce sens de l'architecture sonore qui appartient en propre au musicien d'*Horace Victorieux.* « Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée. » André Gide écrivait cela à propos de la littérature. Mais c'est aussi vrai de la musique, encore plus quand il s'agit d'un néo-romantisme comme celui d'Honegger.

HENRI HELL.

LES SAKHAROFF

« Ils sont revenus. Paris va retrouver une certaine qualité de l'air que ni l'abolition des tickets de pain, ni le retour à la liberté de l'essence ne pouvaient lui donner. Paris entre sous un bon signe puisque ces oiseaux migrateurs ne dédaignent plus son ciel. »

Voilà ce que disait, pour nous qui savions, cette simple affiche : Théâtre des Champs-Élysées, Clotilde et Alexandre Sakharoff.

Lorsque les très jeunes gens nous demandaient au cours des dernières années : « Que pensez-vous de ce ballet, de ce danseur, de cette danseuse? » nous répondions : « Il y a de très beaux costumes, un très beau décor, votre danseur saute très haut et votre danseuse a des pointes impeccables, mais la danse, pour nous, ce n'est pas cela. Pas cela du tout. C'est Clotilde et Alexandre Sakharoff. »

Ils devaient penser de nous : « Naturellement, ces gens de l'avant-guerre... »

Et c'est parce que nous avions peur nous-mêmes d'avoir tout embelli dans notre souvenir que nous tremblions l'autre soir en arrivant au Théâtre des Champs-Élysées.

Comment vous remercier, Clotilde et Alexandre Sakharoff, d'avoir si vite et si complètement fait bon marché de nos doutes et de nos inquiétudes? Il a suffi que vous entriez en scène, Clotilde, de cette démarche inimitable, appelant à vous toute la joie qui peut exister au monde à poser un pied devant un autre, il a suffi, Alexandre, que dans *Prélude* vous vous étendiez doucement

ur la terre, avec une telle tendresse humaine, pour je ne sais uelle mystérieuse communion. Nous vous retrouvions avec fierté, omme si vous nous aviez un peu appartenu. Eux, stupéfaits, ous découvraient. La salle entière était envahie, submergée par n de ces silences vivants et riches de souffles suspendus, témoignage éclatant de cette prise de pouvoir totale sur le public que es grands artistes obtiennent quelquefois, — leur seule vraie écompense.

Ils étaient bien un peu étonnés, nos amateurs de ballets. « Quoi, as d'histoire, pas d'exploits techniques, pas de décor? » Mais non. 'histoire ici, c'est la pensée du musicien qui se matérialise dans es plus immatériels des êtres humains. Les décors, c'est le seul nouvement des danseurs qui les crée et les détruit. Les mains l'Alexandre Sakharoff parcourant la Harpe séraphique de Jean-ébastien Bach n'évoquent-elles pas le monde des anges comme ucune toile peinte ne le fera jamais? La technique n'est pas une n en soi, un instrument de torture qui tend le corps pour un xploit sportif à la limite du réalisable, c'est une merveilleuse bération de ce corps, la possibilité de transmettre à travers lui, ettement et sans à peu près, les songes les plus exigeants de l'âme, es étonnantes synthèses de l'esprit.

Comme on voudrait qu'il y ait eu dans la salle l'autre soir, une eune danseuse, un jeune danseur que cet exemple rayonnant ait pu onvaincre de jeter aux orties leur religion de la seule technique, eur expressionnisme vulgaire, pour se mettre, eux aussi, à la echerche de « l'âme » de la danse.

« On a dit quelque part que nous étions des objets de musée, isait l'autre jour Alexandre Sakharoff. Je suis très fier d'être n objet de musée. Ils contiennent toute la jeunesse du monde. »

MARCELLE TASSENCOURT.

PROMENADES

AULT-EN-LABOURD 1950

(Petit essai de sociologie.)

Notre ville a grandement changé depuis la guerre. Elle a perdu eaucoup de son caractère provincial. Mais d'ailleurs, peut-on ujourd'hui parler de « province » comme on en pouvait parler il a cinquante ans, et ce terme n'a-t-il pas perdu toute réalité autre

que géographique, au siècle de la radio, de la presse, du cinéma, des réseaux routiers et des rapides de nuit? Trop de fils, trop de rails, trop de câbles relient à la capitale et au reste du monde chaque village de France... Jeune Parisien, n'allez donc pas imaginer Sault-en-Labourd comme une touchante lithographie pour roman de Balzac. Nos concitoyens se sont assez gaussé, pendant la guerre, de ces naïfs indigènes de vos banlieues, qui venaient se ravitailler dans nos campagnes et se figuraient nous éblouir en émaillant leur conversation de quelques termes d'argot. En ces années d'occupation, où Paris et la province se sont si souvent rencontrés, on a pu mesurer à quel point certains poncifs étaient désormais caducs. La seule différence notable, entre un Saltusien et vous, c'est l'accent. J'ajoute que si vous êtes plus prompt que le Saltusien, plus vertigineux dans vos pensées et dans votre élocution, plus péremptoire dans l'affirmation de vous-même, il est plus réfléchi que vous, plus passionné peut-être, et plus intraitable dans le secret de son âme : c'est que le temps coule plus lentement pour lui. Son élégance vestimentaire n'a rien à envier à la vôtre. Il a le teint plus frais, étant généralement mieux nourri. Il est moins hâbleur que vous, mais aussi moins facilement dompté par la hâblerie des autres. Votre supériorité sur lui ne se vérifie plus dans aucun domaine. Je vous le répète : grâce à la S. N. C. F., à *Samedi-Soir*, à la Radiodiffusion française et aux Ciné-Clubs, grâce à ces bottes de sept lieues que le Progrès a mises à la disposition de tous, Sault-en-Labourd a rattrapé son retard, Sault-en-Labourd s'aligne sur le reste de l'Univers. Et l'alignement, comme vous savez, est la conquête la plus indiscutable de la spiritualité moderne. Je parlais de Ciné-Clubs... Notre petite ville, en effet possède le sien. Un groupe de pionniers de seize à vingt ans s'est avisé qu'il était urgent de répandre dans le public la culture cinématographique. En un rien de temps, le Club fut fondé. Il comptait au départ une centaine de membres. Nous avons sollicit l'adhésion des notabilités. Quelques-unes se sont récusées, pour des raisons obscures. Mais les éléments éclairés et progressistes de toutes les classes sociales se sont joints à nous. C'est ainsi que nou avons pu commenter les œuvres de René Clair, de Vigo, de Renoir Nous avons même, après mûre délibération, inscrit *Extase* à notr programme : ce film est précédé d'une si forte réputation d'érc tisme que nous craignions d'offusquer notre audience et de décou rager les bonnes volontés. Eh bien, le croiriez-vous, au soir de l projection, la salle était comble : les cent membres du Ciné-Club par je ne sais quelle miraculeuse multiplication, étaient devenu

quatre cents : il y avait dans le public les représentants de toutes les orthodoxies, de tous les conservatismes et de toutes (ou presque toutes) les confessions. Je dois avouer que beaucoup de nos concitoyens ont été déçus par le film. Certes, Mme Heddy Lamarr est belle, courant nue sur la pelouse. Mais enfin, cette image, la seule qui soit franchement érotique, est bien rapide. On a eu beau nous expliquer ensuite que l'œuvre tout entière baigne dans un climat freudien, qu'elle est axée sur un symbolisme sensuel tout ce qu'il y a de progressiste et que, par exemple, la séquence du jeune marié qui ne parvient pas à ouvrir la porte est une transposition hardie, nous n'avons pas dissimulé notre scepticisme et notre désappointement. Trêve d'allusions, symboles et autres fadaises ! Si nous étions venus en masse à *Extase*, c'était pour voir comment on force une pudeur, non une serrure.

Ce détail vous montrera, j'espère, que nous ne sommes pas, à Sault-en-Labourd, indûment paralysés par les tabous d'une archaïque pudibonderie. De fait, les ouvrages de M. Henry Miller ont été assez largement diffusés chez nous. Sous le manteau, car à quoi bon s'exposer aux blâmes toujours possibles de l'hypocrisie? Mais enfin, les couches supérieures de la population se sont discrètement réchauffées, tout un hiver, au *Tropique du Capricorne*. La jeunesse intellectuelle, pour sa part, se déclare charmée par les prouesses de M. Boris Vian ; toutefois, elle n'a pas encore décidé sur quelles tombes elle se devait de cracher. Patientons, cela viendra. M. Genêt, je crois, n'a pas encore pénétré les jeunes consciences saltusiennes. Cela est dû probablement au caractère clandestin et dispendieux de sa production. D'autre part, il y a sans doute chez nous trop de santé profonde pour que nous nous associons sans réticence à ses pompes et à ses œuvres. Nous lisons aussi les traductions américaines, naturellement. Et les best-sellers français. Mon cher Cecil Saint-Laurent, votre *Caroline* est particulièrement chérie par nos concitoyens. Nous la trouvons succulente. Nous l'évoquons volontiers au cours de nos rêveries matinales (car elle est fraîche comme l'aube, et comme elle, toujours recommencée). Les « bibliothèques circulantes » sont très actives ; et même celles qui circulent parmi un public soucieux avant tout que la littérature dispense des leçons morales, ne sont pas les moins ouvertes aux inspirations nouvelles : c'est ainsi qu'une dame du Tiers Ordre recommandait chaudement à une jeune demoiselle, comme étant « très joli », un roman de Mme Max du Veuzit audacieusement intitulé le *Baiser dans la Fournaise*. C'est vous dire que l'esprit, chez nous, souffle partout.

(Ce « baiser dans la fournaise » me rappelle un dicton, un proverbe injurieux, forgé de toutes pièces par la malice jalouse de nos voisins, et qui nous représente, Saltusiens et Saltusiennes, comme des êtres excessivement volcaniques, d'une licence effrénée et sans scrupules. A tel point que, dans toute la région basse-pyrénéenne, le mot « Saltusien » est devenu synonyme de... non, je ne peux guère traduire le terme gascon. Les Romains disaient : *lupa;* les Anglais disent : *whore.* Cet adage honteux, qui voudrait nous stigmatiser, a sa source dans l'envie la plus basse : nous sommes, en effet, une race aimable. La beauté fleurit généreusement dans nos murs. Le nombre des visages gracieux et charmants me paraît dépasser de beaucoup le pourcentage normal vérifiable dans les autres petites villes. Et le reste de la personne est en harmonie avec le visage. D'où notre réputation. Mais nous avons une devise plusieurs fois séculaire, fièrement inscrite sur nos armes, et qui répond d'avance à ces insinuations perfides sur notre prétendue inflammabilité : *Touches-y si tu l'oses.* Personne ne s'est encore avisé, à Sault, d'y venir toucher sans en avoir reçu la préalable autorisation.)

M. Emmanuel Berl me demandait un jour s'il y avait encore, à Sault, « un maniaque dans chaque maison. » C'est à Francis Jammes qu'il doit cette conception fastueuse. Mais beaucoup d'eau a passé sous le Vieux Pont depuis le temps où le poète déclarait à l' « ingrate » Sault qu'elle n'aurait pas « ses cendres ». Nous nous sommes humanisés. Certes, M. Berl, vous trouveriez encore chez nous un petit nombre d'originaux. Notre flore a ses orchidées, ses sensitives, ses plantes carnivores. Mais on peut dire, d'une façon générale, que le refoulement et les complexes ne font pas trop de ravages dans nos rangs. Depuis longtemps déjà, les spectacles tauromachiques sublimisent les instincts agressifs ou sanguinaires de la foule saltusienne : sur les gradins de nos arènes — où l'on célèbre rituellement chaque année des « courses landaises » (c'est-à-dire : des combats de vaches), bourgeois, paysans et prolétaires communient dans un culte mithraïque : l'encornée polarise notre sauvagerie latente. Au cours des dernières années, plusieurs clubs et associations (de boxe, de nage, de ski, philatéliste, évangélique, bouliste...) offrent mille issues légitimes à nos tendances les plus obscures et canalisent au profit du bien-être collectif nos dynamismes individuels, lesquels risqueraient sans cela d'exploser sous des formes dangereusement asociales. Notre ville a même accueilli naguère les apôtres d'une secte hautement spiritualiste, qui sont venus offrir à notre pétulance naturelle des débouchés

supplémentaires vers le mysticisme. *Les Fils de l'Éternel* (ainsi se nomment ces nouveaux gnostiques) ont déjà recruté une douzaine de fidèles saltusiens, parmi lesquels notre facteur, respectable fonctionnaire. Ils se sont toutefois heurtés à la résistance d'un de nos plus éminents bouchers, qui les a chassés de son magasin avec une indignation, avouons-le, assez légitime, lorsqu'il a compris que la sagesse des *Fils de l'Éternel* ordonnait l'application la plus stricte du régime végétarien. Nous avions d'ailleurs trouvé que ces clairvoyants avaient manqué de flair en allant proposer leur doctrine au robuste et sanglant sacrificateur. Ils nous ont en outre paru suspects, le jour où, assistant à une séance d'initiation, nous avons vu leur prédicant arriver dans une superbe Cadillac : comme nous faisions part de notre trouble à la trésorière de la secte, elle nous répondit avec onction : « Dans notre Paradis, monsieur, tout n'est pas du toc. »

Nous avons diverses institutions catholiques, et un nombre de sectes protestantes que personne, jusqu'à il y a quelques années, n'avait pu exactement dénombrer. Mais elles ont été unifiées depuis. La laïcité est représentée par le collège d'État, une société sportive, une clique et le conseil municipal (que certains Saltusiens, je ne sais pour quelle raison, désignent aussi sous le nom de « clique ».) Autrefois, clercs et laïcs se livraient une guerre permanente. Ils se tolèrent aujourd'hui, et n'hésitent même pas à collaborer, aux jours fastes, notamment pour le « passerue » de la fête de Jeanne d'Arc. (Il y a cependant quelques frictions, quant à l'ordre de préséance : laquelle des deux cliques, l'athée ou la croyante, doit défiler la première derrière l'étendard de la Pucelle? Ce problème épineux n'a pas encore été résolu.)

Touriste et oisif, je vous conseillerais de vous lever avant l'aube et d'aller, de quelque hauteur avoisinante, contempler l'éveil de la ville. (Je présume que vous passez l'été ou l'automne à Sault-en-Labourd.) Au retour de votre promenade, une omelette au lard s'impose, avec un verre de Jurançon ou de Monein. A onze heures, la piscine ou, si vous êtes bon nageur, le Gave. Vous pourrez ensuite déjeuner à la *Belle Hôtesse*, de renommée ancienne, — et justifiée. Je vous signale une petite pause à notre place d'Armes, bruissante, à l'heure méridienne, de nombreux essaims de cousettes, midinettes, apprenties, dactylos, etc. Il y a là de quoi faire battre les cœurs les plus désabusés. L'après-midi, allez rendre visite, si vous avez eu la chance d'être préalablement introduit, à l'un de nos médecins humanistes, à l'un de nos propriétaires fonciers, ou professeurs ou rentiers : vous saurez ce qu'est l'esprit gascon.

Mais vous pouvez aussi faire un tour chez nos commerçants : leur verve, sans doute moins docte et raffinée, n'est pas dénuée de pittoresque. Pour l'apéritif. vous avez le choix entre deux cafés respectables, de style Fallières, et une quantité de petits bistrots dont chacun a sa physionomie propre. Dans l'un d'eux, notamment, le patron est doué d'une acuité critique tout à fait remarquable et n'a pas son égal pour déceler, en ses concitoyens, ceux qu'il a baptisés, d'un terme définitif : « Les faux-Jésus. » Il vous renseignera sur les menues particularités de la ville : c'est un rapport Kinsey ambulant ; mais, aussi discret que le rapport Kinsey, il ne dévoile pas le nom des victimes.

★

Telle est notre ville. J'ajoute que nous sommes sensibles à la raillerie, peut-être parce que nous aimons beaucoup railler. Nous avons une dose raisonnable de fierté, et même de l'orgueil, qui, chez les plus vigoureux d'entre nous, a parfois quelque chose de janséniste et d'un peu farouche. Un dicton local nous dépeint comme « Béarnais courtois et fidèles ». Nos ennemis prétendent qu'il y a une équivoque philologique sur le deuxième adjectif, lequel signifierait, en gascon, « faux », et non point « fidèle ». Mais c'est faux, naturellement. Car nous sommes fidèles, et d'abord à nous-mêmes. Et n'allez pas, s'il vous plaît, évoquer Bernadotte...

Nous avons aussi le sentiment un peu mélancolique — et que partage, sans doute, mainte province française, — que notre « particularisme » est en train de mourir. Je l'ai dit : la province sera bientôt une notion caduque. La marche du Temps finira par nous rendre semblables au reste du monde, ayant effacé l'un après l'autre les traits qui nous distinguent encore. La France, tôt ou tard, aura digéré complètement cette dure Navarre qui, sous Henri IV, l'avait négligemment annexée. Alors, nos arrière-petits-neveux, anonymes molécules d'une seule pâte nationale ou, qui sait, planétaire, auront oublié notre antique dialecte. Avec ses deux cent mille habitants, Sault-en-Labourd sera devenue la plus banale des Kansas-Cities. Je songe avec horreur aux hélicoptères se posant sur la plate-forme de notre vieille Tour maquillée de béton armé... Je vois les buildings, les réseaux d'autobus, une foule grise et hâtive... Mais ce cauchemar, Dieu merci, est assez lointain, — même si l'on peut flairer, à de menus indices, son inéluctable avènement.

JEAN-LOUIS CURTIS.

ILLUSTRATIONS POUR UN LIBAN PITTORESQUE

Le Prince héritier du Yemen et son frère cadet dînent à l'hôtel de Beyrouth, à côté de moi. Dans les mains du cadet, si agiles, toute la politique orientale défile : intrigues du Sérail. Sans le pétrole, ils ne seraient pas ici ; moi non plus, car il n'y aurait pas de guerre. Demain matin on doit pendre un voyou qui a tué trois personnes dont son cousin. Ce sera un beau spectacle et j'y vais. L'exécution a lieu sur une grande place, quand j'arrive déjà noire de monde, dix mille personnes venues de toute la région, par tramways ou cars spéciaux. Au premier rang, en noir, la mère du condamné, les parents de ses victimes. La mère de l'une d'elles tient un sac : « Je vais te fourrer dedans quand tu seras mort. » Le criminel harangue la foule pendant près d'une heure, sifflé et applaudi. Il engueule les juges, le procureur, son avocat, le prêtre ; le gouvernement qui étouffe l'opposition, qui est incapable de mener la guerre. On va le pendre, mais il fait remarquer qu'il a encore droit à cinq minutes et, la tête dans le nœud coulis, invective toujours, au milieu des cris. Puis la foule rompt tous les barrages et danse frénétiquement sous la potence, entre les jambes pendantes. Un conseil des ministres se réunit le soir même.

Mgr Hanna, archevêque grec catholique de Beyrouth, m'invite à une messe solennelle pour le lendemain à la cathédrale, et me recommande en expliquant le chemin à suivre : « Attention, ne vous trompez pas, la cathédrale est sur la place, mais à gauche c'est la cathédrale grecque orthodoxe. Moi, c'est à droite. » Décor plus oriental encore que je ne pouvais imaginer, chargé, doré, plein de fausses perspectives. Un Christ, au fond, comme un autre semble-t-il. Tout d'un coup un bedeau l'enlève comme un fêtu de paille. En effet il est en carton. Et l'archevêque s'assied à sa place. Les enfants de chœur sont rose et bleu pâle, comme les faisceaux de cierges, très bonbons les uns et les autres. Étranges et beaux chants d'un nain de Goya, huché dans sa stalle. Processionnellement on promène la tiare, ors et grandes barbes noires.

Je sors par la corniche de Beyrouth. La terre rouge, les pins verts, l'Estérel. Mais dans l'Estérel il y a du bleu en plus. Le rouge est le même qu'aux environs du Caire, bien plus accentué qu'au Sahara. Les pins se rejoignent par la tête. S'ils sont trois ou quatre, c'est un temple grec. Tout un bois de pins forme un tapis

volant. Dans un désert de trois hectares, entre la route et la mer, les arabes marchent déjà en caravane. Un bonhomme sur son âne, les jambes pendantes. C'est l'Indifférent de Watteau, équestre. Nous avons été jusqu'à l'embouchure du fleuve du Chien (un fleuve qui est une rivière, bien sûr), où Adonis est tombé de cheval, comme vous le dira la jeune paysanne qui indique la route. Dans cette gorge encaissée toutes les armées se sont battues, depuis les assyriennes jusqu'aux françaises sous les ordres d'Hautpoul pour Napoléon III. C'est un point stratégique éternel, où les cultures descendent jusque dans la mer. Qui les cultive est paysan et marin. A Beyrouth, au matin, j'entends à la fois, de ma chambre, le chant des coqs et le bruit des vagues.

La baie de Jounié, un peu plus loin, est parfaite, dit-on. Son rectangle mord la terre. Elle est dominée par la petite lumière de Notre-Dame du Liban. Tout en grimpant la pente, pour voir la belle vue sur la baie de Jounié, tout en passant devant la demeure, modestement vaticane, de Sa Béatitude le Patriarche Maronite, on me raconte quelques-unes des aventures financières de ce saint homme, trop naïf. Un jeune homme de famille à qui il avait confié la gérance de sa fortune le ruine sur les tapis verts de Monte-Carlo. Mais le Patriarche est un saint homme et sa vue reste la plus belle. En redescendant j'ai idée de visiter Sa Béatitude. La cour intérieure, charmant patio, présente quelques caractères espagnols, avec ses fleurs et son puits au milieu. La maison est grande et simple. Un quadrilatère construit il y a soixante-dix ans environ, à un étage. Une audience est vite obtenue, et par de longs couloirs, peints en bleu, intermédiaires entre l'hôpital et le couvent, ici habite l'évêque un tel, ici tel autre, nous sommes introduits dans un petit salon. Housses sur les chaises, poussière, enfantines japoneries aux murs. Si on regarde ce tableau d'un côté, on voit la photo du patriarche, de l'autre apparaît sa signature. Puis nous pénétrons dans le salon. Un petit vieillard ratatiné est assis sur une sorte de trône. Un sémillant lévite à barbe noire fait la liaison, et après le baise-mains et la génuflexion la conversation s'engage sur la « France ». En haut et à droite le portrait de Poincaré est suspendu, en dessous la photo du général Gouraud, à gauche celle du comte du Chayla, notre ministre plénipotentiaire, avec le Patriarche, et celle du général de Gaulle. La France d'Épinal en reproductions fanées. Plus loin, un portrait du Patriarche, en mosaïques chinoises, fait au Brésil par des émigrés, encore des photographies jaunies, prises d'armes de Gouraud ; galerie de portraits de la dynastie des Patriarches et de l'Émir Béchir, for-

midable de barbe et de nez. Le génie, tel qu'on le voit en Orient. Au milieu, une monstrueuse curiosité, un fauteuil fait de cornes d'éléphant et recouvert de léopard : l'inconfort par la laideur. Le Patriarche est en train de m'expliquer que, pour sauver la France, il faut que Gouraud prenne le pouvoir. Le sémillant lévite remet les choses en place, sans vergogne, et le Patriarche conclut : « Non, je m'embrouille, c'est le général de Gaulle qu'il vous faut. » Le Patriarche avoue soixante-quinze ans, mais le soir même j'apprends que c'est coquetterie et qu'il en a quatre-vingt-quinze. Nous reprenons les corridors célestes. Une porte à droite où des scellés sont apposés, un sourire de naïve rouerie : « Vous savez, c'est la chambre de Mgr X... mort récemment, son testament n'est pas encore ouvert », et je me retrouve dans le patio en fleurs.

Vers Tripoli, le paysage grec, beau et saisissant, se déroule maintenant. La mer, les vallées profondes, les criques profondes. On ferait de belles gouaches avec ces pierres blanches partout, comme des ossements. Nous piquons dans les terres, vers Homs. A gauche la chaîne du Liban, à droite la chaîne de l'anti-Liban. Deux massifs montagneux, puissants, réguliers, neigeux, se poursuivent sur des kilomètres, à droite et à gauche. Une obstination montagneuse, organisée, consciente, nous accompagne dans ce qui n'est plus une vallée, mais l'espace plan entre la chaîne du Liban, la chaîne de l'anti-Liban. Aïnjar, village arménien est suspendu, gris, violet, sur fond blanc.

Le retour à la civilisation, ce n'est pas sans signification, sera pour nous l'arrivée à Baalbeck et la visite aux ruines célèbres qu'a laissées Rome. Tourisme, guide polyglotte et volubile, photos, points de vue ; les dieux, les colonnes, Bacchus, les danses sacrées, Jupiter, pourboire. Pendant qu'on nous décrit la levée des pierres romaines sur plan incliné, deux coups de feu éclatent, et un jeune renard roux roule à nos pieds. Le guide poursuit : « Sous d'autres noms, ce sont toujours les mêmes dieux. »

JACQUES NANTET.

LES LIGNES DU MOIS

I. — Les conversations militaires de Paris.

A la fin du mois de novembre les représentants militaires — ministres et chefs d'états-majors — des nations signataires du Pacte atlantique se sont réunis à Paris. Un communiqué final a annoncé l'accord des signataires européens sur le plan de défense commune à appliquer. Cet accord était la condition posée par le gouvernement américain à l'octroi des crédits et des fournitures militaires sans lesquels le Pacte atlantique resterait lettre morte. La coordination d'ensemble de la défense commune sur les différents fronts incombera à un état-major suprême installé à Washington où siègeront à côté du général Bradley des officiers français et britanniques. C'est cet organisme qui mettra en œuvre, le cas échéant, les moyens stratégiques qui seraient décisifs dans un conflit futur. Dans le cadre général des plans mis au point à Washington, il appartiendra à l'état-major européen de préparer la défense de l'Europe ; rôle défensif et dans une certaine mesure, d'attente, mais qui n'en est pas moins capital, au plein sens du terme, pour l'Europe occidentale. Pour la mise au point de l'organisme de défense, des conversations périodiques à Paris sont prévues, mais déjà les intéressés seraient d'accord sur les grandes lignes. En quoi consiste cet accord, il est évident qu'il est préférable de ne pas le divulguer prématurément, mais, des mesures d'exécution qui seront prises dans les mois à venir, quelques-uns de ses traits essentiels pourront apparaître.

II. — Le réarmement allemand.

Des problèmes que pose la défense de l'Europe occidentale celui qui, pour des raisons diverses, touche le plus sensiblement l'opinion française, est celui du rôle réservé à l'Allemagne, étant donné qu'il n'est question pour le moment que de l'Allemagne occidentale. Il s'énonce habituellement sous cette forme simple : « Faut-il réarmer l'Allemagne? » Car c'est bien là le point qui peut être controversé. En effet intégrer l'Allemagne dans la zone de défense occidentale est une nécessité. L'abandonner en cas de conflit déclaré serait l'inciter à chercher dès à présent des garanties du

côté russe. En dehors de cette considération il est essentiel pour nous que la première défense, qu'une action retardatrice tout au moins, soit livrée le plus loin possible de nos frontières. Cette vue oblige déjà les organisateurs d'un plan de défense à utiliser le territoire allemand ; à adapter aux nécessités militaires éventuelles les voies de communication, les moyens d'approvisionnement et de ravitaillement ; peut-être à y créer des installations militaires permanentes, à examiner sous cet aspect l'opportunité du maintien ou de la création, l'emplacement le plus propice de certaines industries. Mais cela n'est encore que secondaire et le problème sentimental et politique à la fois est celui de savoir dans quelle mesure les Allemands seraient appelés à la défense de leur propre territoire.

III. — Le pour et le contre.

En faveur du réarmement de l'Allemagne occidentale on peut faire valoir que sa défense étant organisée dans son propre intérêt autant que dans celui du reste de l'Europe il serait paradoxal que les Allemands fussent dispensés de tout effort et de tout sacrifice militaire alors que le poids entier en retomberait sur leurs voisins.

D'autre part, en face des innombrables divisions que la Russie et ses satellites pourraient mettre en ligne, les effectifs occidentaux paraissent bien maigres. Et on se refuserait à les étoffer en incorporant une population nombreuse et aguerrie? Ses qualités militaires qui ont contribué à la ruine de l'Europe ne pourraient un jour servir à sa défense?

Faut-il ajouter que déchargés du poids du service militaire les Allemands pourraient consacrer tous leurs efforts à la production et par là faire une concurrence presque déloyale à leurs voisins?

Contre le réarmement de l'Allemagne occidentale les raisons ne sont pas moins fortes. L'une, il est vrai, qui est peut-être pour beaucoup dans l'espèce de réaction instinctive que l'opinion française oppose à cette éventualité, ne paraît pas objectivement d'un grand poids : c'est la crainte que l'Allemagne occidentale réarmée ne tente une troisième fois en nous attaquant l'aventure entreprise en 1914 et 1939. Il faudrait supposer une telle transformation dans la situation générale du monde que cette hypothèse sort du domaine raisonnablement prévisible. Mais assez voisine et beaucoup plus sérieuse est la crainte que l'Allemagne, tenue de moins en moins en tutelle, et, n'en soit pas nécessairement plus satisfaite de son sort, attirée d'ailleurs par des affinités orientales, vers le tronçon resté au delà de l'Elbe, n'entre dans l'orbite russe, en abandonnant le camp occidental. Sa puissance militaire reconquise se retournerait ainsi contre nous.

Un autre danger serait que l'Allemagne en restant unie au groupe occidental ne cherche avec son concours à satisfaire contre l'Est ses rancunes et ses appétits, avivés par la rupture qui la sépare de la moitié de son territoire et de sa population ; qu'entraînée par de vieux instincts guerriers, un goût presque morbide de la cata-

strophe, une insatisfaction foncière, elle ne soit un boute-feu, un élément d'inquiétude et de désordre ; que son armée placée par la géographie à l'un des points les plus critiques de la frontière des deux mondes, ne se laisse aller à des initiatives funestes, bref, que consciemment ou inconsciemment elle ne précipite la catastrophe, que l'on cherche avant tout à éviter.

Enfin, dans la meilleure hypothèse, admettons que l'Allemagne rendue à la vie politique et à l'indépendance militaire tienne sa place avec sagesse parmi les alliés du Pacte atlantique. En raison de sa position et de son armée placée en première ligne, c'est sur elle d'abord que reposera la sécurité immédiate de tous. Quelle tentation pour elle de le faire sentir et de le faire payer, de se donner une place de plus en plus importante ! Le repos de l'Europe occidentale confié à l'armée allemande c'est l'Allemagne appelée à jouer un rôle prépondérant dans l'avenir de l'Europe.

En ce qui nous concerne nous, Français, il ne faut pas omettre une quatrième raison d'un ordre un peu différent. Si une partie de l'opinion américaine paraît désirer un réarmement de l'Allemagne c'est sans doute pour les raisons exposées plus haut, c'est aussi, ce qui est bien naturel, parce que les États-Unis pourraient ainsi réduire l'effectif de leur force militaire en Europe. Or semblable intention a de quoi nous inquiéter. Certes les Américains ne peuvent se désintéresser du sort de l'Europe et à cet égard le pacte de l'Atlantique nous apporte une garantie supplémentaire, juridique et surtout morale. Mais ce qui nous importe surtout c'est le caractère immédiat, instantané, de l'assistance. Or rien à cet égard ne pourra jamais valoir la présence sur la frontière menacée d'un corps d'armée américain qui dès le déclenchement des hostilités s'y trouverait engagé. Nous devons donc craindre ce qui dans le réarmement allemand pourrait donner l'occasion aux Américains de ramener ce qui reste de leurs troupes au delà de l'Atlantique.

IV. L'union européenne, seule solution.

De l'examen objectif de ces considérations pour et contre le réarmement allemand, nous pouvons conclure que, si le choix nous appartenait, il faudrait opter contre. En fait, il nous est possible d'exercer une action dans ce sens pendant un certain temps. Cette action, il apparaît bien que nous l'avons exercée et des déclarations officielles de M. Johnson, secrétaire américain à la Défense, il résulte que le réarmement allemand n'a pas été envisagé. Mais si sincère que cette assurance puisse être, il ne faut pas se dissimuler qu'une semblable décision est sans cesse sujette à révision : les événements marchent et avec le temps les circonstances prennent un tour différent. D'une façon presque fatale, le temps travaillera pour le réarmement allemand. Seule, une détente internationale durable, un apaisement réel entre Russie et Amérique, de nature à suspendre dans le monde la course aux armements pourrait

arrêter ce processus. En dehors de cette éventualité, qui malheureusement n'apparaît pas prochaine, la pression pour le réarmement allemand se fera sentir de plus en plus. Elle se fera sentir de l'intérieur de l'Allemagne qui à mesure que la défaite s'éloignera supportera de moins en moins un régime de discrimination matériellement avantageux, mais blessant pour son amour-propre national et son esprit d'indépendance. Elle se fera sentir de l'extérieur : nos alliés, surtout les Américains, mais nous-mêmes avec le temps, trouvant toujours plus pénible la charge de défendre seuls le territoire allemand ; il ne faut donc pas nous laisser surprendre par l'événement. En fait d'ailleurs, il serait souhaitable que l'Allemagne pût sans danger accru pour la paix et l'indépendance de l'Europe, concourir à la défense de celle-ci. Pour résoudre cette contradiction une seule solution : réaliser, au delà d'une alliance et d'accords économiques, une unité organique aussi profonde que possible de l'Europe occidentale. Unité organique qui se manifesterait notamment par une armée commune. Cependant il est évident que l'intégration militaire de l'Allemagne ne peut se faire que prudemment et lentement, qu'elle doit suivre et non précéder une intégration économique et politique, qu'elle ne pourrait s'achever que lorsque les circonstances auraient si bien soudé l'Allemagne occidentale à ses voisins qu'un changement de camp en deviendrait invraisemblable. Jusque-là il ne pourrait être question d'associer des officiers allemands à des secrets d'états-majors, secrets d'armement, d'organisation ou d'opérations dont on ne sait l'usage qui serait fait et qui pourrait un jour en profiter. Cela demanderait sans doute si longtemps que la suggestion posée ici pourrait paraître toute théorique, car les problèmes de la guerre froide ne sont pas des problèmes dont la solution puisse attendre cinquante ans. En fait, il est visible que l'organisation militaire des nations atlantiques va se faire à plusieurs échelons, deux pour commencer, comme nous le notions au début de ce commentaire. Un échelon atlantique à prépondérance américaine avec concours français et britannique d'où dépendront les opérations stratégiques de grande envergure et notamment l'emploi des moyens d'attaque les plus modernes et les plus perfectionnés fondés sur l'énergie nucléaire. Un échelon européen, plus strictement défensif, disposant de moyens moins perfectionnés et moins puissants. A l'échelon européen lui-même, il est vraisemblable que certains moyens défensifs ou d'offensive limitée, de conception et de fabrication américaines, seront mis entre les mains exclusivement des unités américaines d'appui, les Américains hésitant naturellement à en confier le secret, fût-ce à des alliés. On peut concevoir par la suite, en Europe, un sous-échelon en quelque sorte, subordonné à l'état-major combiné que nous supposons à Fontainebleau, auquel serait réservé l'emploi de certaines armes, de l'aviation à grand rayon d'action, des fusées les plus puissantes, tandis que les états-majors subordonnés disposeraient d'unités essentiellement terrestres, avec aviation pour le combat rapproché, et qui serait impuissante dans une action véritablement étendue sans le concours de la réserve générale interalliée. C'est à ce dernier

échelon qu'une force armée allemande pourrait être préalablement intégrée. Et ce stade pourrait lui-même être précédé de la constitution de certaines divisions territoriales, indispensables notamment pour la lutte contre les parachutistes dont on conçoit mal qu'elle puisse être utilement assurée sur le territoire allemand par des étrangers, et aussi de l'incorporation des plus turbulents parmi les jeunes Allemands, à titre de mercenaires, selon une de leurs plus vieilles traditions, dans des formations analogues à notre Légion étrangère et placées sous le commandement interallié.

Ce sont là, naturellement, des vues de l'esprit. L'évolution des événements permettrait de les préciser et de les adapter à la réalité. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue c'est que si le réarmement allemand est actuellement inacceptable pour nous, nous n'en devons pas moins dès maintenant prévoir les modalités selon lesquelles l'Allemagne, par une nécessité inéluctable devrait bien, le jour d'un conflit armé, participer à la défense de son propre territoire.

V. — Inquiétudes en U. R. S. S. et autour de l'U. R. S. S.

Nous n'en sommes pas là, mais malheureusement si quelques points de frottement qui avaient paru les plus susceptibles de s'envenimer semblent provisoirement calmés (Berlin, guerre civile hellénique, Turquie et Iran), d'autres indices révéleraient plutôt une aggravation constante moins peut-être des rapports politiques que des rapports moraux et de l'incompréhension réciproque entre Russes et Occidentaux. On ne peut encore prévoir les conséquences de l'extension du communisme à la Chine entière et de l'exemple donné aux peuples des bords de l'Océan indien, en passe d'affranchissement plus ou moins complet mais chez lesquels les nations d'Europe conservent encore des intérêts de premier ordre. La question yougoslave reste susceptible de développements imprévus et brutaux. D'autre part des révélations de plus en plus nombreuses, de plus en plus précises sur les méthodes de gouvernement et de discipline pratiquées par les démocraties orientales démontrent combien elles sont incompatibles avec la tradition, l'esprit et l'idéal de l'Europe. Enfin les procédés dont nos compatriotes ont été victimes en Pologne, pays de longue date considéré par nous comme pays ami, montre à l'évidence chez le gouvernement d'un État satellite, un sentiment agressif et soupçonneux révélateur de l'atmosphère « obsidionale » qui règne dans le monde russe. Cette peur de l'espionnage et d'un espionnage pratiqué par les Français est déraisonnable. Quel intérêt nos agents diplomatiques auraient-ils à percer les secrets politiques ou industriels de la Pologne? Mais ce n'est pas la raison qui mène le plus souvent les peuples et leurs gouvernements. La Russie a déjà assez réalisé, elle a donné un assez grand allant à ses peuples pour desserrer la bride et les laisser respirer un peu. Elle semble au contraire se replier autant que jamais, réveiller un nationalisme étroit et orgueilleux, fuir les moindres contacts, entretenir l'aversion et la

défiance. Funeste état d'esprit qui a mené d'autres peuples à la catastrophe.

A l'attitude polonaise, à son apparence de provocation, la France a répondu par des arrestations et des expulsions de sujets polonais. Le choix de la nationalité dénonçait l'intention de représailles. S'il s'était agi effectivement de combattre le réseau de renseignements et d'agitation organisé en France par des ressortissants juridiques ou moraux de la Russie et des États satellites il est probable que la police ne fût pas tombée uniquement sur des sujets polonais. La rapidité de son action démontre également que cette activité ne lui était pas inconnue. Il paraît donc qu'un système d'espionnage est installé en France avec la tolérance des pouvoirs publics. Cette attitude fait un singulier contraste avec l'extrême susceptibilité montrée de l'autre côté du rideau de fer. Ce serait une erreur d'y voir uniquement indifférence et nonchalance coupables. C'est au moins autant l'effet d'une bonne conscience. Nous ne nous émouvons pas de l'espionnage étranger parce que nous ne préparons rien qui puisse lui porter ombrage. Au fond ce serait même plutôt démoralisant pour les fidèles sujets des Soviets de savoir comment l'on vit, comment l'on travaille chez nous, et gageons que les renseignements recueillis ne sont divulgués que très discrètement.

VI. — Propagande étrangère et motifs d'agitation.

Favorisée par cette largeur d'esprit l'agitation prosoviétique se manifeste avec une impudence qui peut parfois scandaliser les esprits les plus conciliants. L'action des dockers marseillais refusant de charger des navires ravitaillant le corps expéditionnaire d'Indochine est bien proche de la trahison. Que la politique suivie en Indochine paraisse incertaine, ce n'est pas surprenant. Elle ne pouvait pas ne pas l'être, le terrain étant essentiellement mouvant, la position des indigènes obscure, l'attitude de nos alliés équivoque. Elle est extrêmement difficile. Mais ce n'est pas alors que nos troupes mènent une lutte des plus dures pour soutenir une très délicate action diplomatique qu'un gouvernement peut tolérer les actes de pression ouvertement inspirés par des intérêts qui n'ont rien de français. Cet exemple démontre une fois de plus la nécessité urgente de définir et de régler le droit de grève dont le principe a été inscrit dans la constitution, mais qui ne doit s'exercer que dans son domaine, celui des conflits du travail.

VII. — Impuissance gouvernementale.

La nouvelle poussée des prix qui, sous l'action d'une récolte médiocre et de la dévaluation brutale de la livre, est venue mettre fin à l'équilibre à peu près maintenu depuis six mois, a précisément réveillé les menaces de conflits sociaux. Les milieux syndicalistes réclamaient le retour aux conventions collectives. Ils y parais-

saient autorisés, puisque la liberté pratiquement rendue aux prix rendait insolite la fixation des salaires par voie d'autorité. La question avait provoqué une crise ministérielle, d'un exemple d'ailleurs assez fâcheux puisque le gouvernement se reconstitue presque intégralement pour accorder ce qu'il refusait quinze jours auparavant. Le principe du retour aux conventions collectives étant posé, il était naturel, il était même nécessaire pour faire entrer le système dans la pratique, de prévoir des modalités d'arbitrage pour le cas où les organisations ouvrières et patronales n'arriveraient pas à s'entendre ou pour le cas où l'une ou l'autre d'entre elles ne respecterait pas les accords intervenus. Or cette intention à provoqué la plus vive réaction dans les organisations ouvrières. On y a vu une sorte de sombre conspiration contre le droit de grève. A vrai dire il n'est pas possible que d'une véritable organisation de l'arbitrage le droit de grève ne sorte pas défini, donc limité. Mais c'est une servitude que le culte du droit de grève considéré comme absolu. C'est un reste du temps des luttes ouvrières menées contre un patronat qui avait encore pour lui la puissance économique et la loi où il n'était d'autre recours que la force. Aujourd'hui le devoir des chefs syndicalistes est de montrer à leurs camarades que dans un État déjà plus qu'à demi socialiste la grève ne peut demeurer ce qu'elle était, une arme de lutte des classes.

Malheureusement, l'ouvrier français peut trouver que ce sont là des vues un peu théoriques et que sa situation dans l'État demi-socialiste n'est pas meilleure qu'elle n'était dans l'État capitaliste. A certains égards c'est d'ailleurs injuste. Car si l'on peut considérer que l'indice des salaires n'égale pas l'indice du coût de la vie, on néglige l'avantage inappréciable que représente pour d'innombrables foyers modestes l'organisation évidemment lourde et coûteuse de la sécurité sociale. Mais il est vrai aussi que l'appareil de l'État demi-socialiste est terriblement encombré ; l'administration avec d'excellentes traditions de compétence et de conscience reste et même devient de plus en plus paperassière, surchargée de pseudo-contrôle, lente, plus soucieuse de formes que d'efficacité ; les états-majors s'alourdissent tous les jours au détriment des organes d'exécution ; quant aux grandes entreprises assumées par l'État depuis la libération, leurs procédés sont terriblement coûteux ; la plus nécessaire, celle de la reconstruction, commence à se manifester par des réalisations tangibles, mais les prix de revient sont très largement comptés s'ils sont irrégulièrement payés. Le résultat est que de nouvelles augmentations d'impôts sont prévues, facteurs à nouveau de hausse généralisée.

Les réformes dont chacun reconnaît la nécessité sont toujours annoncées, toujours différées. Le système gouvernemental paraît atteint de paralysie. C'était déjà sa maladie en 1789.

FRANÇOIS NICARD.

ÉTUDE ET DOCUMENT

DEUX LETTRES D'ARTHUR RIMBAUD

Les deux lettres d'Arthur Rimbaud que nous publions ont une istoire simple. Elles n'apportent aucune découverte extraordiaire, elles n'ajoutent à l'histoire extérieure de Rimbaud aucune lonnée exceptionnelle ; mais elles sont d'un grand prix pour ceux ui veulent rechercher les caractères de l'aventure africaine et ntrevoir l'esprit, le caractère et les façons de vivre du poète en es années.

Les deux lettres ont été trouvées dans les papiers laissés par 'explorateur Ugo Ferrandi (Novare, 6 janvier 1852 — Novare, 8 octobre 1928). Je garde le souvenir de Ferrandi dans les derières années de sa vie. C'était un vieillard silencieux et d'aspect rave, qui me plongeait (j'étais alors fort jeune) dans une grande imidité. Il fréquentait le café Peer de Novare, sous les portiques, on loin de la place de l'Erbe, où moi et d'autres camarades allions ouer au billard. Le vieillard, vêtu de noir, nous contemplait d'un egard tranquille, mais aussi impénétrable.

Il avait été capitaine au long cours et pendant dix ans il avait avigué sur les océans ; puis, à la fin de 1884, il s'était fixé à Aden omme agent de la maison Bienefeld. Mais ce n'était pas une proession adaptée à son caractère et l'année d'après, en 1885, il articipa à l'expédition Franzoj et commença ses premiers voyages ers Obock et Tadjoura. En 1888, la première fois pour son propre ompte, ensuite à la demande de la Société de Géographie, il accomlit trois voyages dans le Harrar, par la route de Uarabot. En 1891, reçoit la mission d'explorer la côte et de trouver une solution u problème du Juba ; en 1895, il participe à la seconde expédion Bottego, avec la mission de tenir la station de Lough. Dans ette localité, unique blanc, il vit toute l'année 1896, et, en démbre, merveille entre toutes, il réussit à défendre la station ontre les attaques répétées des Choans, revenus victorieux des ombats de l'Amba-Alagi.

Sur cette trame, se greffe l'histoire qui nous intéresse. En 1923, rdengo Soffici avait déjà tenté quelque chose dans ce sens. offici, écrivant son petit livre sur Arthur Rimbaud en 1910, était arti d'un passage de Paterne Berrichon où l'on lit :

« Rimbaud organisait des veillées où, à la lumière des bougies sposées en grand nombre le long des murs et sur des meubles imitifs, des Grecs, des Italiens, des Français, des Allemands, s Anglais, des Russes, des Américains, réussissaient, grâce aux

connaissances linguistiques de leur hôte, à se comprendre entre eux et non seulement entre eux mais avec les Arabes, les Éthiopiens, les Gallas, les Somalis, les Dankalis. Quelquefois, organisés par lui, par le poète, avaient lieu des concerts de musique galla alternés avec des chants amhara ou les accompagnant ; et, comme on peut aisément l'imaginer, c'était délicieux et étrange. » A cet endroit, Soffici ajoute : « Un de ses hôtes italiens était l'explorateur Ugo Ferrandi, un des plus illustres pionniers de notre pénétration en Afrique orientale, grand voyageur et colonial de race. »

Le petit livre de Soffici ne tomba pas dans les mains de Ugo Ferrandi et beaucoup d'années passèrent. Un soir (cf. *Corriere Italiano* du 16 septembre 1923) Soffici rencontra Ungaretti et Ottone Schanzer, « l'un moitié Egyptien et l'autre vieux colonial » ; leur conversation dériva sur Rimbaud, sur ses soirées africaines, sur l'amitié qu'il avait certainement eue pour un Italien, c'est-à-dire pour Ugo Ferrandi ; et ce fut Ottone Schanzer, ami de Soffici et de Ferrandi, qui promit de tirer l'affaire au clair. Il écrivit donc à Ferrandi et il reçut en réponse cette lettre :

Novare, 7 août 1923.

« Cher ami et collègue,

« Ne croyez pas que j'aie oublié de faire les recherches que vous m'avez demandées sur Rimbaud en Afrique ; mais le travail est plus difficile que je le pensais.

« Je ne retrouve plus les notes que je prenais au Harrar, à l'époque où je me trouvais avec le grand poète français ; elles ont disparu comme une infinité d'autres témoignages de mes vagabondages sur le continent noir.

« J'ai connu Rimbaud à Aden à la fin de 1885 (si la mémoire ne me fait pas défaut), alors qu'il venait de la côte française des Dankali, pour régler l'achat d'une caravane pour le Choa. La caravane était composée d'un chargement de fusils appartenant à un certain Labatut, un Français qui rentrait malade dans sa patrie.

« Vers le milieu de 1886, je trouvai Rimbaud à Tadjourah, qui n'avait pu encore gagner l'intérieur. A Tadjourah se trouvait également la caravane de Paul Soleillet, le célèbre voyageur du Sahara algérien, qui, tombé malade, retourna à Aden où il mourut.

« La caravane Soleillet et celle de Franzoj — à laquelle j'appartenais — campait dans un bois de palmiers, à proximité du village Dankali ; Rimbaud, en outre, avait sa demeure dans une hutte du village.

« Ses visites aux divers campements étaient très fréquentes et encore qu'il eut des rapports cordiaux avec ses compatriotes, il se plaisait en notre compagnie.

« Franzoj, journaliste et polémiste connu, était un fervent de la littérature française et latine (il lisait toujours Horace dans son texte le moins facile) et avec Rimbaud il avait de longues discussions littéraires — des romantiques aux décadents. En outre, j'assaillais Rimbaud de questions aussi bien sur la géographie que sur l'Islam. Il faut noter que Rimbaud avait quelques années avant (pendant l'occupation arabe du Harrar) vécu dans l'Ogaden. Arabisant de premier ordre, il tenait dans sa hutte de véritables conférences sur le Coran aux notables indigènes.

« Grand, sec, avec des cheveux qui déjà commençaient à blanchir sur les tempes, vêtu à l'européenne, mais très sommairement, c'est-à-dire d'un pantalon plutôt large, d'un tricot, d'une veste très commode, d'une couleur gris kaki, il ne portait pour couvre-chef qu'une petite calotte également grise, il défiait le soleil torride de la Dankalie comme un indigène. Quoique ayant un mulet, pour les étapes, jamais il ne le montait ; et avec son fusil à deux coups il suivait la caravane, toujours à pied.

« Détail intime : quand il avait envie d'uriner, il s'agenouillait comme les indigènes, aussi ceux-ci le considéraient un peu comme un musulman et il me conseillait d'en faire autant voyant la connaissance que j'avais des mœurs des indigènes, connaissance que j'avais acquise, quelques années auparavant dans l'extrême Fayum.

« Après être resté plusieurs mois à Tadjourah, je dus quitter la Dankalie et je sus que Rimbaud, peu après mon départ, put poursuivre avec sa caravane dans le Choa. Cela se passait vers octobre 1886 ; Rimbaud me donna alors de claires et brèves notices sur Tadjourah, que j'aurais désiré publier, avec quelques autres notes personnelles... Mais le destin ne l'a pas permis. Je conserve encore quelques feuilles des notes de Rimbaud et si vous le désirez je pourrais en septembre les recopier et vous les envoyer.

« Je revis Rimbaud quelques années plus tard, dans le Harrar, mais malheureusement je ne retrouve plus mes notes de cette époque, et si je n'avais pas aujourd'hui beaucoup d'autres choses à faire, je pourrais, avec un peu de bonne volonté, remettre sur pied quelque chose. Agréez, en attendant, mon cordial salut.

Votre Ugo FERRANDI. »

Cette lettre alerta beaucoup de personnes. Outre Ottone Schanzer pour le compte de Soffici, d'autres personnes désirèrent obtenir de Ferrandi des renseignements, des récits, des révélations. Mais personne ne put en tirer quelque chose de concret ; on racontait seulement que Ferrandi possédait de nombreuses notes, écrites

soir après soir, après ses conversations et ses rencontres avec Rimbaud. La chose pouvait être vraie. Le voyageur Ugo Ferrandi était un notateur scrupuleux de tout ce qu'il voyait et entendait autour de lui. Pendant toute la période où il vécut en Afrique (plus de quinze ans), il tint régulièrement un journal, au besoin schématique mais dans lequel tout était noté, y compris la vitesse du vent, s'il faisait beau ou s'il pleuvait et où une note de caractère commercial était suivie de la transcription d'une fable recueillie des lèvres d'un indigène. Ce sont des cahiers rectangulaires presque toujours composés de feuilles quadrillées, recouverts d'une écriture fine et précise ; mais celui qui les possède aujourd'hui ne permet pas leur publication.

L'explorateur Ugo Ferrandi était d'un caractère renfermé, sérieux, et voulait atteindre les populations africaines, avec des intentions qui contrastaient avec celles de la plupart des voyageurs de son temps et même de beaucoup de ses collaborateurs. Ces derniers voulaient s'imposer par la force ; lui prétendait user seulement de la supériorité morale. De là une lutte pas toujours loyale contre Ferrandi, de là des incompréhensions et bien d'autres choses. Tout cela se reflète dans son journal : et les pages, écrites au jour le jour, révèlent très souvent d'une manière crue son jugement sur les hommes qu'il devait rencontrer. C'est pourquoi en mourant il demanda que tous ses cahiers, tous ses papiers, toutes ses notes fussent brûlés : en partie, sa volonté fut respectée, en partie, non, parce que justement on pensa que tout ce qu'il laissait pouvait un jour servir à l'étude des explorations africaines.

Quand cela se produira-t-il? Il n'est pas possible de le dire aujourd'hui. Peut-être dans les caisses qui contiennent les Mémoires de vingt ans d'entreprises aventureuses se trouvent les pages géographiques écrites par Rimbaud sur Tadjourah, peut-être parmi les cahiers de Ferrandi y a-t-il celui sur lequel il notait tout ce que disait Rimbaud durant les réunions dans sa case. Ayant pu, plus par hasard que dans une véritable intention d'étude, avoir sous la main de courts instants le journal de l'année 1888, j'ai vu qu'entre le vendredi 13 avril et le lundi 16 avril, Rimbaud et Ferrandi ont fait ensemble le voyage de Aden à Zeïla — (et la précision de Ferrandi servira à corriger quelques inexactitudes de dates du livre de Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*). L'amitié entre les deux hommes ne dut pas être superficielle bien que née et nourrie sur tout d'intérêts contingents, où prédominaient ceux de l'exploration et du commerce dans ces lieux. La publication du livre extrêmement documenté de Miss Enid Starkie, qui a pu consulter les archives du Foreign Office et par conséquent éclairer de nombreux points restés jusqu'alors obscurs, a suscité en 1938 des protestations en France. C'est l'opinion de l'Anglaise que Rimbaud durant son séjour au Harrar et pendant une certaine période s'était livré aussi au trafic des esclaves. Si la chose est vraie on pourra certainement le vérifier le jour où les cahiers de Ferrandi seront entièrement connus. Un homme comme Ferrandi, entièrement dominé par un sens élevé de la dignité humaine, du respect des personnes, n'aurait certainement pas négligé de noter (si la chose était vraie) un

activité semblable du poète. Mais ce sont des renseignements que pour l'instant on ne peut pas avoir ; il suffit, dans cette circonstance, de connaître l'existence de pareils documents qu'un jour, nous lirons.

Ainsi, j'ai dit d'où provenaient les deux lettres qu'aujourd'hui nous publions dans *Inventario* et que je dois à la courtoisie du Dr Gaëtano Agnelli, héritier direct de Ugo Ferrandi. Comme l'explorateur lui-même l'avait déjà écrit à Ottone Schanzer, dans sa lettre du 7 août 1923, les journaux des années 1885 et 1886 doivent être considérés comme perdus, emportés par les eaux du Juba ; mais l'amitié entre Ferrandi et Rimbaud se prolongea dans le temps. En dehors de la lettre que nous reproduisons et que Rimbaud envoya à Ferrandi à la date du 30 avril 1889, les deux voyageurs durant toute l'année 1888 eurent aussi de fréquents contacts. Dans les notes de Ferrandi tenues à Aden, à Zeïla, au Harrar, le nom de Rimbaud revient souvent, bien que toujours brièvement. « *Vendredi* 13 *avril.* — Aujourd'hui l'on part... sur un vapeur construit en Angleterre qui n'atteint pas, je crois, deux cents tonneaux. Le capitaine et le second sont Anglais, le mécanicien un Parsi et l'équipage arabe. Parmi les passagers pour Zeïla il y a M. Rimbaud, les deux Righas, moi, et un jeune homme à la barbe noire, Cristos Mussaia, Grec... ». « *Samedi* 14 *avril.* — Nous sommes à Berbera... Rimbaud, Dimitri Righas et moi descendons à terre et allons dans la cité indigène où dans une grande hutte nous buvons un thé très bon, préparé par un cafetier turc. » « *Mardi* 17 *avril* (ils sont à Beïla). — ... Je vois dans la soirée MM. Sotiros et Rimbaud. » « *Mardi* 24 *avril.* — Un Somali porte une lettre de Rimbaud de Ensa en date du 22, tout va bien. » En somme les rencontres devaient être fréquentes (je néglige de citer les autres fois où, au long des notes de 1888, Ferrandi nomme Rimbaud), les manifestations de courtoisie nombreuses, aussi pouvons-nous présumer que les deux hommes étaient unis non par une superficielle connaissance, mais par une véritable amitié.

Les lettres que nous reproduisons furent donc trouvées parmi les papiers laissés par Ferrandi, qui ne furent pas brûlés. La première, adressée à Franzoj, n'est pas datée, mais la provenance (Tadjourah) fait penser qu'elle remonte à 1885, année où Franzoj-Ferrandi se trouvaient sur la Côte pour leurs premières explorations. La voici :

« Cher Monsieur Franzoj,

« Excusez-moi, mais j'ai renvoyé cette femme sans rémission.

« Je lui donnerai quelques thalers et elle partira s'embarquer par le boutre qui se trouve à Rasali pour Obok, où elle ira où elle veut.

« J'ai eu assez longtemps cette mascarade devant moi.

« Je n'aurais pas été assez bête pour l'apporter du Choa, je ne le serai pas assez pour me charger de l'y remporter.

« Bien à vous.

« RIMBAUD. »

La seconde, adressée à Ferrandi, qui avait quitté Harrar, pour revenir sur la côte, est datée de Harrar, 30 avril 89 :

« Cher Monsieur Ferrandi,

« J'ai bien reçu votre billet de Geldessen, et ai communiqué votre note à Naufragio (un autre voyageur italien), qui vous salue.

« Vous devez savoir comment les Abyssins ont occupé votre maison aussitôt votre sortie. C'est un procédé qui ne doit pas vous surprendre.

« Le soldat (c'était le porteur du message) vous rejoindra probablement à Biokaboba. Ici rien de neuf : les orgies de la Semaine de Pâques sont finies : c'est aujourd'hui encore saint Joyés.

« Les Abyssins font partir demain ou après une caravane pour le Choa, avec laquelle partent le Khawaga Elias et l'imposant Mossieu Moskoff. Pas de nouvelles du Choa depuis un mois. Les Grecs venus de Zeïlah racontent que Joannès est mort, probablement sur les télégrammes Corazzini (le consul italien), mais ici les indigènes n'en savent rien.

« Bien le bonjour à votre compagnon, dites lui que personne jusqu'à présent ne s'occupe de lui (quatrième jour). J'ai écrit à Zeïlah à l'agent de Tian de le laisser loger chez lui.

« Voici même un billet pour lui.

« Bien à vous. « RIMBAUD. »

Les deux lettres révèlent le caractère résolu, volontaire de Rimbaud. On y remarque une rapidité déconcertante : les imperfections grammaticales, les abréviations des mots, les modes du langage propres à une écriture toute commerciale, sont au premier moment choses déconcertantes. Y a-t-il d'autres lettres parmi les papiers de Ferrandi? C'est ce que j'espère et ce que je crois. Quand Ugo Ferrandi mourut il laissa sa bibliothèque à la Bibliothèque municipale de Novare. Il s'agit de quinze mille volumes, tous de voyages, d'explorations, de géographie. Parmi le très petit nombre consacré à la littérature, (romans courants de la fin du XIXe siècle), il y a un seul livre de poésie : celui d'Arthur Rimbaud.

ENRICO EMANUELLI.

(*Inventario*, no 2, été de 1949.)

(Traduit par Pierre Andreu.)

Les gérants : SIMONE TOURNIER et MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE — 1949. 61169.